This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

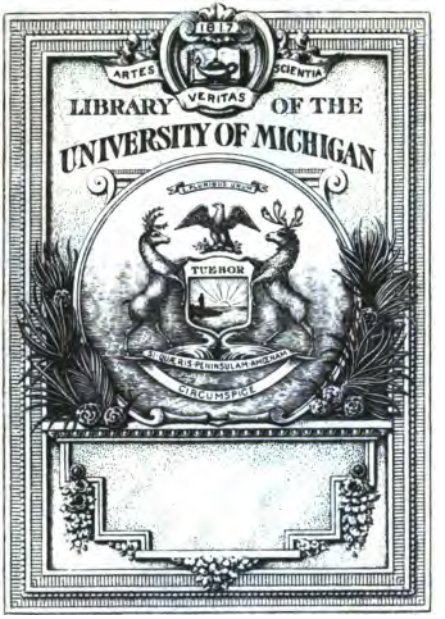
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

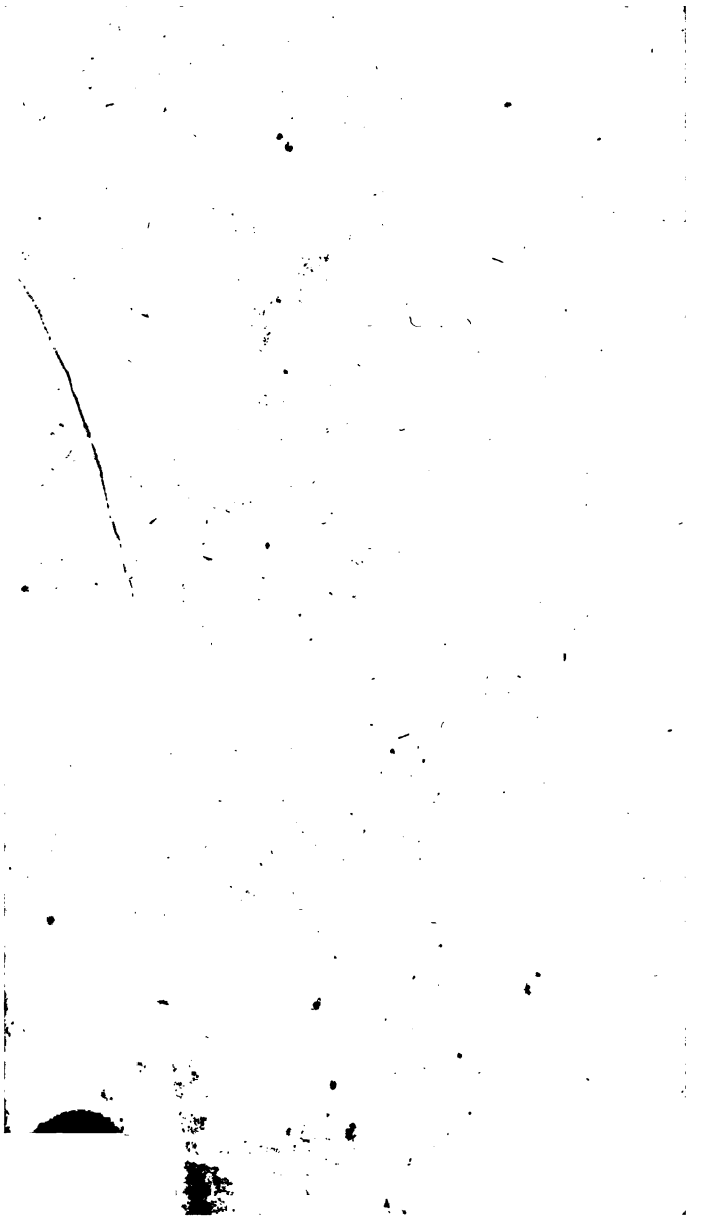
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



848
P194
176:
Cop

THÉATRE

ET

ŒUVRES DIVERSES

DE M. PANNARD, François Charles

TOME III.

Suite des Opera-Comiques.

DIVERTISSEMENTS d'Opera-Comiques.
VAUDEVILLES, avec la Musique.
PIECES fugitives.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Gt Dram Ltd
Dept. of Rom. Langs
3-16-1939

TABLE

POUR CE TROISIEME VOLUME.

Les Époux réunis, Opera-Comique.
Le Fossé du Scrupule, Opera-Comique.
La Piece à deux Acteurs, Opera-Comique.
Le Rêve, Opera-Comique.
La Critique à l'Opera-Comique, Opera-Comiq.
Divertissement de *l'Esclavage de Psyché*, p. 301
du *Sylphe supposé*, 307
du *Badinage*, Prologue, 311
du *Vaudeville*, Op. Com. 315
du *Régistre inutile*, 324
Chansons. 385-436
Sur l'Amour. 437-452
Plaisanteries, Jeux de Mots, &c. 453-480

3-17-37 FW

LES ÉPOUX RÉUNIS,

OPERA-COMIQUE

EN DEUX ACTES;

Représenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire, en 1736.

ACTEURS.

DAMON.

HORTENSE, *Maitreſſe de Damon.*

MARTON, *Suivante d'Hortenſe.*

FRONTIN, *Valet de Damon.*

JULIE, *Femme de Damon, déguiſée ſous le nom du Chevalier de* ROMAINCOURT.

LISETTE, *Suivante de Julie, ſous l'habit de* CRISPIN.

UN SOLLICITEUR DE PROCÉS.

TROUPE DE JARDINIERS.

TROUPE DE BOHÉMIENS.

LES ÉPOUX RÉUNIS,

OPERA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *ſeul.*

Air : *Du fruit nouveau.*

ON veut que je faſſe un meſſage,
Chez la Dame de ce Village ;
Sous l'habillement maſculin
De Criſpin.
Liſette dans cet équipage !
Oh ! oh ! oh !
Par ma foi, c'eſt du fruit nouveau.

Je vais porter une Lettre à une certaine Comteſſe nommée Hortenſe, de la part d'un Cavalier de même étoffe que moi, qui a quitté le nom de Julie pour prendre celui de Chevalier de Romaincourt. Ce Cavalier femelle eſt furieuſement diſcret. Depuis quinze jours que je ſuis à ſon ſervice, on ne m'a pas fait la moindre confidence; voilà trois commiſſions que je fais aujourd'hui ſans être au fait de rien. Cependant puiſqu'il y a du myſtere, il faut qu'il y ait de l'amour. Oui, je reconnois là le fils de Vénus.

Air : *Robin, turelure.*

C'eſt lui, (rien n'eſt plus certain,)
Qui change notre figure;
Tous les jours, ce Dieu Lutin,
Turelure,
Bouleverſe la Nature,
Robin, turelure, lure.

Mademoiſelle Julie, j'aurai ma revanche, & je trouverai le moyen de vous faire rompre le ſilence. En attendant que l'occaſion ſe préſente, continuons de remplir les ordres qu'elle m'a donnés. Quelqu'un s'approche, prenons l'attitude convenable à mon rôle.

Air : *Je ne ſuis pas ſi Diable.*

En place il faut nous mettre,
Arrangeons le manteau;

Plaçons ici la lettre :
Préludons du nouveau.
(*Il chantonne.*)
La Belle me regarde,
Mettons, pour le tableau,
Cette main sur la garde,
L'autre au chapeau.

SCENE II.

MARTON, CRISPIN.

MARTON, *à part.*

A Qui en veut ce jeune homme? Il est d'une jolie figure.

CRISPIN, *à part.*

Ne seroit-ce point là la Comtesse. Sondons le terrein. Madame.

MARTON, *à part.*

Il me prend pour ma maîtresse.

CRISPIN, *embarrassé.*

Air : *O reguingué.*

Que je ne vous sois point suspect....
L'impression de votre aspect....
Fait que la crainte... & le respect...
Ont sçu tout-à-coup m'interdire.
(*Bas.*) Ma foi je ne sçais que lui dire.

MARTON.

Monſieur, je n'ai pas l'honneur d'être maitreſſe.

CRISPIN, *à part.*

Raſſurons-nous.

Air : *Et zon, zon, zon.*

Si vous ne l'êtes pas,
Vous méritez de l'être ;
Vous avez des appas
Qui ſont dignes d'un maître.
Et zon, zon, zon,
L'Amour vous a fait naître,
Et zon, zon, zon,
Pour troubler la raiſon.

MARTON.

Malepeſte ! voilà du fin.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, que j'ai l'honneur de parler à la très-digne ſuivante de Madame Hortenſe.

MARTON.

A votre ſervice.

CRISPIN, *voulant l'embraſſer ; elle le repouſſe.*

Je vous prends au mot.

Air : *Tarare, pon, pon.*

Pourquoi cette rigueur ?

MARTON.

Vous, pourquoi cette audace ?

CRISPIN.

Nous ſervons tous les deux ; nous voilà de niveau.
Tu n'as pas bonne grace :
Ce refus eſt nouveau.
Souffre que je t'embraſſe.

MARTON.

Tout beau.

Je connois les Crispins, & vous avez un certain frere à Paris. ...

Air : *Du bois de Boulogne.*

Vous en êtes le vrai portrait.

CRISPIN.

Il eſt vrai, j'en ai quelque trait.

MARTON.

J'y vois beaucoup de reſſemblance.

CRISPIN.

J'y ſçais beaucoup de différence.

MARTON.

De quoi s'agit-il, au ſurplus ?

CRISPIN.

Mon maître, qui s'eſt arrêté dans ce village à ſon retour de l'armée, m'a chargé d'une lettre pour Madame la Comteſſe. Je ne ſçais ce que c'eſt ; mais je penſe que ce ſont des nouvelles d'un de ſes parens qui ſert en Italie.

MARTON, *flairant la Lettre.*

Hem ! cela ſent furieuſement la contrebande. Mons Criſpin, vous ſçavez faire plus d'un métier.

Air : *Voyelles anciennes.*

Tantôt faiſant le bel-eſprit,
D'Apollon vous êtes l'émule ;
Quelque fois, ſous un autre habit,
Vous êtes marchand de pilule.
Je vous ai vû muſicien.

CRISPIN.

Oh ! je ſçais bien la tablatu...re.

MARTON.

Aujourd'hui, (je m'en doute bien,)
De vous on a fait un Mercu...re.

CRISPIN.

Soit. Il s'agit de remettre ma lettre à ta maitreſſe, ſans dire qui te l'a donnée : mon maître eſt généreux.

Air : *Vous parlez Gaulois.*

Sois ſûr de ſa reconnoiſſance,
Il deſtine une récompenſe.

MARTON.

C'eſt parler Gaulois. (*bis.*)
Une récompenſe future
Eſt une expreſſion obſcure.
Parlez moi François. (*bis.*)

CRISPIN.

C'eſt bien mon intention ; & afin de te le prouver, premierement je te donne ... mon cœur.

Air : *De l'allumette.*

De louis un rouleau pesant,
Doit être mis de la partie.

MARTON.

Ton cœur est un joli présent,
Quand il a cette compagnie.

Adieu. Voilà le temps de la toilette qui approche.

CRISPIN.

C'est le moment favorable aux billets doux ; profites-en ; je viendrai chercher la réponse.

MARTON.

Et la payer ?

CRISPIN

Cela va sans dire. J'apperçois Julie ; son impatience ne lui a pas permis de m'attendre.

SCENE III.

JULIE, CRISPIN.

JULIE, *à part.*

Air : *Amour, que ton flambeau me guide.*

AMOUR, viens me servir de guide :
J'espere en toi.
Je veux ramener un perfide ;
Seconde moi.
Ah ! te voilà !

Air : *Lanturelu.*

Qu'as-tu fait, Liſette ?
Parle-moi, répond ;
J'en ſuis inquiette,
Rends-moi donc raiſon.
Quoi ! toujours muette !
A la fin, parleras-tu ?

CRISPIN.

Lanturelu, lanturelu.

JULIE.

En vérité, tu ne reſſembles gueres aux ſoubrettes.

Air : *Du coucou.*

Tu n'as rien de leur caractere ;
Leur plaiſir eſt de babiller.
On ne ſçauroit les faire taire ;
On ne peut te faire parler.

Liſette, je t'en conjure.

CRISPIN.

Cela eſt inutile. (*A part.*) Je ſçavois bien, moi, que j'aurois mon tour. Tenez, je ne dirai rien que vous ne m'ayez jugée digne de votre confidence.

JULIE.

Hélas ! que veux-tu que je te diſe ?

CRISPIN.

Air : *Des Billets doux.*

Expliquez-moi votre projet.

Quelle en eſt la cauſe & l'objet ?
De tout il faut m'inſtruire.

JULIE.

C'eſt un époux des plus ingrats.

CRISPIN.

Un époux ! Je ne croyois pas
Que....

JULIE.

Je vais tout te dire.

Tu vois en moi la plus tendre & la plus infortunée de toutes les femmes. Damon, (c'eſt le nom de mon volage époux,) par deux ans de ſoins & d'aſſiduités, m'a enfin déterminée à un mariage que nous avons tenu ſecret par des raiſons de famille, dans les premiers jours de notre hymen.

Air : *Contre un engagement.*

Le ſort le plus heureux
Contentoit notre envie ;
Nous goûtions de nos feux
La douceur infinie.
Douceur bientôt ſuivie
D'un rigoureux tourment !
Le bonheur de ma vie
N'a duré qu'un moment.

CRISPIN.

Je vous ſoupçonnois bien de l'amour : mais je ne le croyois pas conjugal.

JULIE.

Un maudit procès obligea mon époux de quitter Angers, notre séjour ordinaire, pour venir à Paris. L'absence & son humeur volage m'ont effacée de sa mémoire ; j'ai sçu que de nouveaux charmes, plutôt que ses affaires, le retiennent loin de moi depuis six mois. Lisette, que l'on est malheureuse de s'attacher !

Air : *De la Paliſſe.*

Un amant trahit nos feux,
Sitot qu'il les a fait naître ;
Il n'est pas plutôt heureux,
Qu'il est ennuyé de l'être.

CRISPIN.

Cela n'est que trop vrai ; mais, quel est votre dessein ?

JULIE.

Je sçais que Damon est jaloux : cela m'a fait prendre le parti de venir ici, sous le déguisement que tu vois, & d'offrir à ma rivale des présens anonymes, qui la lui rendront suspecte.

CRISPIN.

Vous voulez apparemment les brouiller ?

JULIE.

Oui : c'est un moyen que ma tendresse m'a inspiré, pour le ramener à moi.

CRISPIN.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Madame, en vérité, ce n'eſt pas être ſage
D'aimer ſi conſtamment un époux ſi volage.

JULIE.

Fût-il pire cent fois, fût-ce un brutal, un ours,
Le plus ſage parti, c'eſt de l'aimer toujours.

CRISPIN.

Me voilà ſatisfaite : il eſt juſte à préſent que je vous rende compte de ce que j'ai fait. J'ai été ce matin chez un jardinier de ce village, où je me ſuis annoncée de la part de M. Damon, ſuivant vos ordres : il fera ce que je lui ai dit ; enſuite j'ai raſſemblé ce que j'ai pû de ſymphoniſtes & de danſeurs, & je viens de remettre votre lettre, à la ſuivante de votre rivale.

JULIE.

Crois-tu qu'elle ait été rendue ?

CRISPIN.

Oui : je la reconnois entre les mains d'Hortenſe, que vous voyez.

JULIE.

Retirons-nous, pour concerter un nouveau projet : il arriva hier des Bohémiennes de ce village.

Air : *L'Amour veut me surprendre.*

Sous cet habit, ma chere,
Allons nous transformer.

CRISPIN.

Que prétendez-vous faire ?

JULIE.

Je vais t'en informer.

SCENE IV.

LA COMTESSE, MARTON, HORTENSE.

HORTENSE.

QUI vous a donné cette lettre, Marton?

MARTON.

Un domestique, que je ne connois pas ?

HORTENSE.

Vous avez fort mal fait de la reçevoir.

MARTON.

Une lettre d'un de vos parens d'Italie; le grand malheur ! vous faites bien des façons pour une veuve : allons, allons ; lisez-la : dépêchons.

(*Hortense lit.*)

Air : *Ne vous laiſſez jamais charmer.*

Elle rit ; un joyeux tranſport
Vient d'éclater ſur ſon viſage.
Lui fait-on ſçavoir quelque mort,
Qui lui procure un héritage ?

Madame, les nouvelles que vous venez de lire, ſont plaiſantes, à ce qui paroit ?

HORTENSE.

Très-plaiſantes.... Tiens, regarde....

MARTON.

Ah ! ah ! ce ſont des vers, je penſe. Voulez vous bien m'en faire part ?

HORTENSE.

Volontiers, écoute....

(Elle lit.)

Des feux que dans mon cœur le tendre Amour fit naître,
Chaque jour, chaque inſtant accroît la vive ardeur.
Non, non, je n'en ſuis plus le maître.
Il eſt tems qu'elle éclate aux yeux de ſon vainqueur.
Souffrez qu'en liberté je la faſſe connoître.
Par des gages certains, vous verrez en ce jour
Juſqu'où va mon amour.

MARTON *répete ces deux vers.*

Par des gages certains, vous verrez en ce jour
Juſqu'où va mon amour.

Les jolis termes ! cela doit piquer votre curioſité.

Air : *Tout eſt dit.*

Souffrez que je vous félicite
De cet adorateur nouveau.
Je le crois homme de mérite,
Et j'en juge par ce morceau.

HORTENSE.

Crois-moi, Marton; ce favori des Muſes
T'eſt fort connu.

MARTON.

Je vous jure que non.

HORTENSE.

Va, tu t'abuſes;
C'eſt Damon.

MARTON.

Damon ?

HORTENSE.

Qui veux-tu que ce ſoit ? Depuis trois mois que je ſuis à ma campagne, je n'y reçois perſonne que lui : une autre raiſon qui me le fait ſoupçonner, la voici. L'autre jour, il nous apporta de Paris la Comédie des *Amours anonymes* : cette Piece fit tomber la converſation ſur ces ſortes d'intrigues; je lui fis entendre qu'elles étoient de mon goût, & que le myſtere me plaiſoit fort : il s'en eſt ſouvenu, comme tu vois; & c'eſt pour me plaire qu'il a recours à ce moyen.

MARTON.

Qui lui réuſſira, ſans doute ?

HORTENSE.

Pas plus que les autres.

Air : *Du voiſin.*

Du Dieu qui porte le carquois
Je fuis la tyrannie.
J'en ai fait l'épreuve une fois ;
C'eſt aſſez pour ma vie.

MARTON.

Voici Damon ; faites lui votre compliment.

SCENE V.

HORTENSE, MARTON, DAMON.

HORTENSE.

DAMON, j'ai des remerciemens à vous faire ; je ne m'attendois pas à une galanterie de cette nature.

MARTON.

Monſieur eſt un eſprit univerſel.

HORTENSE.

Air : *Du pouvoir.*

Pour moi les vers ont des attraits.

MARTON.

Les vôtres ſont bien faits.

HORTENSE.

On a vû certain Madrigal....

MARTON.

Qu'on ne trouve pas mal. (*bis.*)

HORTENSE.

Air : *Mon mari eſt à la taverne.*

La penſée eſt fine & jolie.

MARTON.

Les vers ſont joliment tournés.

HORTENSE.

L'expreſſion douce & polie.

MARTON.

Les traits ſont bien imaginés.

HORTENSE.

Je les chéris.

MARTON.

Je les admire.

DAMON.

Je ne conçois rien, Madame.

HORTENSE & MARTON, *en riant.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

HORTENSE.

Continuez, Monſieur, continuez.

MARTON.

Madame en eſt enchantée.

HORTENSE.

Air : *Marguerite, ma mie.*

Pour vous prouver cela, (*bis.*)

Je m'en vais les relire,
Olire, olire.

TOUTES DEUX.

Nous allons les relire,
Olire, ola.

SCENE VI.

DAMON, *seul.*

UN madrigal, des vers, une expreſſion polie, des traits bien imaginés! que veulent-elles dire? Il faut qu'elles ayent perdu l'eſprit: il y a là quelque choſe qui me paſſe; cependant à travers de tout cela, j'entrevois qu'Hortenſe à reçu quelque lettre en vers; n'eſt-ce point un rival ſecret, qui s'eſt ſervi de mon nom?

Air: *De la Baronne.*

De ce myſtere
Naiſſent mille ſoupçons jaloux,
Dont ma tranquillité s'altere;
Promptement éclairciſſons-nous
De ce myſtere.

L'argent fait parler les muets; ne l'épargnons pas. Frontin, que j'ai envoyé à Angers, m'en doit apporter inceſſamment; entrons pour voir....

SCENE VII.

DAMON, GUILLOT.

GUILLOT.

Air : *Ma femme eſt une femme d'honneur.*

On m'a dit qu'en ce canton,
Je verrois Monſieur Damon.
J'en aurons, je penſe,
Bonne récompenſe.

DAMON, *à part.*

Cela me regarde encor ; écoutons.

GUILLOT.

M'eſt avis que le v'là : oui, c'eſt li même ; abordons-le en çarimonie. Monſieur, voulez-vous bien que..... Boutez donc deſſus, s'il vous plaît : c'eſt notre femme, ſauf votre reſpect, qui m'envoye par-devant vous, à celle fin de compter.....

DAMON.

Compter ? Scachons ce que c'eſt.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Que voulez-vous, Monſieur Guillot ?

GUILLOT.

Je veux vous dire un petit mot ;
J'avons un compte à faire.

DAMON.

Eh ! bien ?

GUILLOT.

Vous ſçavez cette affaire.

DAMON.

Non, je n'en ſçais rien.

GUILLOT.

Air : *Lurelu.*

C'eſt pour certaine emplette.

DAMON.

De quel vin as-tu bû ?

GUILLOT.

Lurelu.

DAMON.

La doſe eſt très complette.

GUILLOT.

Morguienne, il eſt bon là ;

Larelala

Lurela, larela, lirette.

DAMON.

Ah !

Le drôle en tient là.

GUILLOT.

Non, palſangué, je n'ai rien là .... ni là non plus : c'eſt ce qui me fâche ; mais j'eſpere Dieu merci, & vous....

DAMON.

Quel langage me tiens-tu ? Regarde moi.

bien : eſt-ce à moi que tu en veux ? As-tu perdu le ſens, & la raiſon ? Parle, explique-toi.

GUILLOT.

Sarpédié, comme vous faites l'étonné ! Eſt-ce que vous ne vous ſouvenez plus que vous avez envoyé ce matin, chez moi, un petit égrillard.

DAMON.

Moi ?

GUILLOT.

Vous-même. Vraiment, il nous a fait lever, drès les poules, notre maitreſſe, & moi.

Air : *On dit que vous avez des rats.*

Franchement, Monſieur, je peſtions
Bien fort contre votre homme ;
Car je voulions. . . . (*bis.*)
Je voulions faire un ſomme.

Il nous a dit comme ça de porter à Madame Hortenſe, tout le plus beau fruit qu'il y auroit, & que vous me bâilleriez de ça dans la matinée ; je vians de faire ce que vous avez ordonné.

Air : *Des placets.*

Je vous avons bien ſarvi ;
On vous en rendra témoignage.
C'eſt le fruit le mieux choiſi,
Qui ſoit dans tout le voiſinage.

DAMON.

Vas ; tu m'étourdis.

GUILLOT.

Par la ſandis,
J'enrage. (*bis.*)

Monſieur, un honnête homme n'a que ſa parole : vous ſçavez en conſcience que ça nous eſt dû.

DAMON.

Ma patience ſe laſſe ; je t'en avertis.

GUILLOT.

Air : *Du Confiteor.*

Puiſque vous m'avez envoyé,
Je ne veux pas être la dupe.
Payez-moi.

DAMON.

Te voilà payé.
Fais part à celui qui t'occupe
Du ſalaire que tu reçois.

GUILLOT.

Morgué, vos écus ſont de poids.

Allez, allez, je n'en reſterai pas là ; je vous réponds que demain matin vous aurez la date du mois. (*Il ſort.*)

DAMON.

Je ne crois pas qu'on ait rien vû de ſemblable. (*L'Orcheſtre prélude.*) Encore ! qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

SCENE VIII.

HORTENSE, MARTON, DAMON.

HORTENSE.

En vérité, Monsieur, il n'y a jamais eu d'Amant comme vous ; un Madrigal à mon lever, des présens à ma toilette, des violons pour bouquet : quelle rapidité de galanterie !

MARTON.

Par des gages certains, vous verrez en ce jour
Jusqu'où va mon amour.
Vous êtes homme de parole.

DAMON.

Tout ceci me confond.

MARTON.

Air : *Don, don, don.*

Par la route du plaisir,
Au cœur on peut parvenir,
Bien mieux que par la constance.
Les cadeaux & la dépense
Mettent la rigueur en défaut.

HORTENSE.

C'est l'entendre,
C'est s'y prendre,
Comme il faut.

DAMON.

DAMON.

Madame, j'ai gardé juſqu'ici le ſilence, croyant que vous cherchiez à vous réjouir.

Air : *Badinez, mais reſtez-en là.*

Si cela dure davantage,
Je le prendrai pour un outrage ;
De grace, finiſſez cela.
Badinez, mais reſtez-en là.

HORTENSE.

Bon ! bon ! vous voulez nous en faire accroire.

DAMON.

Air : *Bouchez, Nayades.*

Je vous proteſte, & je vous jure
Que, dans toute cette aventure,
Damon n'a pas la moindre part.

HORTENSE.

Votre modeſtie eſt extrême ;
Vous vous déguiſez avec art.

MARTON.

Attrapez-nous toujours de même.

Je vois des Jardiniers qui s'avançent ; c'eſt ſans doute une fête.

DAMON.

Reſtons, pour voir où tout cela aboutira.

SCENE IX.

HORTENSE, MARTON, DAMON, *arrivée des Jardiniers.*

(*ON DANSE.*)

UN JARDINIER *chante.*

BELLE Cloris, soyez sensible aux feux
D'un tendre amant, qui borne tous ses vœux
A vous servir sans cesse.
Ah ! que son destin seroit doux,
S'il vous donnoit de la tendresse,
Autant qu'il en reçoit de vous !

HORTENSE.

A merveille, Monsieur, à merveille : je vais répondre à cela.

(*Elle chante.*)

Laissez-moi mon indifference ;
Elle me sert plus qu'on ne pense ;
L'amant en est plus animé,
Quand la maitresse est peu traitable.
La certitude d'être aimé
Fait qu'on néglige d'être aimable.

SCENE X.

HORTENSE, DAMON, MARTON, JARDINIERS, *Entrée de Bohémiennes, qui ſont* LISETTE *&* JULIE *déguiſées.*

JULIE, *ſe démaſquant.*

LISETTE, ſouviens-toi bien de tout ce que nous avons concerté.

LISETTE, *à Damon.*

Air : *Vous en venez.*

Comment ! tandis que chacun danſe,
Dans une triſte contenance,
Les bras croiſés, vous demeurez !
Vous danſerez,
Vous danſerez ;
Bon gré, malgré, vous danſerez,
Vous danſerez.

DAMON, *à part.*

Amour, à quoi me réduis-tu ?

(*Il danſe avec Liſette en marquant comiquement ſon dépit.*)

JULIE, *après la danſe, dit à Damon :*

Air : *La bonne aventure, ô gué !*

Pour connoître le deſtin,
Ma méthode eſt ſûre ;
Ça, donnez-moi votre main ;

Je vous prédirai ſoudain
La bonne aventure, ô gué,
La bonne aventure.

LISETTE.

Moi, je vais la dire à Madame.

JULIE, *à Damon, le regardant.*

Ah! petit coquet, que je vois là de bonnes fortunes!

Air : *Près du bal, un fiacre habile.*

Vous avez une maîtreſſe,
Qui vous aime uniquement;
Elle penſe à vous ſans ceſſe,
Malgré votre éloignement;
Et cette Belle,
Pour un infidele amant,
Eſt trop fidelle.

DAMON, *à part.*

Le hazard les fait quelquefois rencontrer juſte.

Air : *Belle brune.*

Que dit-elle,
Que fait-elle,
Dans l'inſtant où nous parlons,
Cette Beauté ſi fidelle?

JULIE, *regarde dans une des mains de Damon, & dit, en lui prenant l'autre :*

C'eſt de ce côté-ci qu'elle eſt; toujours occupée de votre inconſtance, elle s'entretient avec vous, & je l'entends qui vous adreſſe ce reproche.

Air : *C'eſt un rêve que cela.*

Ingrat, je devrois te haïr ;
Mais, hélas ! malgré mon martyre,
Mon cœur ne veut point m'obéir :
Dans ce moment même, il ſoupire.

DAMON.

Turelure, lon, lan, la,
C'eſt un conte que cela.

HORTENSE, *qui pendant ce tems-là eſt à cauſer bas avec Liſette, fait un éclat de rire.*

Elle vient de me dire les plus jolies choſes du monde.

LISETTE.

Attendez, Madame ; j'ai encore quelque choſe à vous apprendre.

HORTENSE.

Voyons, voyons.

LISETTE.

Air : *De Momus Fabuliſte.*

Dans ce pays je connois une Belle,
Qu'à votre inſçu vous accablez d'ennui.
L'heureux objet de ſon amour fidele,
Non loin d'ici, ſe rencontre aujourd'hui.

HORTENSE.

De ce diſcours l'énigme eſt trop obſcure,
Lure, lure, lure.

LISETTE.

Ce ſoir, on vous l'expliquera ;
La, la, la, la, la, la.

HORTENSE, *à Damon.*

Monsieur, il me prend envie de leur faire une question qui vous intéresse. Venez, ma Bonne.

Air : *De la besogne.*

Un amant caché dans ces lieux ;
Par des fêtes, prouve ses feux.
Cet amant s'obstine à se taire ;
Daignez m'éclaircir ce mystere.

JULIE, *donnant une boëte à Hortense, lui dit :*

Air : *Buvons à nous quatre.*

Ouvrez cette boëte,
Vous découvrirez
Tout ce que vous désirez ;
De votre conquête
Vous vous instruirez.

(Les Bohémiennes s'en vont.)

HORTENSE, *à Marton.*

Des diamans, Marton ! Monsieur, vous passez les bornes de la galanterie.

Air : *Tant de valeur.*

Ils sont d'une richesse extrême,
Et mes yeux en sont étonnés ;
Mais la façon dont vous donnez,
Surpasse encor le présent même.

DAMON.

Je veux mourir, si....

HORTENSE, *regardant dans l'écrin.*

Ciel ! que vois-je ? Un portrait !

(*Elle regarde le portrait & Damon tour à tour.*)

Air : *Du haut en bas.*

Ce n'eſt pas vous ?
Quel menſonge !

DAMON.

Quelle impoſture !

MARTON, *regardant le portrait.*

Ce n'eſt pas vous ?

DAMON.

Croyez-en mes tranſports jaloux.

HORTENSE.

J'en crois bien mieux cette peinture.
Tenez, voyez cette figure.
Ce n'eſt pas vous ?

(*Marton & Hortenſe ſortent.*)

SCENE XI.

DAMON, *ſeul.*

MON portrait ! celui-là même que j'avois donné à Julie ! Je n'en puis revenir ; Dieux, dans quel trouble me jettez-vous ! chaque inſtant augmente ma ſurpriſe & mon embarras, & toute ma raiſon cede à cette triſte ſituation.

Air : *Du Prevôt des Marchands.*

Tâchons de connoître mon ſort ;
Faiſons jouer plus d'un reſſort.
Le fait dont je cherche à m'inſtruire
Dût-il redoubler mon tourment ;
L'incertitude eſt encor pire
Qu'un fâcheux éclairciſſement.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMON, *seul.*

TOUTES mes recherches ont été inutiles ; je n'ai pû rien découvrir.... Ah ! Julie,

Air : *Menuet de Granval.*

Faut-il qu'un funeſte caprice
M'ait fait abandonner vos fers ?
Que je ſens bien mon injuſtice,
Et le prix de ce que je perds !

Mais, par quel hazard mon portrait que je lui avois donné, ſe trouve-t-il entre les mains de mon rival ? M'auroit-elle ſacrifié à ſon reſſentiment ? Frontin doit revenir aujourd'hui d'Angers

SCENE II.

FRONTIN, DAMON.

FRONTIN.

OUF !

DAMON.

Ah ! c'eſt toi, Frontin ! que ton retour tardoit à mon impatience !

Air : *Des Capucins.*

As-tu fait un heureux voyage ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

DAMON.

Cela me ſoulage.

FRONTIN.

Tous vos revenus ſont payés ;
Pourtant, ils ne me chargent guère.

DAMON.

Comment cela ?

FRONTIN.

Tenez, voyez :
La ſomme eſt forte, & très-légere.

DAMON.

Cela eſt fort bon ; vas vîte à Paris : faîs-toi payer des dix mille livres portées par cette lettre de change : porte deux cens piſtoles à

mon Procureur, pour hâter le jugement de mon procès, & fais accommoder ma chaise de poste pour demain.

FRONTIN.

Air : *Et voilà comme l'homme.*

Pourquoi donc ce départ si prompt ?

DAMON.

Je cours m'éclaicir d'un affront.
Ce séjour m'est insupportable ;
J'y souffre un tourment qui m'accable.

FRONTIN.

Vous y paroissez si content !
Eh ! voilà comme
L'homme
Change dans l'instant.
Et où allez vous, s'il vous plaît ?

DAMON.

Air : *Il n'est plus tems.*

Je crains que Julie infidelle....

FRONTIN.

N'imite vos feux inconstans ;
Tan, tan, tan.

DAMON.

Je pars demain, pour me rendre auprès d'elle.

FRONTIN.

Tan, teran, tan, tan ;
Il n'est plus tems.

DAMON.

Air : *Je pars pour l'autre Monde.*

Que dis-tu ?

FRONTIN.

Que votre eſpoir
N'a rien qui le fonde ;
Celle que vous voulez voir,
Parcourt & la terre & l'onde.
On dit qu'un chagrin jaloux,
Pour fuir un volage époux,
La mene au bout du Monde.

DAMON.

Et de qui tiens-tu cette nouvelle ?

FRONTIN.

C'eſt le bruit de toute la Province, & voilà ce qu'on débite :

Air : *Sans dire mot.*

Après avoir fait un magot,
De ſes bijoux, & de ſa dot,
Elle a tout mis dans l'équipage,
Sans dire mot,
Sans ſonner mot ;
Et puis, zeſte, avec ſon ballot,
S'en va le trop,
Court le galop.

DAMON.

Me voilà plus incertain que jamais, & je ne ſçais quel parti prendre.

Air : *L'allumette.*

Seroit-ce donc ce même amant ?
Qui, chez ma femme & ma maitreſſe,

M'offenſe aujourd'hui doublement,
Par l'honneur & par la tendreſſe.

Frontin, vas toujours à Paris reçevoir mes dix mille francs, & reviens vîte ; j'aurai beſoin de toi : je vais tout mettre en uſage pour découvrir l'auteur ſecret de mes malheurs.

SCENE III.

MARTON, HORTENSE.

HORTENSE.

MARTON.

MARTON.

Madame ?

HORTENSE.

Je ne ſçais plus que penſer de cette aventure, & je commence à croire que Damon n'en eſt point l'auteur. Tiens ; vois ce qui eſt écrit derriere ce portrait.

MARTON *lit.*

Si vos yeux pouvoient voir ſon cœur comme ſes traits,
Vous ne l'écouteriez jamais.

Effectivement, cela donne à rêver.

Air : *Charmant Zéphyre.*

Si l'on en peut juger par l'apparence,
Quelque rival veut ſupplanter Damon ;
Et pour avoir ſur lui la préférence,
Dans votre eſprit on jette du ſoupçon.

HORTENSE.

Si cet inconnu ſçavoit les diſpoſitions de mon cœur, il s'épargneroit une peine inutile ; car ni lui, ni Damon, ni tout autre ne me feront jamais renonçer au parti que j'ai pris.

MARTON.

Voilà une indifference bien obſtinée.

HORTENSE.

Je te l'ai déjà dit ; l'expérience que j'ai du caractere des hommes me fortifie contre leurs pourſuites.

Air : *De la Paliſſe.*

Deux fois engager ſon cœur,
C'eſt deux fois troubler ſa vie :
La premiere eſt un malheur ;
La ſeconde, une folie.

MARTON.

Cependant vous écoutez quelquefois les fleurettes de Damon : l'amour eſt malin ; il eſt dangereux de badiner avec lui.

HORTENSE.

Air : *Adieu, ma chere maitreſſe.*

Je n'ai rien qui m'inquiette ;
Je riſque très-peu du mien.
Comme un enfant je le traite :
Je l'amuſe avec un rien.

MARTON.

Vous avez beau dire : je parie que vous ne

ſeriez pas fâchée de connoître cet amant myſtérieux : avouez-le, Madame ; n'eſt-il pas vrai que la curioſité vous amene dans l'endroit ou nous ſommes ?

HORTENSE.

Quand cela ſeroit. . . .

MARTON.

Ah ! ah !

HORTENSE.

Que vois-tu là ?

MARTON.

Quelqu'un qui peut nous mettre au fait.

SCENE IV.

MARTON, HORTENSE, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

MA maitreſſe m'a ordonné de préparer le dénouement de cette intrigue.

MARTON, *à Frontin.*

C'eſt le domeſtique qui m'a remis ce matin la lettre en queſtion : voulez-vous que je l'interroge ?

HORTENSE.

Fais ce que tu jugeras à propos : pour moi, je ne veux point m'en mêler ; je ne vous écouterai ſeulement pas.

CRISPIN, *à Marton.*

Vous êtes bien rêveuse, Mademoiselle Marton; à quoi pensez-vous?

MARTON.

Je pense que Monsieur Crispin seroit l'homme du monde le plus aimable, s'il vouloit tirer d'inquiétude une belle Dame, au sujet d'un certain inconnu qui....

CRISPIN.

Je vous entends; mais je ne puis parler: j'ai reçu, sur cet article, des ordres positifs.

Air: *Des proverbes.*

Non, je ne puis rien vous faire connoître:
Bien mieux que moi, quelqu'un vous l'apprendra;
Ce quelqu'un là, Marton, c'est mon cher maître;
Il a la clef de tout cela.

Tout ce qui m'est permis, c'est de vous dire son nom.

MARTON.

Comment se nomme-t-il?

CRISPIN

Le Chevalier de Romaincourt.

HORTENSE, *avec feu.*

Le Chevalier de Romaincourt!

MARTON.

Ah! ah! petite menteuse: voilà donc comme vous ne nous écoutez pas! quelle fimagrée!

HORTENSE.

Ce garçon vient de nommer le meilleur ami de ma famille, & d'Angers.

CRISPIN.

Oui, Madame.

HORTENSE.

Il m'a parlé ſouvent d'une ſœur qui a dû être mariée l'an paſſé.

CRISPIN.

C'eſt cela même.

HORTENSE.

Quelle raiſon peut l'engager à garder ici l'anonyme ?

CRISPIN.

C'eſt ce qu'il s'eſt réſervé de vous dire : il s'eſt gliſſé dans ce boſquet pour ſaiſir le moment de vous y entretenir ; vous l'y trouverez actuellement.

MARTON.

Allons, Madame, allons.

HORTENSE.

Je fais réfléxion qu'un boſquet n'eſt pas un lieu....

MARTON.

Air : *Re rain.*

Morguenne de vous !
Quel' femme ! quel' femme
Morguenne de vous !
Quel' femme êtes vous ?

Se défier du meilleur ami de ſa famille, cela eſt ridicule.

CRISPIN.

Air : Oh ! vraiment.

Non, non ; quoiqu'il ſoit vif & tendre ;
On ne riſque point à l'entendre.
De ce galant ne craignez rien,
Oh ! vraiment, je le connois bien.

HORTENSE.

Marton, il me vient encore un ſcrupule : ſi c'étoit quelqu'aventurier, qui eût pris un faux nom.

MARTON.

Quelle chimere !

HORTENSE.

Qui que ce ſoit, ce n'eſt point à moi à le chercher ; je ſçais les regles : de quel côté eſt-il ?

CRISPIN.

Sur la droite.

HORTENSE.

Je vais à gauche.... Aye ! j'ai oublié l'entr droit ; attendez, on m'a dit qu'il étoit ſur la droite.... La voilà ; il faut donc que j'aille de ce côté-ci : oui ; oui ; c'eſt par-là.

CRISPIN, *à Marton.*

Elle va juſtement où il eſt.

HORTENSE.

Marton, ſuivez-moi.

MARTON.

Je vous ſuis, Madame. Que l'amour-propre eſt ſéduiſant !

Air : *Il ne faut pas mettre à rançon.*

Sitôt qu'il nous dit : allez-là ;
Même en fuyant on s'y tranſporte.
La crainte à beau nous dire, holà ;
La curioſité l'emporte.

SCENE V.

CRISPIN, *ſeul.*

VOilà la moitié de ma commiſſion faite : l'autre moitié regarde Damon ; le ſort ou plutôt la jalouſie l'amene ici fort à propos.

SCENE VI.

CRISPIN, DAMON.

DAMON, *à part.*

J'Ai apperçu de loin ce valet ; c'eſt ſans doute quelque émiſſaire : interrogeons-le.

CRISPIN, *à part.*

Je ſçais ce que j'ai à lui dire, & ma maitreſſe m'a fait ma leçon ; mais comme la confi-

dence qu'elle doit faire à la Comteſſe demande du tems,

Air : *Du pouvoir.*

Afin quelle puiſſe à loiſir
De tout ſe ſouvenir,
Il faut, avec quelques lazzis,
Amuſer le tapis.

DAMON, *haut.*

Il y a longtems que vous rodez autour de ce logis : qui cherchez vous, s'il vous plaît ?

CRISPIN.

Air : *De ma voiſine.*

Il y demeure une Dondon,
Fille de bonne mine.

DAMON.

Marton ?

CRISPIN.

C'eſt juſtement ſon nom ;
Elle eſt vive & badine.

DAMON.

Eh ! bien ?

CRISPIN.

Monſieur, cette Marton
Eſt ma couſine.

DAMON.

Votre couſine ? Eh ! bien ? Que ſouhaitez-vous d'elle ?

CRISPIN.

Une lettre de recommandation de ſa maitreſſe, pour une affaire d'honneur que j'ai eue en Italie.

DAMON.

Vous avez été en Italie, dites-vous?

CRISPIN.

Si, Signoré; ſono ſtato in Milano, in Bologna, in Venetia. O la bella coſa chè Venetia! O la bella coſa!

DAMON, *à part.*

Voilà une vraie phyſionomie de menteur: çà, où avez vous eu cette affaire?

CRISPIN.

Dans ce maudit Pas de ſuze, où je fis rencontre d'un Chevalier de la Garonne.

Air: *Je ſuis un bon ſoldat.*

Dans ce fâcheux détroit,
On ne voit
Qu'un très-petit eſpace.
Je ne ſçais point d'endroit
Plus étroit;
A peine un homme y paſſe.

Quand il fut queſtion de le franchir, un Cadédis ſe trouve vis-à-vis de ma perſonne, il veut paſſer le premier; je m'y oppoſe: il inſiſte; je l'arrête: paroles de part & d'autre, pied à terre, flamberge au vent.

Air : *Des Trembleurs.*

Une, deux, trois; il part, zeſte,
Croyant me donner mon zeſte :
Mais moi, qui ſuis prompt & leſte,
Je ſçus effacer le corps.
Sur le champ, tac, d'une tierce,
De part en part, je le perce,
Et d'un coup qui le renverſe,
Je l'envoie aux ſombres bords.

DAMON.

Monſieur le couſin, vous êtes un fripon.

CRISPIN.

Monſieur, cela vous plaît à dire.

DAMON.

Venez ici, j'ai à vous parler : ſi vous me mentez, vous êtes mort.

CRISPIN.

Air : *Le jus d'Octobre.*

Ce que vous dites m'embarraſſe :
Si vous faiſiez ce mauvais coup,
Je ſuis le dernier de ma race,
L'Univers y perdroit beaucoup.
Excuſez, je ſuis preſſé.

DAMON.

Non, non, vous ne m'échapperez pas : voyons un peu ſi tu accuſeras juſte; je ſçais tout, je t'en avertis.

CRISPIN.

Quoi ! vous ſçavez que mon maître eſt incognito dans ce village, qu'il aime Hortenſe, qu'il en eſt aimé, qu'il lui a donné aujourd'hui une fête, des diamans ?

DAMON.

Je ſçais tout cela. (*Bas.*) Le myſtere eſt enfin découvert.

CRISPIN.

Il eſt donc inutile que je vous diſe....

DAMON.

D'accord : mais tu ſçais quelque choſe de plus. Criſpin, ſi tu voulois....

(*Il lui montre une bourſe.*)

CRISPIN.

Oh ! oh ! Monſieur, je ne prends jamais rien des perſonnes que je n'eſtime pas : mais d'un galant homme comme vous..... cela eſt different ; vos politeſſes me gagnent, je ſuis à vous ; apprenez que votre maitreſſe a donné rendez-vous, pour ce ſoir, à ce amant inconnu.

DAMON.

Un rendez-vous ! la perfide ! Criſpin, ne pourrois-je pas par ton moyen ?...

CRISPIN.

Laiſſez-moi faire ; je me fais fort de vous y

conduire & de vous rendre témoin de la conversation.

DAMON.

J'enrage ; mais je suis content.

CRISPIN.

Air : *Réveillez-vous.*

L'heure du rendez-vous approche ;
C'est dans ce lieu que l'on viendra.
Tenez, cachez-vous ici proche ;
Vous paroîtrez quand il faudra.

DAMON.

Tu peux tout attendre de ma reconnoissance. Dieux, faites que ma curiosité soit trompée.

SCENE VII.

CRISPIN, *seul.*

VOilà l'affaire au point où ma maitresse m'a ordonné de la mener ; Ah ! Ah ! je l'apperçois qui se promene avec sa rivale.

Air : *Entre l'amour & la raison.*

Par leur geste & par leur maintien,
Je juge de leur entretien ;
Julie a fait sa confidence.

Entr'elles

Entr'elles tout eſt éclairci.
(*Au Parterre.*)
Tant mieux : vous n'aurez point ici
L'ennui d'une reconnoiſſance.

Elles s'approchent ; laiſſons leur le champ libre, & allons achever ce que nous avons commencé.

SCENE VIII.

HORTENSE, JULIE.

JULIE.

OUI, Madame ;

Air : *De la ſerrure.*

C'eſt mon époux qui vous courtiſe :
Je l'apprends ſans étonnement ;
Et je ſerois bien plus ſurpriſe
D'en trouver un qui fût conſtant.

HORTENSE.

Tous les ſoins que Damon m'a rendus n'ont point touché mon cœur : mais quand j'y ſerois ſenſible, je vous jure que, dans l'inſtant, je ſacrifierois cette conquête à votre tranquillité.

JULIE.

Toutes mes inquiétudes ceſſent, & ſi je ne me déclare point encore, c'eſt dans le deſſein d'intriguer un peu mon mari.

HORTENSE.

Il eſt vrai qu'il le mérite bien ; je veux vous y ſeconder.

Air : *Sois complaiſant.*

Je m'emploierai de toute ma puiſſance,
Pour rétablir chez vous l'intelligence :
Mais,
Une petite vengeance
Doit précéder votre paix.

SCENE IX.

HORTENSE, MARTON, JULIE.

MARTON.

Air : *Voici les Dragons.*

DÉLOGEZ en diligence ;
Je vois le jaloux.
Il vous apperçoit, je penſe ;
Vers cet endroit il s'avance :
Sauvez-vous.

HORTENSE.

Qu'il me paroît agité !

JULIE.

Le voilà qui s'arrête ; c'eſt ſans doute pour nous épier : qu'il en ſoit la dupe ; achevons de le déconcerter.

HORTENSE.

C'eſt bien dit : jouez votre rôle, je ferai le mien.

JULIE.

Air : *J'ai paſſé deux jours ſans vous voir.*

Approuvez-vous ma vive ardeur ?

HORTENSE.

Mes yeux le font connoître.

JULIE.

Du tranſport qui ſaiſit mon cœur ;
Non, je ne ſuis plus maître.
Vos bontés augmentent mes feux ;
Heureux, j'en ſuis plus amoureux.

HORTENSE.

Air : *Allons à la guinguette, allons.*

Quelque fâcheux,
Peut ici nous entendre.

JULIE.

Nous ſerons mieux
Chez vous.

HORTENSE.

Il faut s'y rendre ;
Sans crainte nous ſerons ;
Entrons.

JULIE.

Des jaloux nous rirons ;
Entrons.

SCENE X.

DAMON, *furieux, va pour entrer.*

JE n'y puis plus tenir ; il faut, dans ma colere... Ciel ! (*On lui ferme la porte.*) Jamais un amant fut-il si vivement outragé ? C'est en vain qu'ils veulent se dérober à ma vengeance ; je vais prendre des mesures qui rendront leurs soins inutiles.

SCENE XI.

FRONTIN, *avec une emplâtre, & le bras en écharpe.*

Air : *Ne m'entendez vous pas ?*

QUE vais-je faire ? hélas !
Frontin, quelle tempête
Va fondre sur ta tête !
O ciel ! quel embarras !
Que dois-je dire ? hélas !

J'ai perdu la lettre de change que mon maître m'a remise tantôt, & je ne sçais si le mensonge que je vais faire passera.

SCENE XII.

DAMON, FRONTIN.

DAMON, *à part.*

JE viens de fermer toutes les portes ; mon rival ne peut m'échapper.

FRONTIN, *à part.*

Que je crains de l'aborder !

DAMON, *à part.*

L'indigne qu'il eſt !

FRONTIN, *à part.*

Ah ! malheureux Frontin ! tout eſt découvert.

DAMON, *à part.*

Rien ne pourra le ſouſtraire à la peine qui lui eſt due.

Air : *Trois enfans gueux.*

Son ſang verſé lavera ſon forfait.

FRONTIN, *à part.*

De ce diſcours que mon ame eſt ſaiſie !

DAMON, *à part.*

Il périra.

FRONTIN, *à part.*

Juſtes Dieux ! c'en eſt fait.

DAMON, *à part.*

Ce jour ſera le dernier de ſa vie.

FRONTIN, *se jettant à genoux.*

Mon cher maître, en vérité, ce n'eſt pas ma faute : tantôt j'ai été recevoir votre lettre de change.

DAMON.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Et comme je vous en apportois la valeur,

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Le piſtolet ſous la gorge,
On m'arrête, en me diſant :
Rends la bourſe, ou je t'égorge.
Ce diſcours n'eſt pas plaiſant.

DAMON.

Si je ne le voyois dans l'état où il eſt, je le croirois impoſteur.

FRONTIN.

(*Bas.*) Cela va bien : courage, Frontin. (*Haut.*) J'ai voulu réſiſter.

Air : *Les filles de Montpellier.*

On m'a tout roué de coups.

DAMON.

Qui donc ?

FRONTIN.

C'étoit un grand drôle,
Fait à-peu-près comme vous.

DAMON, *à part.*

Quel enchaînement de malheurs !

FRONTIN.

(*Bas.*) Bon : achevons notre rôle.

Aye, aye, aye,
Aye, aye, aye, l'épaule!
L'épaule! aye, aye, aye.

DAMON.

Si bien que l'on t'a volé.

FRONTIN.

Juſqu'au dernier ſou.

DAMON.

Perdre dix mille francs dans la criſe de mon procès! Deſtin te laſſeras-tu de me perſécuter...? J'ai beſoin de toi : qu'as-tu mis à tes bleſſures ?

FRONTIN.

Monſieur, je n'y ai mis que du vin.

DAMON.

Je le ſens bien.

FRONTIN.

Air : *Turlurette.*

Ce jus ſalutaire & ſain
Vaut mieux que tout Médecin ;
Toute ſeringue & lancette,
Turlurette ;
Turlurette ;
C'eſt-là ma recette.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Brûlant d'impatience
De vous conter ceci,
Je n'ai, de cette essence,
Fait emploi qu'à demi.
Voulez-vous bien permettre
Que, d'un baume pareil,
J'aille me faire mettre
Le second appareil ?

DAMON.

Dépêche-toi.

FRONTIN, *à part.*

M'en voilà quitte ; l'heureuse ressource que le génie !

SCENE XIII.

DAMON, *seul.*

CE jour m'est funeste de toute façon.

Air : *Que je regrette mon Amant !*

Que je regrette l'heureux temps,
Où j'étois aux pieds de Julie !
Mon cœur de ses feux inconstans
Paye cherement la folie ;
Des injustices de l'Amour
L'Hymen est vengé dans ce jour.

SCENE XIV.

DAMON, LE SOLLICITEUR.

LE SOLLICITEUR.

MONSIEUR, j'ai l'honneur d'être votre petit ſerviteur.

DAMON.

Encor!... Je n'ai pas le tems.

LE SOLLICITEUR.

Un petit moment, s'il vous plaît.

Air : *Du Prevôt des Marchands.*

Un Sage a dit fort à propos :
Les grands biens cauſent de grands maux.

DAMON.

Eh bien ? Quoi ? Que voulez-vous dire ?

LE SOLLICITEUR.

Qu'il n'eſt pas d'un homme d'eſprit
De s'abandonner au martyre,
Quand le Deſtin nous les ravit.

DAMON.

A quoi aboutit ce diſcours ?

LE SOLLICITEUR.

Un petit moment ; je viens de la part de Monſieur Serrefort, votre Procureur.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

C'eſt un homme d'expérience ;
Son eſprit eſt vif & profond :
Mais, malgré toute la ſcience,
Les tours que les chicaneurs font,
Gagnent le fort de la balance,
Et la forme emporte le fond.

DAMON.

Au fait.

LE SOLLICITEUR.

Un petit moment.

DAMON.

Air : *Si vous voulez que je vous baiſe.*

Que ce perſonnage eſt étrange !
Ne me laiſſez plus en ſuſpens.

LE SOLLICITEUR.

Vous venez de perdre. . . .

DAMON.

Qu'entends-je ?

LE SOLLICITEUR.

Votre procès avec dépens.

J'ai l'honneur, Monſieur, d'être votre petit ſerviteur.

SCENE XV.

DAMON, *seul.*

Air : *Vous voulez que je vous chante un petit air nouveau.*

MOn ame eſt conſternée
De ce dernier revers.
Dans la même journée,
Cruel Deſtin, je perds
Tout ce qui peut m'attacher à la vie,
Mes fonds, & mon procès, Hortenſe avec Julie.
Fortune, tu me pouſſes à bout : je ne ſerai pas le ſeul malheureux. Dans l'état où je ſuis, je n'ai plus rien à ménager.

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

Si l'on ne m'ouvre pas,
De ce pas,
Je vais briſer la porte.
La force l'ouvrira.

SCENE XVI.

DAMON, HORTENSE.

HORTENSE, *ſortant.*

ALte là.
Quel courroux vous tranſporte ?

DAMON, *ironiquement.*

Moi, Madame, point du tout : je venois vous féliciter sur votre nouvelle conquête.

HORTENSE.

Air : *Le fameux Diogene.*

Avec cette conquête,
Je passois tête à tête
De fortunés instans.
Vous n'êtes pas honnête
De troubler une Fête
Qui nous rendoit contens.

DAMON.

Air : *Votre toutou vous flatte.*

A ma peine mortelle,
Vous osez insulter !
Par une ardeur fidelle,
L'ai je pû mériter ?
Cruelle,
Vous ne jouirez pas long-tems
Du trouble affreux (*bis.*) que je ressens.

HORTENSE.

Damon, vous voilà bien fâché ; mais, quand vous verrez votre rival, vous serez forcé vous-même de lui rendre justice : quelle différence de vous à lui !

Air : *Tic, tic, tic.*

Vous êtes d'une humeur sauvage ;
Capricieux, jaloux, volage ;
Que de raisons pour vous quitter !

L'objet nouveau qui m'a ſçu plaire
Eſt tendre, galant & ſincere :
Que de raiſons pour l'écouter !

DAMON.

Ne vous applaudiſſez pas encore de votre victoire.

Air : *Je ne m'en ſoucie guères.*

Cet amant téméraire....

HORTENSE.

Rit de votre colere.

DAMON.

Qu'il redoute mon bras.

HORTENSE.

Bon ! il ne vous craint guère.

DAMON.

Vous verrez ſon trépas.

HORTENSE.

Bon ! il ne vous craint pas.

DAMON.

Nous verrons, Madame, nous verrons.

HORTENSE.

Air : *C'eſt au poil qu'il tire.*

Ceſſez ce ton moqueur ;
Damon, quoi que vous puiſſiez dire,
Votre rival ſera vainqueur ; (*bis.*)
Car c'eſt au cœur qu'il tire. (*bis.*)
Il brûle de vous voir ſur le pré.

DAMON.

C'eſt ce que je déſire de tout mon cœur.

HORTENSE.

Air : *Vivons pour ces fillettes.*

Puiſqu'ainſi vous le ſouhaitez, (*bis.*)
Mieux que vous ne vous en doutez,
Il ſçaura vous répondre.
(*A Julie.*) Sortez, pour le confondre;
Sortez,
Sortez, pour le confondre.

DAMON, *voyant Julie.*

Ciel !

SCENE XVII. & *derniere.*

HORTENSE, JULIE, DAMON.

HORTENSE, *à Damon.*

Air : *Le maître fou que voilà !*

Voilà cet adverſaire,
Dont vous juriez la mort.
Suivez votre colere;
Vengez-vous; frappez fort.
Eh ! quoi ! ce cœur ſi ferme
S'en va !
Vous reſtez comme un terme !
Le beau guerrier que voilà !

DAMON.

Belle Julie, en croirai-je mes yeux ? Eſt-il

poſſible que je ſois encore dans votre mémoire, après....

HORTENSE.

(*A Damon.*) Point de verbiage. (*A Julie.*) Point de reproches. (*A Damon.*) Vous vous repentez de votre ſottiſe. (*Montrant Julie.*) Madame eſt bonne; faites la paix.

JULIE.

Je n'en dedirai point une ſi bonne amie; J'oublie, dans ce moment, tout le paſſé.

DAMON.

Chere épouſe, je dois à vos bontés un ſort dont je ſuis indigne, & je ne puis vous procurer celui que vous méritez: vous ignorez les pertes que je viens de faire.

JULIE.

Je ſçais ce que vous voulez dire; raſſurez vous: j'ai votre lettre de change; votre valet l'a perdue, le mien l'a trouvée: à l'égard du procès, c'eſt une fauſſe nouvelle que je vous ai fait annoncer, en revanche des peines que vous m'avez cauſées.

HORTENSE.

Vous voilà donc quitte, à-peu-près?

JULIE.

(*A Hortenſe.*) Pas tout-à-fait. (*A Damon.*)

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Nous nous sommes joué d'un tour ;
Mais avec quelque différence :
Le mien est enfant de l'Amour,
Et le vôtre de l'Inconstance.

DAMON.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

(*A Julie.*)
Plus que jamais, pour vous, mon ardeur se ranime ;
(*A Hortense.*)
Comptez sur mon retour ; & vous sur mon estime.
Jusqu'au dernier soupir, mon cœur sera lié,
(*A Julie.*) (*A Hortense.*)
A vous par la tendresse ; à vous par l'amitié.

HORTENSE.

Il faut que cette réunion soit célebrée dans les formes.

Air : *Pour la Baronne.*

Par une Fête,
Tantôt vous m'avez fait la cour.
Par mon ordre, une autre s'apprête ;
Je veux m'acquitter, en ce jour,
Par une Fête.

VAUDEVILLE.

Air : *Des Échos.*

L'INTÉRÊT qui nous domine,
Fait que tout homme, ici bas,
A l'oreille dure ou fine,

Suivant les différents cas ;
Quand il faut qu'il nous en coûte,
Nous ſommes, preſque toujours,
Sourds ;
Mais pour toucher, on écoute,
Et le plus ſourd entend bien,
Tien.

✕

Tircis, par un doux langage,
Vient m'amuſer chaque jour ;
Dois-je accepter ſon hommage ?
Répondrai-je à ſon amour ?
Si ſon feu, peu légitime,
N'a pour but qu'un certain point,
Point ;
Si le reſpect & l'eſtime
Reglent les vœux qu'il conçoit,
Soit.

✕

Les Potentats de la terre
Jouiſſent peu de la paix,
L'ennui, qui leur fait la guerre,
Les ſuit juſques ſous le daïs.
Aſſis près d'une futaille,
Grégoire eſt bien plus heureux
Qu'eux ;
Et Lucas, ſans ſou ni maille,
Mieux qu'un Midas couſu d'or,
Dort.

✕

Quand, par ſon épouſe, un homme
Se fait ami d'un Seigneur,
Sçavez-vous comme on le nomme ?
Mari lâche & ſans honneur :
Celui qui ſerre ſa femme
Sous la grille & le verrou,
Fou ;
Et celui qui, chez Madame,
Souffre tout & ne dit mot,
Sot.

✕

Quand un tendre amant vous preſſe,
Gardez-vous bien, doux Objets,
De compter ſur la promeſſe
Dont il flatte vos ſouhaits.
Au bout d'un mois qu'il ſçait plaire
Sent-il encor quelque feu ?
Peu.
Ce peu-là ne dure guère,
Et quand deux mois ſont échus ;
Plus.

✕

C'eſt un plaiſant perſonnage
Qu'un Mari, comme j'en vois,
Qui toujours dans ſon ménage
Porte un air ſombre & ſournois.
Pour Monſieur on ſe tremouſſe ;
On vous le ſert vîte & bien ;
Rien.

On vous paſſe une main douce
Sous le menton du magot ;
Mot.

Si c'eſt un honneur de boire,
Et de ſabler proprement,
François, cede cette gloire
Au redoutable Allemand ;
Quelquefois, quand tu te piques,
Tu bois razade à Philis,
Bis ;
Mais les goſiers Germaniques
Sablent, d'un trait, un plein broc ;
Cloc.

Dans le ſein de la Victoire,
Que vous auriez de plaiſir !
Guerriers, ſi de votre gloire
Vous pouviez longtems jouir.
Mais, après quelque conquête,
Il vous vient dans l'eſtomach,
Tac,
Une balle malhonnête,
Qui fait faire, ſans dire ouf,
Pouf.

Pour être chéri des Belles,
S'il eſt de puiſſans reſſorts
A faire agir auprès d'elles,
Ce ſont ceux des coffres-forts.

Tous les charmes qu'on poſſede,
Sans cela, ſont des tréſors
Morts ;
Mais fût-on fait comme un zede,
L'argent redreſſe les corps
Torts.

✕

Que ta liqueur ſouveraine,
Cher Bacchus, nous réjouit !
Par toi la plus rude peine
Dans l'inſtant s'évanouit.
Un manœuvre, un pauvre diable,
Qui fait ſans ceſſe, en coignant,
Han,
Se croit un Roi, lorſqu'à table
Il porte un verre à ſon but ;
Hut.

✕

Si l'on pouvoit par la rime
S'aſſurer un ſort heureux,
Ce talent noble & ſublime
Sçauroit fixer tous mes vœux.
Mais du peuple Littéraire
Sçavez-vous quelle eſt la fin ?
Faim.
L'Huiſſier priſeur n'a que faire,
Partout où quelque rimeur
Meurt.

FIN.

LE FOSSÉ DU SCRUPULE,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE;

AVEC UN PROLOGUE,

Un Épilogue & un Divertiſſement;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire, en 1738.

ACTEURS DU PROLOGUE.

VALERE.

FRONTIN.

L'AMOUR.

LE BESOIN.

La Scene eſt dans un bois.

PROLOGUE.

VALERE apoſtrophe la Fortune, qui, par le déni de ſes faveurs, le met hors d'état d'épouſer Lucile, dont il eſt aimé.

Arrive Frontin, qui conſole ſon maître & veut lui faire convenir que Geronte n'a pas tout le tort de lui refuſer ſa Pupille, puiſqu'il n'a pas de bien. Rendez-vous juſtice, Monſieur, *lui dit-il.*

Air: *Des Echos.*

Vous avez de la naiſſance;
Des talens & du ſçavoir.

VALERE.

Du zèle & de la conſtance;
Je me flatte d'en avoir.

FRONTIN.

Avec ce ſeul avantage,
Dans l'hymen ſe ſoutient-on?
Non.
Pour l'entretien du ménage,
Sçachez qu'il vous faut encor
Or.

VALERE.

Air : *Nannette, dormez-vous ?*

Quel discours est le tien !
Quand deux cœurs s'aiment bien,
L'Amour est leur soutien ;
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

FRONTIN.

Air : *De Tancrede.*

Si-tôt que l'estomach est vuide,
L'Amour cesse d'être content.
Les soupirs ne sont que du vent ;
Il lui faut un mets plus solide.

VALERE, *s'adressant à l'Amour.*

Air : *Bouchez, Nayades, vos Fontaines.*

Toi qui tiens tout sous ta puissance,
Chez moi fais venir l'abondance.

FRONTIN.

Cessez d'implorer ses faveurs.
Pensez-vous qu'il vous enrichisse,
Lui qui met à sec les mineurs,
Plus vîte encor que la Justice ?

L'Amour paroît, & conseille à Valere d'aller trouver

trouver la Fortune, qui ſeule peut combler ſes vœux. Il ajoute qu'il ne peut mieux prendre ſon tems, puiſque les Dieux ordonnerent hier à Minerve d'ôter le bandeau à la Fortune, pour récompenſer dorénavant le mérite.

Le Beſoin s'offre au maître, & au valet pour les introduire auprès de la Fortune; ſon équipage déguenillé ne prévenant point en ſa faveur, Frontin le raille. Le Beſoin étale ſon pouvoir, & ſe dit l'ame & la terreur de l'univers. J'enfante tous les jours de nouveaux prodiges, *dit-il.*

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

C'eſt par moi qu'un ouvrier
Dont l'adreſſe éclate,
Fit ce morceau ſingulier
D'où ſort un ſon qui nous flatte;
Tout Paris en eſt charmé :
Dans l'affiche il eſt nommé
Le Fluteur Automate.

Air : *La rareté.*

D'un Temple renommé, j'ai fait mettre en lumiere
La beauté,

Croyant que le Public crieroit, à l'ordinaire :

La rareté !

Mais, ce qui me ſurprend, cela n'excita guère

La curioſité

Air : *Ah ! ah ! ah ! venez-y toutes.*

C'eſt moi qui rends habile
A tracer un deſſein,
Tiquetin ;
C'eſt par moi que l'on file
De la laine & du lin,
Tiquetin, tiquetin ;
C'eſt moi qui mets à ces filles,
Jeunes, fringantes, gentilles,
L'éguille à la main.

Il ſe découvre enfin pour ce qu'il eſt, & s'offre de les mettre dans le chemin qui conduit à la Fortune, moyennant qu'ils ſautent un petit foſſé qu'ils trouveront en chemin. Vous verrez, *ajoute-t-il*, deux perſonnes qui gardent ce paſſage.

Air : *Voilà la reſſemblance.*

Sur le bord de ce foſſé,
Leur aſyle fut fixé ;

Voilà la reſſemblance.
L'une excite à le ſauter,
L'autre engage à l'éviter ;
Voilà la différence.

Ils ſe mettent tous trois en marche pour aller à la Fortune.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA PIECE.

LA CUPIDITÉ.
LE SCRUPULE.
LUCAS.
CATAUT.
UN HUISSIER.
UN NOTAIRE.
UN AVOCAT, } *Enfans de*
UN GREFFIER, } *l'Huiſſier.*
UN PROCUREUR, }
UN GASCON.
FROSINE.
MARTON.
AGATHE.
FANCHONETTE.
BRILLANTINE.
UN SUISSE.

La Scene eſt ſur le bord du Foſſé du Scrupule.

LE FOSSÉ DU SCRUPULE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LA CUPIDITÉ.

JE ne ſçais ſi le Scrupule ſera aſſez hardi pour paroître aujourd'hui devant moi. Il a été traité ce matin d'une façon qu'il n'oubliera pas ſitôt.

Air : Sans deſſus deſſous.

Monſieur Droitfil, Marchand Tailleur ;
Monſieur Salmi, Maître Traiteur,
Vous ont renverſé le compere,
Sans deſſus deſſous, ſans devant derriere ;
Tout deux l'ont aſſommé de coups,
Sans devant derriere, ſans deſſus deſſous.

Monſieur Herbé, Perruquier, eſt venu à la charge, & pour l'achever, Monſieur Groſlard, Sous-Fermier, l'a foulé aux pieds pendant un quart d'heure. Pourquoi ſe joue-t-il à la Cupidité ? Ignore-t-il,

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Qu'en Sujets mon empire abonde,
Que tous les cœurs me font la cour ;
Qu'en moi tout leur bonheur ſe fonde ;
Et que j'ai fait, juſqu'à ce jour,
Mouvoir les trois pivots du Monde ;
L'intérêt, la gloire, & l'amour ?

Le voici, ce me ſemble.

SCENE II.

LA CUPIDITÉ, LE SCRUPULE.

LA CUPIDITÉ.

COMMENT ! Monſieur le Scrupule, vous voilà déjà ſur pied ! Cela m'étonne.

LE SCRUPULE.

Je ne me tiens pas pour battu, & malgré l'aventure de ce matin, je me ſens encore aſſez de forces pour combattre la Cupidité cet après-midi.

Air : *La Magnote.*

Je veux, par un dernier effort,
Vous ravir la victoire.

LA CUPIDITÉ.

Par ma foi, vous avez grand tort
De briguer cette gloire.
Qu'espérez-vous ?
Prétendez vous
Avoir la préférence ;
Et qu'entre nous, (*bis.*)
Qu'entre nous on balance ?

LE SCRUPULE.

Parmi le grand nombre de Mortels dont l'univers est rempli, il s'en trouvera quelqu'un qui se rangera de mon côté.

LA CUPIDITÉ.

J'en doute.

Air : *Vous n'aurez pas ma pratique.*

Vous aurez beau leur débiter
Votre morale caustique :
N'espérez pas les arrêter.
Croyez-moi, fermez boutique.
Vous êtes un vieux boudeur,
Un grondeur ;
Sans cesse vous rechignez,
Vous grognez,
Vous n'aurez pas grand' pratique.

LE SCRUPULE.

Mon tour viendra, vous dis-je.

LA CUPIDITÉ.

Air : *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

Je ris, de vos vains projets :
Non, jamais
Vos vœux ne feront satisfaits.
Pour détruire
Tout votre empire,
Il ne faut pas trop longtems batailler.
Un sourire
Pourra suffire :
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

LE SCRUPULE.

Quelqu'un s'avance : nous allons voir.

LA CUPIDITÉ.

Retirons-nous chacun dans notre domaine.

LE SCRUPULE.

Je vais les attendre au passage du Fossé.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, LE BESOIN.

LE BESOIN.

VOICI l'endroit où je dois vous quitter.

Air : *Dans notre village.*

Sitôt qu'à ma vue
S'offre ce palais,
Je pars & m'en vais.

VALERE.

Menez-nous juſqu'à l'avenue.

LE BESOIN.

Je ne puis : c'eſt-là
Mon *Nec plus ultrà.*

(*Le Beſoin s'évanouit, à l'aſpect de la Proſperité.*)

Adieu. Puiſſe la Déeſſe que vous cherchez vous être favorable.

Air : *De Grimaudin.*

Qu'elle vous acorde, en amie,
Ses doux bienfaits.

VALERE.

De bon cœur je vous remercie
De vos ſouhaits.

FRONTIN.

Pour moi, Monſieur, ceux que je fais
Sont de ne le revoir jamais.

SCENE IV.

LA CUPIDITÉ, LE SCRUPULE, VALERE, FRONTIN.

VALERE.

LA vûe de ce palais nous annonce que nous ne ſommes pas loin des terres de la Fortune. Voici deux entrées : laquelle choiſirons-nous ?

FRONTIN.

Je ne vois pas qu'il y ait à balancer.

Air : *Qu'il eſt ſourd, qu'il eſt gourd !*

De ce côté,
Regne un air de gaité,
Je ne ſçais quoi dont on eſt enchanté.
Ziſte, zeſte,
Tout eſt leſte :
Malepeſte !
Quel brillant !
Il n'eſt rien de ſi galant.
De celui-ci, regne un morne ſilence.
Tout eſt ſourd,
Tout eſt lourd,
Tout eſt gourd.
Dieux ! quelle difference !

LA CUPIDITÉ.

Ils balancent ; il faut les déterminer.

FRONTIN.

Air : *La bonne aventure.*

Quel Objet frappe mes yeux ?
J'en ai bonne augure.
Son air doux flatte nos vœux,
Et nous promet à tous deux
La bonne aventure, &c.

Elle vient à nous ; faiſons au moins la moitié du chemin.

LA CUPIDITÉ.

Meſſieurs, vous me paroiſſez nouvellement arrivés dans ce pays : je puis vous y rendre ſervice. Voulez-vous bien m'apprendre qui vous êtes, & ce qui vous y conduit ?

VALERE.

Déeſſe ; car tout ce qu'on voit en vous, marque cette qualité....

FRONTIN.

Vous allez vous répandre en complimens. Laiſſez-moi lui parler. Madame,

Air : *Les Pelerins.*

Nous voyageons parmi le Monde,
Mon maître & moi.

LA CUPIDITÉ.

De cette triſteſſe profonde
Où je le voi,
Quel eſt l'objet ?

FRONTIN.

Pour obtenir
Certaine brune,
Valere voudroit parvenir
Auprès de la Fortune.

VALERE.

Oui, Déeſſe ; le deſir de rendre heureux ce que j'aime, me fait recourir à la maitreſſe ſouveraine des tréſors.

LA CUPIDITÉ.

Air : *Très-volontiers, fort volontiers.*

Vous voyez le palais
Qu'habite la Déeſſe :
Vous en êtes fort près.

VALERE.

A l'ardeur qui me preſſe
Procurez-en l'accès.

LA CUPIDITÉ.

Très-volontiers,
Fort volontiers,
Valere :
Mais il eſt bon
Qu'une leçon
Sur ceci vous éclaire.

VALERE.

Je ne puis trop vous remercier de votre complaiſance.

LA CUPIDITÉ.

Vous êtes amant, & par conſequent fort preſſé d'arriver au but ; vous ne pouvez y arriver promptement qu'en ſautant ce petit Foſſé qui eſt ici près.

FRONTIN.

Voyons. Oh ! c'eſt une bagatelle qui n'eſt pas capable de nous arrêter.

LA CUPIDITÉ.

Peut-être : dites-moi, de quelle province êtes-vous ?

VALERE.

De Picardie.

LA CUPIDITÉ.

Tant-pis ; si vous étiez Provençal où Manceau, votre affaire se feroit dans la minute.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Ce sont d'heureux climats où l'on est fort agile ;
En Sauteurs excellens, l'un & l'autre est fertile.
Dès douze ans, on n'a pas besoin d'être poussé :
Le premier pas qu'on fait, c'est le saut du fossé.

FRONTIN.

Les Picards sont donc moins alertes, à votre avis ?

LA CUPIDITÉ.

Ils ont ordinairement de la franchise & de la bonne-foi : cela pese terriblement.

VALERE.

Vous m'étonnez. Ces vertus sont si belles !

LA CUPIDITÉ.

Air : *Ces filles sont si sottes !*

Ce meuble, qui vous paroit beau,
N'est en ce lieu qu'un vain fardeau,
Qui vous feroit contrainte
Pour vous rendre un peu plus léger ;
Il faut vous en défaire,
Mon cher ;
Il faut vous en défaire.

VALERE.

Pourquoi cela ?

LA CUPIDITÉ.

C'eſt la coutume. Liſez ce qui eſt écrit ſur les petits tombeaux qui ſont le long de ce Foſſé.

VALERE & FRONTIN *liſent alternativement.*

Cy gît la fidélité d'un ami : elle eſt morte dans les bras de l'Intérêt.

FRONTIN.

Cy gît la conſtance d'un mouſquetaire : elle eſt morte en bas-âge ; on ne s'en ſouvient plus.

VALERE.

Cy gît la reconnoiſſance des enfans : elle eſt morte avec celle des légataires.

FRONTIN.

Cy gît la bonne-foi des marchands : ſurtout celle qui regnoit ſous les piliers.

VALERE.

Cy gît la ſageſſe d'une fille : le Luxe l'a étouffée.

FRONTIN.

Cy gît le bon exemple d'une mere : la Coquetterie l'a fait mourir.

VALERE.

La mémoire d'un parvenu.

FRONTIN.

La compassion d'un receveur des tailles. Pardi ! c'est dommage de tous ces défunts ; ils étoient d'un bon commerce.

VALERE.

Que signifie tout cela, Déesse ?

LA CUPIDITÉ.

Qu'il faut que vous laissiez vos vertus parmi celles-là, si vous voulez sauter le Fossé du Scrupule.

VALERE.

Je....

LA CUPIDITÉ.

Vous balancez ?

FRONTIN.

Courage, mon cher maître. Faites un petit effort.

LA CUPIDITÉ.

Voilà le Fossé ; si vous differez, prenez garde à vous.

Air : *Aye, aye !*

Un rival est sur le point
D'enlever votre conquête.

VALERE.

Sautons, ne différons point.

LE SCRUPULE, *l'arrêtant.*

Tout beau !

VALERE.

Quelle main m'arrête ?

Aye, aye, aye !

FRONTIN, *à Valere, en repouſſant le Scrupule.*

C'eſt un malhonnête.

LE SCRUPULE, *à Valere.*

N'allez pas plus loin.

Cher Valere, ouvrez vos yeux.

Air : *De mon pot, je vous en réponds.*

Par ce chemin n'allez pas,
Tournez ailleurs vos pas.
Si vous le ſuivez, votre Belle
Vous trouveroit indigne d'elle.
Pourriez-vous à votre bonheur
Immoler votre honneur ?

Venez, que je vous déſabuſe.

LA CUPIDITÉ, *à Frontin.*

Air : *Viens dans ma Cellule.*

Quoi donc ! il recule !
Le maudit Scrupule
L'a rendu trembleur.
Ah ! que ſa peur
Eſt ridicule !
Quoi donc ! il recule !
Son eſprit crédule
Donne, en vrai badaut,
Dans les diſcours de ce lourdaut.

En vain il voudroit,
En cet endroit,
Aller tout droit :
S'il ne me croit,
Sa démarche eſt nulle.
Il n'aura jamais
Le moindre accès
Dans ce palais.

Quoi qu'il faſſe, hélas !
Il perd ſes pas,
Et tu verras
Qu'il n'ira pas
Juſqu'au veſtibule.

VALERE.

Dieux ! quel embarras !
Que je ſens de rudes combats !

LA CUPIDITÉ.

Quoi donc ! il recule !

FRONTIN.

Qu'il eſt ridicule
D'écouter toujours
De ce vieux fou les ſots diſcours !

VALERE, *au Scrupule.*

Je me rends à vos conſeils, & je renonce à toutes les voies infâmes qui menent à la Fortune ; mais ne peut-on pas y aller par un autre chemin ?

LE SCRUPULE.

Je vais vous en indiquer un.

Air : *La blonde & la brune.*

Voyez-vous cettaine Éminence ?
Là, ſe trouve un ſentier étroit.
Jamais la Fraude & la Licence
Ne monterent par cet endroit.
De l'Honneur & de l'Innocence
C'eſt le paſſage ; & l'on ne voit
S'avancer, par cette Éminence,
Que les mortels qui marchent droit.

VALERE.

Ce ſera-là mon chemin ; je vous le promets.

LA CUPIDITÉ, *à Frontin.*

Ton maître ſe laiſſe empaumer : cours lui remettre l'eſprit ; il ne m'eſt pas permis d'aller ſur les terres du Scrupule.

FRONTIN.

Quel eſt votre deſſein ? Voulez-vous périr ?

Air : *Je paſſe la nuit & le jour.*

On riſque beaucoup par en-haut.
C'eſt tout de même, je vous jure,
Que ſi l'on montoit à l'aſſaut.
Je crains pour vous quelque aventure.
Je vous réponds qu'il y fait chaud.
A quoi bon faire le nigaud ?
Faites le ſaut ; (*bis.*)
Vous arriverez bien plûtôt.

LE SCRUPULE.

Gardez vous-en bien.

VALERE.

Je ne puis m'y resoudre.

Air : *Est-ce un pouce ?*

Quoi qu'il en coûte,
Je prends ce chemin.
Ah ! mon cher Frontin ;
Dans ma route,
Sers-moi de soutien ;
Vien.

FRONTIN.

Lere, lan, lere.

VALERE.

Veux-tu quitter Valere ?

FRONTIN.

Quel est mon embarras !

VALERE.

Quoi !

FRONTIN.

Jarni !

VALERE.

Suis mes pas.

FRONTIN.

Non, non, non, nenni....
Aye, aye, aye ! si, si.

Je vous donne aujourd'hui une grande preuve de fidélité. Cependant,

Air : *Vous tournez trop court.*

Je prévois qu'en cette carriere
Je pourrai rester en arriere.
J'appréhende fort que Frontin
Ne vous laisse en chemin.

VALERE.

Partons.

SCENE V.

LA CUPIDITÉ, LE SCRUPULE.

LE SCRUPULE.

VIVAT : j'ai la victoire.

LA CUPIDITÉ.

Vous voilà bien fier ! La journée n'est pas passée : ce qui me console, c'est que Valere sera la dupe de vos bons avis.

Air : *Ah ! ah ! ah ! ouiche ! ouiche !*

Dans l'erreur où son cœur s'obstine,
Qu'il reste tant qu'il voudra ;
Des richesses qu'on lui destine,
Quelqu'autre profitera.
Ah ! ah ! ah !
Ouiche ! ouiche !
Il croit, par cette route-là,

Devenir riche :
Ouiche ! ouiche ! Eh ! oui-dà !

LE SCRUPULE.

Voici de nouvelles pratiques ; voyons ſi vous aurez votre revanche.

SCENE VI.

LA CUPIDITÉ, LE SCRUPULE, CATAUT, LUCAS.

LUCAS.

SARVITEUR, Dieſſe.

Air : *Nous autres bons villageois.*

Je ſommes des villageois,
Qui voudrions ne le pas être ;
Et, pour devenir bourgeois,
J'ons quitté le ſéjour champêtre.
Je ſis las de planter des choux,
Et je voudrois bien, entre nous,
Pouvoir bientôt gagner de quoi
Devenir Conſeiller du Roi.

LA CUPIDITÉ.

J'approuve cette noble envie.

LUCAS.

Ne ſeroit-ce pas dommage que cette corpû-

lence-là fût enterrée dans un village ; elle eſt, morgué ! faite ſur un bon moule.

LA CUPIDITÉ.

Oui, vraiment. C'eſt-à-dire, Monſieur Lucas, que vous voulez vous tirer du pair ; avez-vous déjà fait quelque choſe pour cela ?

LUCAS.

Air ; *C'eſt l'entendre comme il faut.*

J'ons pris pour femme un Objet
Jeune & beau.

LA CUPIDITÉ.

C'eſt fort bien fait.

LUCAS.

Je ſis d'humeur complaiſante.

LA CUPIDITÉ.

Cette conduite eſt charmante.

LUCAS.

Je paroiſſons ſimple & nigaud.

LA CUPIDITÉ.

C'eſt s'y prendre,
C'eſt l'entendre
Comme il faut.

C'eſt donc-là ta ménagere ?

LUCAS.

Oui, Dieſſe : que je ſommes bien lotis ! Elle a de biaux yeux, & moi de bonnes mains.

LA CUPIDITÉ.

Ta fortune eſt à moitié faite.

LUCAS.

Alle seroit bientôt parachevée, si Cataut vouloit : le Seigneur de notre village, qui a du pouffier tout plein son armoire, l'aime comme un pardu : tatigué ! comme il la reluque !

LA CUPIDITÉ.

Cela est-il vrai, Cataut ?

CATAUT.

Oui, vraiment ; toutes les fois qu'il me rencontre, il me chante :

Air : *Menuet d'Hésione.*

Pour toi mon amour est extrême,
Et mon cœur n'aspire qu'au tien ;
Cataut, si tu m'aimois de même,
Je te donnerois tout mon bien.

Hier au soir, il me disoit encor : que tu es jolie ! Que tu es aimable ! Quel dommage qu'un morceau si fin appartienne à un mari si grossier ! Lucas est un sot, un maussade, un butord, un animal....

LUCAS.

Quel conte !

CATAUT.

C'est la vérité ; il me disoit tout ça.

LUCAS.

Le vieux crocodile !

Air : *Vous m'entendez bien.*

N'importe, il est riche & puissant :
Cela m'appaise dans l'instant.

Il faut, pour queuque affaire....

CATAUT.

Eh ! bien !

LUCAS.

Ménager le compere.

CATAUT.

Je n'entends pas bien.

LUCAS.

C'eſt-à-dire qu'il faut avoir un tantet de complaiſance pour lui, afin qu'il en ait beaucoup pour nous....

CATAUT.

Comment ! Tu permettrois que....

LUCAS.

Tout biau ! Je n'entendons pas que le pied te gliſſe.... Je ne voulons pas d'aigrette à notre bonnet. Baille li une colle, fais li accroire que tu l'aimes.... Il y a je ne ſçais combien de magnieres d'embarlificoter un amoureux, ſans que ça tire à conſéquence : demande à la Dieſſe ; elle te dira que ces petites façons-là

Sont le tran, tran, tran, tran, tran,
Des Biautés à la mode.

LA CUPIDITÉ.

Votre mari a raiſon. Il faut donner de l'eſperance à votre galant, jouer de la prunelle, faire parler vos regards.

CATAUT.

CATAUT.

Moi ! oh ! non : je n'entendons rien à ce jeu ; & pis m'eſt avis que ça n'eſt pas dans la droiture : mentir par les yeux, fi ! que cela eſt vilain !

LA CUPIDITÉ.

Lucas, ta femme eſt une ſotte. Je veux la guérir de ce défaut : il y a ici près un petit Foſſé qui a cette vertu.

LUCAS.

J'en avons entendu parler.

LA CUPIDITÉ.

Air : *Il faut que je file.*

Des cœurs trop craintifs, il ôte ;
Certain ſcrupule inſenſé ;
Veux-tu parvenir ſans faute,
Et te voir bientôt placé ?
Il faut qu'elle ſaute, ſaute,
Qu'elle ſaute le foſſé !

LUCAS.

Laiſſez-moi faire. Je vais lui en dire deux mots. Allons notre femme, ſautez par là-deſſus, vîte.

CATAUT.

Air : *Des fraiſes.*

Non, je n'oſe en vérité.

LA CUPIDITÉ.

Quelles peurs ſont les vôtres ?

LUCAS.

Bannis ta timidité.

CATAUT.

De mes jours je n'ai sauté.

LUCAS.

A d'autres. (*ter.*)

Quand tu es dans ces près, tu te trimousses comme un cabri; depêche-toi, je t'en prie.

CATAUT.

Mais....

LUCAS.

Quoi ?

CATAUT.

Si....

LUCAS.

Eh ! bien ?

CATAUT.

Air : *Y avance.*

S'il arrivoit, par un hazard....

LUCAS.

Point de si, de mais, ni de car.

CATAUT.

Je ne sçaurois.

LUCAS.

Quelle indolence

Avance, avance, avance.

Je perds à la fin patience.

CATAUT.

Air : *Olire, ola.*

Ciel ! quel mari j'ai là !

LUCAS.

Quelle femme eſt-ce là !
C'eſt trop me contredire,
Olire, olire.

CATAUT.

Oui ! Lucas le déſire.
Adieu.

LE SCRUPULE.

Holà.

CATAUT.

Miſericorde !

LE SCRUPULE.

Ne crains rien, ma chere Cataut : on veut te perdre, & je veux te ſauver.

LUCAS.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce phantôme-là ?

LA CUPIDITÉ.

C'eſt le Scrupule qui retient ta femme.

LUCAS.

De quoi ſe mêle-t-il ? Viens, viens, Cataut.

LE SCRUPULE.

Si tu m'abandonnes, tu es perdue ; & vous, Monſieur Lucas, vous voulez donc être un mari commode ?

LUCAS.

Ça vaut mieux que d'être un fâcheux comme toi.

LE SCRUPULE.

Si ta femme tombe, ſa chute te fera deux boſſes au front.

LUCAS.

On y bout'ra du baume de Pérou.

LE SCRUPULE.

Ta tête ſera chargé d'un joli bois.

LUCAS.

Ça fait bouillir le pot.

LE SCRUPULE.

On te montrera au doigt par-tout.

LUCAS.

Ça me fera connoître.

LA CUPIDITÉ.

Voilà ce qui s'appelle un homme d'eſprit.

LUCAS.

Il a bian trouvé ſon homme ! Aſſez.

Air : *Landeriri.*

Lâchez la donc, par la mardi,
Laiſſez dire ce vieux rigri
Landerirette ;
C'eſt un bailleux d'amphigouri,
Landeriri.

CATAUT.

J'en ſuis encor toute ébaubie.

LUCAS.

Sa phyſionomie me déplaît ; paſſe de ce côté : allons, haut le pied, Cataut.

CATAUT.

Je tremble.... Ce vilain homme-là m'a rendue ſi honteuſe!

LUCAS.

Air : *Vous en venez.*

Il n'eſt, morgué, honte qui tienne :
Pour ta fortune & pour la mienne,
Aujourd'hui tu m'obéiras,
Tu ſauteras,
Tu paſſeras,
Par la morguenne,
Tu paſſeras,
Tu ſauteras.

(*Il la fait ſauter.*)

LA CUPIDITÉ.

La voilà partie.

LE SCRUPULE.

Nous ſommes à deux de jeu.

LA CUPIDITÉ.

Ah! je ne ſerai pas longtems ſans avoir l'avantage.

LE SCRUPULE.

Cela n'eſt pas ſûr. Allons attendre de pied ferme au paſſage.

SCENE VII.

LA CUPIDITÉ, L'HUISSIER, *& ſes quatre Fils.*

LA CUPIDITÉ.

Air : *Des fraiſes.*

QUEL eſt l'homme que je vois ?

L'HUISSIER.

Ce n'eſt pas un marouffle.
Je tiens des héros.

LA CUPIDITÉ.

En quoi ?

L'HUISSIER.

Ils font des exploits, & moi
J'en ſouffle. (*ter.*)

LA CUPIDITÉ.

Vous êtes un Huiſſier, ſans doute ? Il y a long-temps que vous avez ſauté le Foſſé, ce me ſemble ?

L'HUISSIER.

Oui, Déeſſe ; ce n'eſt pas pour moi que je viens ici ; j'ai une nombreuſe famille que je voudrois avançer.

Air : *Turlutaine.*

C'eſt leur intérêt, ma Reine,
Qui me fait venir ici.
A la fortune j'amene,
O turlutaine,
Quatre garçons que voici ;
Turlutu, tantaleri.

Approchez, mes enfans.

LA CUPIDITÉ.

Le beau groupe que voilà ! Je ne conſeille pas au Scrupule de ſe montrer. Que voulez-vous faire de ces Meſſieurs ?

L'HUISSIER.

Je fais celui-ci Greffier ; celui-là, Procureur ; cet autre, Avocat ; & le quatrieme, Notaire.

LA CUPIDITÉ.

Il y aura dans votre famille de quoi raffler toute une ſucceſſion. Vous les amenez ſans doute pour la cérémonie du ſaut ?

L'HUISSIER.

Oui, Déeſſe ; mais je vous demande en grace de vouloir bien les endoctriner ſur les fonctions de leurs états.

LA CUPIDITÉ.

Volontiers : quels ſont leurs caracteres ?

L'HUISSIER.

Air : *Près du bal un fiacre habile.*

Le Greffier a bonne ſerre.

L'Avocat a du babil
Plus qu'aucun homme ſur terre.
Le Procureur eſt ſubtil,
Prêt à tout prendre.

LA CUPIDITÉ.

Le Notaire, quel eſt-il ?

L'HUISSIER.

Un peu plus tendre.

Commencez par lui, s'il vous plaît.

LA CUPIDITÉ.

Monſieur le Notaire, écoutez-moi : vous avez deſſein de vous diſtinguer dans votre compagnie ?

LE NOTAIRE.

Déeſſe, c'eſt mon intention.

LA CUPIDITÉ.

En voici les moyens. Faites valoir vos dépots, négociez ſous main, manœuvrez ſur la place ; point de delicateſſe ſur les contre-lettres, point de Scrupule ſur les dates. Maniez adroitement vos teſtateurs : ſurtout,

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Pour faire une prompte fortune,
Rognés ſur la bourſe commune ;
Il faudra cacher, pour cela,
Les deux tiers de vos inventaires.

LE NOTAIRE.

O ciel ! que me dites-vous là !

LA CUPIDITÉ.

Le protocole des Notaires.

Me promettez-vous de le ſuivre?

LE NOTAIRE.

Promitto.

LA CUPIDITÉ.

Monſieur l'Avocat,

Air : *C'eſt-là le bon ſyſtême.*

Dans vos plaidoyers confus,
Soyez prolixe & diffus;
Retournez bien votre thême,
Sur la forme & ſur le fonds,
En cent & cent façons :
C'eſt-là le bon ſyſtême.

Air : *Si je veux avoir un amant.*

Mordant au ſuprême degré,
Calomniateur mercenaire,
Vous noircirez à votre gré,
De votre client l'adverſaire.
Par votre plume atrabilaire,
Qu'il ſoit pleinement dénigré.

L'HUISSIER.

Retenez bien cela, mon fils.

L'AVOCAT.

Promitto.

LA CUPIDITÉ.

Et vous,

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

Quand on viendra vous confier
Quelque meuble, ou bien quelque ſomme
Sans rien lâcher, mon cher Greffier,
Souffrez qu'on vous ſomme & reſſomme ;
Soyez tenace, & ſongez bien
Que vos pareils ne rendent rien.

Suivez leur exemple.

LE GREFFIER.

Promitto.

LA CUPIDITÉ.

Pour vous, Monſieur le Procureur. Ah ! il faudroit plus d'un jour, pour vous détailler toutes les gentilleſſes de votre profeſſion. Vous avez travaillé longtems ſous Grapignan. Pratiquez bien ſes leçons, & ne manquez pas d'occuper, dans la même affaire, pour le pere, la mere, les enfans, les oncles, les tantes, les neveux, les couſins, & tous les alliés.

LE PROCUREUR.

Promitto.

L'HUISSIER.

Que je vous embraſſe, mes chers enfans : vous me rajeuniſſez, par cet heureux naturel ; conſervez le toujours, pillez, mangez, grugez ; en un mot,

Air : *Du jus d'Octobre.*

Que chacun de vous s'enrichiſſe,
Et conſacrez-vous tout entiers

Au ſoin d'étouffer la juſtice
Sous un tas affreux de papiers.

L. A CUPIDITÉ.

Il ne s'agit plus à préſent que de la cérémonie du ſaut. Commencez, Monſieur le Notaire.

LE NOTAIRE, *à l'Avocat.*

Mon frere, je vous cede le pas.

LE GREFFIER.

C'eſt au Procureur à donner l'exemple.

LE NOTAIRE.

Oui vraiment : ne dit-on pas que pour arriver à la Fortune, le Notaire marche, le Greffier court, l'Huiſſier galope, & le Procureur vole?

Refrain.

Allons gai, Monſieur le Procureur;
Préſentez-vous de bon cœur.

LE PROCUREUR.

Je n'en ferai rien. Je ſçais trop ce que je dois à mes aînés.

L'HUISSIER.

Air : *Buvons à nous quatre.*

C'eſt trop vous débattre,
Ceſſez, mes enfans
D'inutiles complimens;
Sautez tous les quatre
Sur le même tems.

Je vais donner le ſignal.

LE PROCUREUR.

Déeſſe, ſauterons-nous en robe & en rabat ?

LA CUPIDITÉ.

Air : *Robin, turelure.*

Vous pouvez de ces atours
Garder la noble parure.
Nous en voyons tous les jours,
Turelure,
Qui font le ſaut en fourrure,
Robin, turelure, lure.

L'HUISSIER.

Allons, êtes-vous prêts? Une, deux, trois ; partez.

LE SCRUPULE, *arrêtant le Notaire.*

Demeurez-là ? Ciel ! les autres m'échappent.

LE NOTAIRE.

Quel changement ſe fait en moi !

L'HUISSIER.

Qu'eſt-ce à dire ?

LA CUPIDITÉ.

Air : *Ne vous laiſſez jamais charmer.*

Comment ! vous oſez héſiter !
D'où vient cette poltronnerie ?
Faut-il balancer à ſauter,
Quand une Dame vous en prie ?

LE NOTAIRE.

Non ; je ne mériterai point la Fortune, par tant de manœuvres : faute qui voudra. Je me retire.

Air : *J'entends le bruit des armes.*

Fixé dans mon petit asyle,
J'y roulerai sans superflu ;
Et la jouissance tranquille
De mille écus de revenu
Me flattera mieux que dix mille
Gagnés en perdant la vertu.

L'HUISSIER.

Quel langage !

LE SCRUPULE.

Ce n'est pas là le style du Châtelet.

L'HUISSIER.

Fils ingrat !

Air : *Des voyelles anciennes.*

Je t'abandonne à ton malheur ;
Sans retour je te déshérite.

LA CUPIDITÉ.

Est-ce ainsi que de son bon cœur
Un fils qu'il a formé profite ?
Jamais votre société
N'eut une peur si ridicule
Et vous êtes, en vérité,
Le premier du corps qui recule.

LE NOTAIRE.

Fuyons, pour n'être plus tenté.

SCENE VIII.

LA CUPIDITÉ, LE SCRUPULE, LES QUATRE SŒURS.

LA CUPIDITÉ.

AH ! ah !

Air : *Des trois Couſines.*

Que de gentilles pelerines
Je vois arriver dans ces lieux !
Il n'eſt point de mines
Plus fines.
Quelle ardeur brille dans leurs yeux !

Ce tableau eſt plus riant que celui que nous venons de voir. Eloignons nous pour les laiſſer approcher.

FROSINE.

Air : *Ma ſœur, t'en a-t-on fait autant ?*

Que cet aſyle a d'agrément !
On y reſpire un air charmant.
Que j'aime ce gazon naiſſant,
On ſent
Un zephyr careſſant.

Ah ! quel plaiſir ! Je vous prie, mes ſœurs, reſtons ici un inſtant, pour y prendre le frais. Je m'y plaîs beaucoup.

LES TROIS ENSEMBLE.

Et moi auſſi.

LA CUPIDITÉ, *à part.*

N'y auroit-il point là quelque petit deſſein ? L'amour eſt de tout âge. . . .

FROSINE.

Air : *Oh ! oh ! ah ! ah !*

Quelqu'un s'offre à ma vue.
Et j'entends une voix ;
Mon ame en eſt émue,
Suivez-moi toutes trois.

AGATHE.

Oh ! oh !

MARTON.

Ah ! ah !

FANCHONNETTE.

L'aimable Dame que voilà !

LA CUPIDITÉ.

Approchons. Meſdemoiſelles, vous me paroiſſez un peu inquiettes ; cela me le rend : car je m'interreſſe pour vous ; que cherchez-vous ici ?

FROSINE.

Ma tante, Madame. . . Elle s'eſt égarée dans le bois voiſin, & nous avons eu le malheur de la perdre.

LA CUPIDITÉ.

Neſt-ce point plutôt elle qui vous a perdues ? Que veniez vous faire avec cette tante ?

FROSINE.

Elle vouloit nous preſenter à la Fortune, & la prier de nous procurer un bon établiſſement.

LA CUPIDITÉ.

Vous voulez donc vous établir ?

FROSINE.

Tout le plutôt que je pourrai.

Air : *Tic, tac, & lon, lan, la.*

Quand on me parle d'époux,
Ce terme flatteur & doux
Ma cauſe une impatience !
Tic, tic, tac, & lon lan la,
Cela me fait, quand j'y penſe,
Tic, tic, tac, autour de-là.

LA CUPIDITÉ, *aux autres.*

Et vous ?

ENSEMBLE.

Comme ma ſœur.

LA CUPIDITÉ.

Toutes les filles ſont d'accord ſur cet article.

FROSINE.

Ma tante ne vient point : je meurs d'envie de voir la Fortune.

LA CUPIDITÉ.

Conſolez-vous.

Air : *Vous avez bien de la bonté.*

D'elle vous n'avez pas beſoin
Pour voir notre Déeſſe ;
Je me charge de ce ſoin :
Que votre douleur ceſſe.
Juſqu'à ce palais enchanté
Je veux vous conduire moi-même ;
Car je vous aime.

FROSINE.

Madame, en vérité
Vous avez bien de la bonté.

LA CUPIDITÉ.

Regardez-moi, mes enfans : trouvez-vous en moi quelque choſe qui mérite votre confiance ? M'aimez-vous ?

FROSINE.

Qui ne vous aimeroit pas ?

Air : *On diroit, Climene.*

Vous avez, Madame,
Un air enchanteur,
Qui nous touche l'ame,
Et va droit au cœur.

LA CUPIDITÉ.

Vous voudrez donc bien ſuivre mes conſeils ?

ENSEMBLE.

Oui, Madame ; comme ma ſœur.

LA CUPIDITÉ.

Eh ! bien : pour arriver à la Fortune, il eſt bon que vous ſautiez ce petit Foſſé.

FROSINE.

Où cela nous menera-t-il, s'il vous plaît ?

LA CUPIDITÉ.

Vous irez trouver la Déeſſe, qui examinera vos talens, les fera cultiver. Je crois même,

Air : *Il faut, quand l'amour nous preſſe.*

Que cette bonne maitreſſe
Vous enverra ſur le champ
Dans un lieu fameux & charmant,
Où la Jeuneſſe,
Pour la danſe & le goût du chant,
Gratis ſe dreſſe.

FROSINE.

Nous apprendrons donc l'un & l'autre à la fois.

LA CUPIDITÉ.

Vous le pourrez. Mais je vous conſeille de vous fixer à la danſe.

Air : *Convaleſcent.*

Rien n'eſt tel que cet art divin :
Jamais on ne l'exerce en vain.
D'un doux deſtin,
L'on eſt certain,
Et l'eſcarpin,

Sur le ſapin,
Fait ſon chemin.

Dès le premier jour de votre début vous aurez un caiſſier.

ENSEMBLE.

Un caiſſier !

LA CUPIDITÉ.

On ne tardera pas à vous faire danſer un tambourin ; & vîte un Etranger.

ENSEMBLE.

Un Etranger !

LA CUPIDITÉ.

Deux mois après vous paſſerez l'entrechat ; zeſte, vous voilà Baronne.

ENSEMBLE.

Baronne !

LA CUPIDITÉ.

Au bout d'un certain tems, vous riſquerez la gargouillade ; le lendemain, Marquiſe.

ENSEMBLE.

Marquiſe !

LA CUPIDITÉ.

Air : *J'avois Liſette.*

Vous pouvez l'être
Dans peu de tems ;
Trois mois peut être
Sont ſuffiſans ;

Mais paſſez donc, & ſans tant de façons.
Allons, ma chere, allons.

FROSINE.

Paſſons.

MARTON.

Paſſons.

AGATHE.

Paſſons.

FANCHONNETTE.

Paſſons.

ENSEMBLE.

Aye!

LE SCRUPULE.

Pauvres victimes. Vous ignorez qu'un précipice affreux eſt caché ſous les fleurs qui embelliſſent ce rivage. Au nom des Dieux, retenez bien ce que je vais vous dire.

Air : *Le cher voiſin.*

Cette maxime eſt d'un grand poids
Pour une jeune élève ;
Fille qui trébuche une fois
Jamais ne ſe releve.

La vertu eſt le plus précieux ornement des filles.

FROSINE.

Vous parlez comme mon grand papa : ma tante dit qu'il radote.

LE SCRUPULE.

Écoutez-moi de grace, vous êtes toutes fort aimables. Mais,

Air : *Les Trembleurs.*

Euſſiez-vous l'éclat de Flore,
Le teint vermeil de l'Aurore,
De l'aimable Terpſichore,
Les graces & le maintien;
Je vous le repete encore,
Si la vertu ne decore
Tout ce qu'en vous on adore;
Vos attraits ſont moins que rien.

Retirez-vous, & n'allez pas plus loin.

LA CUPIDITÉ.

Comment donc! Meſdemoiſelles, vous reſtez en ſi beau chemin!

FROSINE.

Oh! dame! il y a là-bas un habillé de noir qui nous a dit que nous tomberions dans un précipice.

Refrain.

Il ne m'a parlé qu'un ſeul petit moment,
Et je me ſens toute je ne ſçais comment.

LA CUPIDITÉ.

Et vous?

TOUTES TROIS.

Comme ma Sœur.

LA CUPIDITÉ.

C'eſt un conteur de ſornettes; que voulez-vous faire dans le monde?

Air : *J'aime mon mitron.*

Pour faire fracas,
Il ne ſuffit pas
De vos appas.
De ducats,
Il vous faut une doſe ;
Et la choſe
Ne s'obtient pas,
Si l'on ne ſaute à la fin le pas.
(*A Marton.*)
Viens, charmante brune,
Si ton cœur à mes vœux ſe rend ;
Compte ſur ta fortune,
Un bonheur éclatant
T'attend.
Tu ſeras riche en dentelle ;
En bijoux, meuble & vaiſſelle ;
En maiſon & *cetera* ;
Mais ſi tu ſuis ce bélître-là,
Tu n'en auras pas, crois-moi, cela.

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, BRILLANTINE.

LA CUPIDITÉ.

J'ENTENDS Brillantine. C'eſt une de mes éleves qui ne m'a pas tant reſiſté.

BRILLANTINE.

Que tout applaudiſſe à ma gloire :
Les charmes flatteurs de ma voix,
Par une éclatante victoire,
Ont ſoumis Créſus à mes loix.

FROSINE.

Ah ! ma ſœur, le bel habit !

MARTON.

Qu'il eſt riche !

AGATHE.

Qu'il eſt brillant !

FANCHONNETTE.

Qu'il eſt magnifique !

BRILLANTINE.

Air : *Le moulin bannal.*

Sçachant, trop aimable Immortelle,
Que vous vous connoiſſez en tout ;
Sur cette parure nouvelle,
Je viens conſulter votre goût.

LA CUPIDITÉ.

Elle eſt charmante. Mais vous voilà ſur le bon pied.

Air : *Il étoit un Avocat.*

Le b-carre & le b-mol
Vous ont fait prendre un grand vol,
Vous avez à votre col
Plus de richeſſe
Qu'une Ducheſſe ;
Vous avez à votre col
Les plus beaux bijoux du Mogol.

BRILLANTINE.

Air : *De l'Opera d'Armide.*

Que mon triomphe eſt glorieux !
Je charme tous les cœurs, j'éblouis tous les yeux.

LA CUPIDITÉ.

Vous êtes venue fort-à-propos pour déterminer cette Jeuneſſe incertaine.

Air : *Ces filles ſont ſi ſottes !*

Elles voudroient dans ce palais
Avoir un favorable accès ;
Mais elles ſont pagnottes :
Vous n'étiez point comme cela.

BRILLANTINE.

Ces filles ſont ſi ſottes !
Lon, la,
Ces filles ſont ſi ſottes !

LA CUPIDITÉ, *à Froſine.*

Ne voudriez-vous pas avoir un ajuſtement brillant comme celui-là ?

FROSINE.

Vraiment oui.

LA CUPIDITÉ, *aux autres.*

Et vous ?

ENSEMBLE.

Comme ma Cœur.

FROSINE.

Qu'a-t-elle fait, cette Dame, pour être ſi bien miſe ?

LA

LA CUPIDITÉ.

Loin d'écouter, le Scrupule comme vous faites

Air : *Du haut en bas.*

Elle a ſauté
Le Foſſé de cet honnête homme.
Elle a ſauté,
Pour aller de l'autre côté.
Non, vous n'aurez jamais la pomme;
Que quand vous aurez ſauté, comme
Elle a ſauté.

FROSINE.

Cela eſt donc abſolument néceſſaire?

LA CUPIDITÉ.

Indiſpenſable.

FROSINE.

Si j'allois tomber?

LA CUPIDITÉ.

Quelle trembleuſe!... Brillantine, vous avez déjà franchi le Foſſé.

Air : *Ici je fonde une Abbaye.*

Pour les rendre plus aguerries,
Recommencez.

BRILLANTINE.

Je le veux bien.
Tenez; c'eſt ainſi, mes amies,
Qu'on ſaute au pays d'où je viens.

LA CUPIDITÉ.

Vous voyez bien qu'il n'y a point de danger.

FROSINE.

Allons : m'y voilà résolue.

LE SCRUPULE.

Arrêtez.

FROSINE, *sautant.*

Laissez-moi....

LE SCRUPULE, *à Marton.*

Air : *Charivari.*

Sur vous aurai-je, ma chere,
Plus de crédit ?
De mes soins voudrez vous faire
Votre profit ?
Me donnerez vous votre cœur ?

MARTON, *sautant.*

Comme ma sœur.

AGATHE, *sautant.*

Comme ma sœur.

FANCHONNETTE, *sautant.*

Comme ma sœur.

LE SCRUPULE.

Toutes m'abandonnent, jusqu'à la plus petite !

Air : *Adieu le reste.*

Fillettes & garçons,
L'un de l'autre copiste,
Se suivent à la piste
Comme font les moutons.

L'exemple eſt une peſte
Dont on eſt bientôt infecté ;
Et zeſte,
Dès qu'une brebis a ſauté,
Adieu le reſte.

UN SUISSE, *qu'on ne voit pas.*

Li être là le pli meilleur chemin ; paſſons de ſti côté.

LE SCRUPULE.

J'entends un ſuiſſe. Mon adverſaire n'aura pas beau jeu avec lui. Regagnons notre gîte.

SCENE X. *& derniere.*

LA CUPIDITÉ, LE SCRUPULE, UN SUISSE.

LE SUISSE.

BON chour, vous, Montemoiſelle.

Air : *Lampons.*

Moi li être un fort bon vivant,
De Berne tout arrivant ;
Chel fais à vous ſuppliance,
De me donner audience.

LA CUPIDITÉ.

Parlez, parlez,
Voyons ce que vous voulez.

LE SUISSE.

Chel voudrois bien demander à vous ein petit conſeillement ſur le parti que j'avre à prendre.

LA CUPIDITÉ.

Je ſuis de bon conſeil, expliquez-vous.

LE SUISSE.

Je vous dirai premierement, que feu mon pere n'y être plus en ſie.

LA CUPIDITÉ.

Comment! feu votre pere eſt mort!

LE SUISSE.

Hélas! oui; li avre cauſé un grand chagrinement à moi, par ſon trépaſſement. (*Il pleure.*) Il y avre deux mois & pis un an, que j'avre le malheur de li perdre.

LA CUPIDITÉ.

Et le bonheur d'en hériter. La ſucceſſion eſt-elle bonne?

LE SUISSE, *riant.*

Bonne, Montemoiſelle, bonne: li m'avre laiſſé un petit larchent qui reſtaurir grandement votre ſerviteur Pinte-en-broc.

LA CUPIDITÉ.

Peut-on ſçavoir à combien

Air: *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monte le fonds qui vous reſtaure.

LE SUISSE.

J'avre dans le ſac que voilà,
Trois cents livres, & puis encore
Quatre mille dans celui là.

Cela fait trois cents quatre mille livres.

LA CUPIDITÉ.

Votre calcul eſt faux.

LE SUISSE.

Naſny, de par tous les diables. Quatre mille francs & puis trois cents, combien cela fait-il ?

LA CUPIDITÉ.

Quatre mille trois cents livres.

LE SUISSE.

Eh ! bien : par li même raiſonnement, trois cents livres, & quatre mille livres, font trois cents quatre mille livres....

LA CUPIDITÉ, *à part.*

Laiſſons-le dans un erreur ſi agréable. (*Haut.*) A quoi deſtinez-vous ces fonds ?

LE SUISSE.

Pour établir mon perſonne dans ſti grande ville de Paris, où j'arrive l'autre dimain.

LA CUPIDITÉ.

Que ferez-vous dans cette grande ville ?

LE SUISSE.

Chel vendrai le meilleur de mes amis, du vin.

LA CUPIDITÉ.

Vous tiendrez donc cabaret ?

LE SUISSE.

Vous l'avre dit.

LA CUPIDITÉ.

Air : *O reguingué.*

Eh ! pourquoi donc, cabaretier ?

LE SUISSE.

C'eſt que

Tous les ans, dans ſti bon métier,
Je vendrai mon fond tout entier ;
Moi l'être ſeul, dans ma boutique,
D'avoir toujours de la pratique.

Les chours qu'il ne viendra perſonne, chel vendrai mon vin à moi-même.

LA CUPIDITÉ.

L'expédient n'eſt pas mauvais : vous ne ſerez pas le moindre de vos chalands.

LE SUISSE.

Foudrez-vous bien avoir l'honneun de me dire ce que j'afre à faire pour gagner de l'archent aſſez plus que beaucoup ?

LA CUPIDITÉ.

Volontiers. 1°. De trois ou quatre mauvais vins, vous en ferez de bon : m'entendez-vous ?

LE SUISSE.

Yah, yah.

LA CUPIDITÉ.

Vous aurez soin de mettre dans un même tonneau, du vin à trois prix differens; m'entendez-vous?

LE SUISSE.

Yah, yah.

LA CUPIDITÉ.

Il faut avoir une femme gracieuse, une maison commode, une sortie secrette, des chambres isolées à l'usage de ceux qui viennent boire à la sourdine; m'entendez-vous?

LE SUISSE.

Yah, yah.

LA CUPIDITÉ.

Choisissez surtout des garçons intelligens, qui ne montent que quand on les appelle, attentifs à fermer les fenêtres de peur du soleil, & les portes de peur du vent, en un mot:

Air: Le cher voisin.

Il faudra faire ce qu'on fait
A Chaillot, à Vincenne,
Boulogne, Passi, saint-Bonnet,
Auteuil, saint Cloud, Surenne.

LE SUISSE.

Yah, yah; stipandant,

Air: Que faites-vous, Marguerite?

A faire sti manigance
Je seral fort empêché.

Je n'en ai point de connoiſſance
Moi n'avre jamais triché.

LA CUPIDITÉ.

Il eſt facile de vous mettre au fait. Vous n'avez qu'à ſauter ce Foſſé. Il a la vertu d'inſtruire les perſonnes de bonne volonté.

LE SUISSE.

Parti! par mon foi, li être bon ſti Foſſé : mais ne ſavre point ſautir, moi.

Air : *Quand on a prononcé.*

Je ſuis, vous le voyez, de corpulence épaiſſe
Pourrai-je. . . .

LA CUPIDITÉ.

Sur ce point, que votre crainte ceſſe.
Plus d'un homme d'affaire a fait voir en, ces lieux
Que les gens les plus lourds ſouvent ſautent le mieux.

Air : *Alte là.*

Je n'aime point que l'on differe.
Allons, il ne faut point gauchir.
Quand on veut s'enrichir,
L'audace eſt néceſſaire.
Tout ci, tout ça,
Bredi, breda,
Finiſſez cette affaire.

LE SUISSE.

Chel vais vous ſatisfaire.

LE SCRUPULE.

Alte là!
Où allez-vous, notre ami?

LE SUISSE.

Vous li être pien curieux !

LE SCRUPULE.

C'eſt pour votre intérêt.

LE SUISSE.

Eh ! bien : moi vouloir paſſir mon perſonnache de-ſti l'autre côté pour li être un fripon.

LE SCRUPULE.

Y penſez-vous ? Ne ſçavez vous pas que la franchiſe & la bonne foi ſont de votre pays ? Tous vos compatriotes vous déſavoueront.

LE SUISSE.

Vous avre raiſon. Je ne ſautir plus.

LA CUPIDITÉ.

Quoi ! vous revenez ſur vos pas ! Si vous ſuivez mon conſeil, toute la Jeuneſſe de Paris abondera chez vous, & vous ferez des gains immenſes.

LE SUISSE.

Je vais ſautir.

LE SCRUPULE.

La plûpart vous demanderont crédit, & ne vous payeront jamais.

LE SUISSE.

Cela pourroit bien arriver. Je ne ſautir plus.

LA CUPIDITÉ.

Vous aurez une jolie femme qui ſollicitera

votre payement; vous ferez pleinement satisfait.

LE SUISSE.

Oui! je vais sautir.

LE SCRUPULE.

Cette femme sera obligée à des complaisances, dont votre front se ressentira.

LE SUISSE.

Tout de bon! je ne sautir plus.

LA CUPIDITÉ.

Comment! je vous vois encore!

Air : *Aboire au pere Directeur.*

Pinte-en-broc toujours tremble!

LE SUISSE.

Accordez-vous ensemble.
Mon cœur, entre vous deux,
Restir douteux.

CHŒUR, *qu'on ne voit point.*

Mes amis, chassons l'humeur noire:
Ne songeons désormais
Qu'à boire,
Qu'à boire du vin frais.

LE SUISSE.

Qui chantir sti petite chanson?

LA CUPIDITÉ.

Ce sont d'heureux mortels que la Fortune a comblés de biens, parce qu'ils ont moins balancé que vous. Tenez, regardez-les.

LE SUISSE.

Air : *Le fleuve d'oubli.*

Charni ! comme ils s'en donnent !
Comme ils avalent dru, u, u, u, u !
Mes craintes m'apandonnent ;
Me voilà réſolu, u, u, u, u.
Je m'en vais....

LE SCRUPULE.

Daignez m'en croire ;
Demeurez un inſtant.

LE SUISSE.

On m'attend,
Je vais poire.

LE SCRUPULE.

Hélas ! il n'eſt plus de nation qui me ſoit fidelle.

Air : *Voulant faire un voyage.*

Un Hollandois traverſe
Mon Foſſé pour le gain,
L'Anglois dans ſon commerce
Prend le même chemin.
Pour l'amour & la gloire,
Le François fait le ſaut ;
La paſſion de boire
Met le Suiſſe en défaut.

LA CUPIDITÉ.

Monſieur le Scrupule, reſtons-en là pour aujourd'hui ; il faut que j'aille donner mes ordres pour une fête qu'on prépare à la Fortune.

Air : *De la Dragonne.*

Nous rentrerons dans la carriere ;
Dès demain, ſi vous voulez.

(*Elle ſort.*)

LE SCRUPULE.

Du dernier ſaut que j'ai vû faire,
Tous mes ſens ont été troublés ;
Après une telle défaite,
Que puis-je eſpérer en ces lieux ?
Non, je ne puis faire mieux
Que de battre la retraite.

LA CUPIDITÉ.

Venez, chers favoris de la Fortune : venez tous, célebrez ſon triomphe & ma victoire.

DIVERTISSEMENT.

Entrée des Favoris de la Fortune.

AIR.

DÉESSE des tréſors, triomphez à jamais :
Sur tous les autres Dieux vous avez la victoire ;
Phébus voit languir ſes ſujets,
Les vôtres ſont brillants de gloire ;
Mieux que le Dieu puiſſant qui nous lance des traits,
Vous ſçavez attendrir les cœurs les plus rebelles ;
L'Amant comblé de vos bienfaits
En obtient de toutes les Belles.

VAUDEVILLE.

Air : *Votre affaire ſe fera.*

FERMIERS gros & ronds,
Qui d'attraits mignons
Recherchez la fleur printaniere ;
Si vous êtes longs
A lâcher des fonds,
Pour vous, rien à faire.
Payez ſans répi,
Tant pour l'habit,
Tant pour la dépenſe,
Tant pour l'abſence
D'un Argus qui s'éloignera ;
Votre affaire ſe fera.

Vous qui ſouhaitez
Quelques Sous-traités
Qui produiſent mainte piſtole ;
Si votre appétit
Veut tout le profit
L'entrepriſe eſt folle ;
Mais ſi quelque objet,
Jeune & bienfait,
Reçoit tant par terme ;
Dans la Sous-ferme
Son crédit vous établira ;
Votre affaire ſe fera.

Vous n'y tiendrez gueres.
Parlez aux mamans
De leurs enfans,
D'amour aux fillettes,
D'or aux soubrettes,
Et du vieux tems au grand papa;
Votre affaire se fera.

✕

Vous, dont le désir
Est de parvenir
Près d'un Milord de la finance;
Si vous vous fâchez
D'être empanachés,
Pour vous, rien n'avance;
Mais si, sur ce cas,
Peu délicats,
Vous prenez pour neuve
La fausse veuve,
Que pour femme il vous donnera;
Votre affaire se fera.

✕

Amant, dont l'ardeur
En veut à mon cœur,
Sçachez que je suis difficile.
Si l'hymen n'a pas
Pour vous des appas,
C'est peine inutile;
Mais si votre foi,

De bon aloi,
Chez un bon Notaire,
D'un bon douaire
Paſſe un bon acte : touchez là ;
Votre affaire ſe fera.

Vous, qui d'un Seigneur
Briguez la faveur,
Pour affermer ſon héritage ;
Si de tout préſent
Vous vous croyez franc ;
Point de bail, je gage ;
Mais ſi l'intendant
Reçoit comptant
Les deux ſols pour livre ;
Son cœur ſe livre.
Par la vertu de ce micmac,
Votre affaire eſt dans le ſac.

Auteurs, dont le but
Eſt qu'un bon début
Vous mette en crédit chez Thalie
Si vous négligez
D'être protégés,
Je vous en défie.
Cherchez dans Paris
Nombre d'amis ;

Rempliſſez la ſalle
D'une cabale,
Qui crie au moindre bruit, paix là!
Votre affaire ſe fera.

EPILOGUE.

ARRIVENT Valere, Minerve, la Fortune. A l'aſpect de la Déeſſe de la Sageſſe, la Cupidité ſort. La Fortune eſt ſans bandeau, Minerve le lui ayant ôté par ordre de Jupiter. La Fortune, pour récompenſer Valere de n'avoir pas ſauté le Foſſé du Scrupule, lui donne un thréſor. Frontin vient annoncer à Valere que Geronte, par un changement ſubit, eſt prêt à lui donner ſa pupille. Le Maître & le valet ſortent avec les Déeſſes & leurs ſuites.

FIN.

LA PIECE
A
DEUX ACTEURS,
OPERA-COMIQUE
EN UN ACTE,
AVEC UN PROLOGUE;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire, en 1738.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LE DIRECTEUR.
UN AMI.
Mlle. DELISLE.
Mlle. ROSE.
ANGÉLIGUE.
M. DREUILLON.
Mlle. JULIE, *en folle.*

La Scene eſt ſur le Théâtre de l'Opera-Comique.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE DIRECTEUR, *ſeul.*

MAUGREBLEU de l'Opéra-Comique ! que je maudis l'heure & le moment, où je me ſuis mis à la tête de ce Spectacle ! Non, je ne crois pas que ſous le ciel il y ait un homme plus malheureux que moi ; cette ſalle eſt aujourd'hui plus garnie que de coutume ; l'aſſemblé eſt honnête, cela me flattoit de quelqu'eſpérance, point du tout;

Air : *L'autre jour dans un feſtin.*

Mes deux Acteurs principaux,
Pour une Actrice nouvelle,
Qui les a rendus rivaux,
Viennent de prendre querelle ;
L'un d'eux, de trois coups percé,
Eſt mortellement bleſſé ;

L'autre, que le guet poursuit,
A toutes jambes s'enfuit.

Ce n'est pas tout, j'en viens de voir deux autres qui ont les dents si mêlées qu'ils ne peuvent les desserrer; pour comble de disgraces, le Charbonnier qui m'avoit demandé permission d'aller à la nôce d'une de ses parentes, m'envoye dire qu'il ne peut être ici que dans une heure: que faire dans une situation si triste?

Air : *Des fraises.*

Toujours demander quartier
Au Public charitable!
Toujours gémir & prier!
Oui, j'enverrois le métier
Au Diable, au Diable, au Diable.

SCENE II.

LE DIRECTEUR, UN AMI.

LE DIRECTEUR.

Air : *Quand on a prononcé.*

Sensible à la rigueur de mon sort déplorable,
Venez-vous me prêter un appui secourable?
Mais quoi! Vous soupirez! Je vois couler vos pleurs.

L'AMI.

Vous ne connoissez pas encor tous vos malheurs.

LE DIRECTEUR.

Qu'y-a-t-il de nouveau?

L'AMI.

Celle de vos Actrices qui a causé la querelle, est sortie pour en prévenir les suites; la vûe de son amant blessé l'a frappée si vivement qu'elle en est devenue folle.

LE DIRECTEUR.

Folle!

L'AMI.

Si folle, qu'il faudra la mettre aux Petites Maisons, si cela continue.

LE DIRECTEUR.

Il ne falloit plus que cela, pour nous achever de peindre.

L'AMI.

Tenez, la voilà.

SCENE III.

LE DIRECTEUR, L'AMI, Mlle. DELISLE, Mlle. ROSE, ANGÉLIQUE, M. DREUILLON, Mlle. JULIE, *en folle.*

LES QUATRE ACTEURS.

SUIVONS-LA, mes amis, ne l'abandonnons pas.

Mlle. JULIE, *se jettant aux pieds du Directeur.*

Sire, Sire, juſtice : Ah ! Sire, écoutez-moi.
Je me jette à vos pieds.

LE DIRECTEUR.

Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?

Mlle. JULIE,

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

Quel bruit entends-je là ?
Titata ;
Chers amis, qu'on m'eſcorte.

Air : *Le joli jeu d'amour.*

Pour mon cœur, quel aſſaut !
Retire-toi, maraud.
Ah ! perce-moi plutôt
Que Clitandre.
Grands Dieux ! quel tourment !
Hélas ! je n'ai plus d'amant !
Et j'ai vû ſon ſang
Se répandre.

Ce ſang qui, tout verſé, fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Air : *A boire, à boire, à boire.*

Arrête, arrête, arrête.
Malheureux aſſaſſin, comment t'es-tu ſauvé ?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réſervé.

LE DIRECTEUR.

La pauvre fille ! quel malheur !

Mlle.

Mlle. JULIE.

Air : *De Roland.*

Je ne verrai plus ce que j'aime !

Air : *Orléans, Baugency.*

Il eſt mort, il eſt mort.

Air : *De Tancrede.*

Attends, chere ombre que j'adore ;
Attends, ne deſcends pas encore
Dans le ſéjour du noir Pluton.

Air : *Il faut que je file.*

Je vois la mort qui me menace
C'en eſt fait, je meurs, & Caton
Dans ſa barque déjà me paſſe.

Mlle. DELISLE.

Quelles chimeres !

LE DIRECTEUR.

Vous m'en voyez hors de moi.

ANGÉLIQUE.

L'eſprit peut-il s'égarer juſqu'à ce point-là ?

Mlle. JULIE.

Me voilà dans les enfers : Dieux ! quelle foule s'y préſente à mes regards !

Air : *Si dans un miroir les maris.*

Que d'intendans, de pourvoyeurs,
De fourniſſeurs, d'entrepreneurs,
D'affronteurs & de ſurvendeurs,
Qui pilloient les Seigneurs !
Que d'aulneurs & de meſureurs,

Qui raccourciſſoient les longueurs !
Que d'habiles voleurs,
Tailleurs, brodeurs, traiteurs,
Faiſeurs de vins & de liqueurs,
Et mille autres empoiſonneurs !

Air : *Jupin, de grand matin.*

Que je vois de bretteurs,
Et de férailleurs,
Querelleurs, tapageurs,
De frondeurs, de perturbateurs,
Critiqueurs, moqueurs,
Ligueurs, & cabaleurs !
Que je vois de flatteurs,
D'adulateurs,
De calomniateurs,
Diffamateurs,
D'amis faux & trompeurs,
Grands promettеurs,
D'indiſcrets Rapporteurs,
Et menteurs ;
De vieillards amaſſeurs,
Théſauriſeurs,
D'enfans diſſipateurs,
Et deſtructeurs,
De voiſins malfaiteurs,
De freres, & de ſœurs,
Mauvais cœurs !

L'AMI.

Le catalogue eſt un peu long.

Mlle. JULIE.

Air : *Paris eſt au Roi, mon cœur eſt à moi.*

Que de Procureurs
Y verſent des pleurs !
Que d'Adminiſtrateurs,
Et de Directeurs !
Que de chicaneurs,
De ſolliciteurs,
D'Avocats embrouilleurs,
Grands commentateurs !

Que de Belles,
Peu fidelles !
Que d'époux grondeurs,
Jureurs !
Que d'infames,
De leurs femmes
Lâches trafiqueurs ;
Honteux brocanteurs !

Je vois des collecteurs,
D'avides receveurs,
Des payeurs, contrôleurs ;
Inſpecteurs,
Viſeurs,
Des agioteurs,
Des monopoleurs,
Des prêteurs, rançonneurs ;
Cruels bienfaicteurs.

Je vois des joueurs
Subtils & pipeurs,
Des tricheurs, des rafleurs;
Des écamoteurs,
Des appareilleurs,
Des entremetteurs,
Séducteurs,
Imposteurs,
Corrupteurs
Des mœurs.

Que d'Auteurs, de rimeurs;
De petits coupleteurs,
De Danseurs & d'Acteurs!
Que de chantres,
Dont les ventres
Sont des antres;
Godailleurs, sableurs,
Et grands avaleurs!

M. DREUILLON.

Voilà ce qui s'appelle une liste générale.

LE DIRECTEUR.

Il faut tâcher de la ramener; parlons lui.

Mlle. ROSE, *à Mlle. Julie.*

De grace.

Mlle. JULIE *chante la premiere partie de l'air dernier.*

L'AMI.

Un peu de tranquillité, je vous prie.

Mlle. JULIE *chante la deuxieme partie de l'air.*

ANGÉLIQUE.

Ma chere amie, je vous en conjure.

M. DREUILLON.

Remettez-vous, ma petite maman.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Ma tendre amitié vous en preſſe.

Mlle. JULIE.

Taiſez-vous, faquin, taiſez-vous :
Rendez grace à votre baſſeſſe
Qui vous dérobe à mon courroux.

Chut, paix, motus ; ne faites point de bruit : j'apperçois le meurtrier de mon amant ; il vient ici pour ſe cacher : quel plaiſir je vais avoir ! Ah ! pour le coup, je te tiens : tu ne m'échapperas pas.

L'AMI, *qu'elle prend à la gorge.*

Aye, aye, aye !

Mlle. JULIE.

Point de quartier, double traître ; juſqu'à la garde, morbleu, juſqu'à la garde... Laiſſez moi l'immoler à ma fureur ! Ah ! je reſpire : cher Clitandre, te voilà vengé. Ciel ! quel bonheur imprévu te rend à mon amour ?

Air : *Danſons le nouveau cotillon.*

Eſt-ce toi
Qu'ici je revoi ?
Quel plaiſir pour moi,
Mon cher petit Roi !

Ton Iris t'aime
Toujours de même.
Air : *A mon cher amant.*
Viens, mon cher amant,
Dans ce doux moment,
Resserrons nos chaines.
Refrain.
Trémoussons nous, & allons gai,
Sur l'herbette
Joliette ;
Faisons honneur au mois de Mai.

(*Elle s'en va en chantant l'air de* Magdelon Friquet ; *ou bien*, Vogue la galere.)

LE DIRECTEUR.

Je n'en puis revenir. (*A Mlle. Deliſle.*) Mademoiſelle, ayez l'œil ſur elle, je vous prie ; nous allons voir ici ce que nous ferons.

SCENE IV.

LE DIRECTEUR, SON AMI, Mr. DREUILLON, ANGÉLIQUE.

LE DIRECTEUR.

VOilà de ces malheurs qu'on ne peut prévoir ; cependant il faut y remédier, & c'eſt ce qui m'embarraſſe : quel parti prendriez-vous ?

L'AMI.

Je cherche.... Attendez.... Je me ſouviens que dans une maiſon de campagne où j'ai paſſé l'automne derniere, Angélique & Dreuillon que voilà, ont joué une petite Piece à eux deux.

LE DIRECTEUR.

Qu'appellez-vous, à eux deux?

L'AMI.

Oui; cette Piece avoit pour titre *l'Armoire*, & ils en repréſentoient eux ſeuls tous les perſonnages; demandez-leur.

ANGÉLIQUE.

Cela eſt vrai; mais c'étoit à huis clos dans une maiſon bourgeoiſe, où l'on ſe divertiſſoit amicalement; cela ne tiroit point à conſéquence.

M. DREUILLON.

Cette Piece étoit de la façon du maître du logis: nous étions ſurs des ſuffrages de l'aſſemblée.

LE DIRECTEUR.

Parbleu! mes amis, faites moi le plaiſir d'en donner aujourd'hui une repréſentation au Public; ne me refuſez pas cette grace.

ANGÉLIQUE.

Cela ne me paroit pas trop aiſé; cependant je le veux bien.

M. DREUILLON.

Pour moi, Monſieur, je ſuis votre ſerviteur ; j'ai bien de la peine à jouer un rôle ; je ne me charge point de trois, j'en connois le riſque : faire l'Amoureux, moi ! cela me convient fort !

LE DIRECTEUR.

Pourquoi donc ?

M. DREUILLON.

Il faut une voix douce, moëlleuſe & touchante ; la Nature ne m'a pas doué de cet avantage, vous le ſçavez.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas, non plus que vous, une cadence perlée ; mais il n'importe.

M. DREUILLON.

Dailleurs, je ne ſuis pas ſûr de ma mémoire.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Devant ce juge redoutable,
Paroître ſans ſçavoir.

L'AMI.

Bon ! bon !
Dans une rencontre ſemblable,
Le zéle vaut un Apollon.

LE DIRECTEUR.

Vous avez beau vous en défendre : nous n'avons point d'autre reſſource ; il n'y a ici que vous deux en état de jouer.

M. DREUILLON.

Air : *J'étois un jour ſeulette.*

Mais enfin s'il arrive
Que nous ſoyons ſifflés.

LE DIRECTEUR.

D'une crainte exceſſive,
Vos eſprits ſont troublés.

L'AMI.

En pareil cas, d'indulgence l'on uſe ;
Et la néceſſité vous ſervira d'excuſe.

M. DREUILLON.

Vous le voulez, Monſieur le Directeur ; j'obéis : mais ne vous en prenez qu'à vous, ſi le Public murmure.

LE DIRECTEUR.

Je me charge de l'événement.

M. DREUILLON.

A la bonne heure.

ANGÉLIQUE.

Meſſieurs, dans la petite Piece que nous allons hazarder, mon confrere & moi,

Air : *Ne vous laiſſez jamais charmer.*

Nous allons tâcher de remplir
Trois rôles, ſans en rien rabattre.
S'il le falloit, pour vous ſervir,
Comptez qu'on ſe mettroit en quatre

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA PIECE.

ANGÉLIQUE, *Tante de Lucile, ſous le nom de Mme. Argante ; Amante de Valere, ſous le nom de Lucile ; Soubrette, ſous le nom de Liſette.*

M. DREUILLON, *Amant de Lucile, ſous le nom de Valere ; Rival de Valere, ſous le nom de Platinet ; Domeſtique de Valere, ſous le nom de Frontin.*

LA PIECE
A DEUX ACTEURS;
OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

SALUT à la fleur des soubrettes.

LISETTE.

Honneur à la perle des valets intriguans. Comment va le cœur, Mons Frontin?

FRONTIN.

Toujours de même, charmante Lisette; tu

es de Montpellier : les filles de ce pays-là ne lâchent pas aiſement leur proie.

LISETTE.

Tu es de Paris, toi ; je ne te crois pas conſtant.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Ici l'amour bientôt ſe paſſe :
On le file ſi fin, ſi fin,
Que ſon nœud tout d'un coup ſe caſſe !
Sa naiſſance touche à ſa fin.

FRONTIN.

Ta beauté te met au deſſus des regles, & ſi tu voulois, mon petit cœur...

LISETTE.

Tout beau ! ſongez que vous n'êtes plus grenadier, & qu'il ne vous eſt plus permis de bruſquer une aventure.

FRONTIN.

Qu'appelles-tu bruſquer ? Il y a déjà ſix jours que Valere, mon Capitaine, m'a fait prendre cet habit pour être ſon camarade ; nous avons l'honneur de ſervir tous deux la Tante de Lucile, Madame Argante ; & tu en uſes avec moi de cette façon !

LISETTE.

J'ai tort, en vérité ! Au fait : ſi tu veux me plaire, il faut parler de mariage, & pour y parvenir, il faut terminer l'affaire que tu ſçais.

FRONTIN.

Tu vises au solide, tu as raison. Ah! Lisette, ce jour est un grand jour pour nous; si nous faisons réussir le mariage de Valere avec Lucile, quel bonheur! la récompense qui nous est promise nous mettra en état de nous rendre heureux.

LISETTE.

Tu me mets toujours de la partie; il y a un peu de vanité dans ton fait: va, va, je te le pardonne. Où en sommes nous au surplus?

FRONTIN.

Il s'agit, comme nous en sommes convenus, de procurer aujourd'hui une entrevue à nos amans.

LISETTE.

Qu'as-tu fait pour cela?

FRONTIN.

En buvant avec le jardinier, j'ai sçu lui escamoter adroitement la clef de la petite porte du jardin. Valere doit s'y rendre dans un quart d'heure, je ferai en sorte de l'introduire secrettement dans ce cabinet. Et toi, Lisette, à quoi as-tu exercé ton merveilleux génie?

LISETTE.

J'ai préparé cette armoire, de façon qu'en cas de surprise, Valere puisse s'y mettre à couvert.

FRONTIN.

Bon : Madame Argante, vous aurez beau faire ;

Air : *Vous en venez.*

Malgré le soin qui vous occupe ;
Valere ne sera pas dupe,
Et c'est vous qui le deviendrez ;
Vous en tiendrez,
Vous en aurez.
Dès ce soir, vous nous connoîtrez,
Vous nous connoîtrez.

De quoi diantre aussi s'avise-t'elle, de vouloir donner sa niéce à Monsieur Platinet ?

LISETTE.

Platinet ! voilà un nom qui me dégoûteroit du mariage, pour toute ma vie.

FRONTIN.

Un benêt de Praticien du pays de Caux qui parle toujours le langage de la Bazoche : fi ! au diable ; en vérité quand je n'aurois aucun intérêt à travailler pour Lucile, la pitié me feroit agir pour elle.

LISETTE.

Tu as un bon petit cœur qui me charme.

FRONTIN.

Il est tems que j'aille ouvrir à Valere.

Air : *Tarare, ponpon.*

Pour bien m'encourager, certain préliminaire
Me conviendroit.

LISETTE.

Quoi donc ?

FRONTIN.

Approche-toi, viens-çà.
Il faut sur cette affaire
Parler bas.

LISETTE.

Me voilà.
J'écoute.

FRONTIN.

C'est, ma chere,
Cela. (*Il l'embrasse.*)

LISETTE.

Allons, badin.

FRONTIN.

Je cours où le rendez-vous m'appelle : reste ici pour reçevoir Valere ; sans adieu, mon adorable. (*Il sort.*)

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

COURAGE, Lisette ; l'affaire est en bon train : nous n'avons que deux ennemis à combattre, & nous sommes six, Valere, Lucile,

Monſieur Richard, ſon tuteur, Frontin, Liſette, & l'Amour ; je pourrois encore en mettre un ſeptieme qui eſt la Raiſon : en effet peut-elle s'offenſer de nos projets ?

Air : *Pour la Baronne.*

Eſt-ce un grand crime
D'empêcher que d'un franc nigaud
Un tendron ne ſoit la victime ?
Lui donner l'époux qu'il lui faut ;
Eſt-ce un grand crime ?

Au bout du compte, qu'eſt-ce que je riſque dans ceci ? La confiance & les bonnes graces de Madame Argante : ce n'eſt pas une grande perte. Elle criera, elle s'emportera. Bon ! un orage eſt bientôt paſſé ; ce qui peut m'arriver de pis c'eſt mon congé : eh ! bien, Valere eſt homme à me dédommager de tout ; allons, allons, plus de réflexions.

Air : *Vogue la galere.*

C'eſt le Dieu de Cythere
Qui veut nous embarquer ;
La peur d'un vent contraire
Doit peu nous intriguer.
Et vogue la galère
Tant qu'elle pourra voguer.

VALERE, *dans la couliſſe.*

Frontin, demeure-là pour obſerver tout ce qui ſe paſſe : écoute, que je te diſe un mot.

LISETTE.

C'eſt Valere : préparons lui notre compliment, & faiſons bien notre devoir de ſoubrette : il n'y a que les honteux qui perdent une fois.

Air : *Donnez, amans.*

Pour réuſſir en amourette,
Jamais il ne faut ménager.
Le vrai moyen pour engager,
C'eſt d'accompagner la fleurette.

VALERE, *continuant de parler à Frontin dans la couliſſe.*

Entends-tu ? Fais bien ce que je te dis.

(*Il entre ſur la Scene.*)

LISETTE, *continuant l'air.*

Donnez, amans, mais donnez bien.
Donner mal, c'eſt ne donner rien.

SCENE III.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

BON jour, Liſette ; te voilà de bonne humeur, mon enfant.

LISETTE.

Monſieur, c'eſt une chanſon que j'aime à la folie.

Donnez, amans, mais donnez bien.

La jolie penſée ! on n'en fait plus comme cela.

VALERE.

Dis-moi, ma chere amie, aurai-je bientôt le bonheur d'entretenir Lucile ?

LISETTE.

Oui, Monſieur ; Frontin vous en a ſans doute informé.

VALERE.

Il m'a rendu compte de ton zèle & de tes talens ; je te ſuis obligé.

LISETTE, *à part.*

Voilà une obligation bien ſeche. (*Haut.*) Monſieur Frontin ſe connoit en mérite : ce qu'il dit de vous en eſt une preuve ; par exemple, il m'a aſſuré que vous êtes l'homme du monde... le plus... généreux.

VALERE.

Je t'entends ; tiens, Liſette.

LISETTE.

Air : *Oh ! vraiment, que vous êtes grande !*

Oh ! l'habile homme que vous êtes !
Vous devinez bien les ſoubrettes.
On devient heureux en amour,
Lorſqu'on entend, comme vous faites ;
On devient heureux en amour,
Lorſque l'on n'eſt pas ſourd.

VALERE.

Cours avertir Lucile.

LISETTE.

Je crois qu'elle n'eſt pas encore de retour.

VALERE.

Comment ! eſt-ce qu'elle eſt ſortie ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, elle eſt allée à deux pas d'ici avec Madame ſa Tante : je ne me ſouviens pas bien de l'endroit. Ah ! je ſçais, je ſçais, tenez, Monſieur, c'eſt proche de cet Horloger, où vous vouliez l'autre jour m'acheter une montre.

VALERE, *à part.*

Oui-dà. . . . La fine mouche !

LISETTE.

Oh ! dame, Monſieur, je ſuis bien reconnoiſſante, comme vous voyez : je me ſouviens non-ſeulement du plaiſir que l'on m'a fait, mais encore de celui que l'on m'a voulu faire.

VALERE.

C'eſt ce qui me paroît, tiens ?

(*Il lui préſente ſa montre.*)

LISETTE.

Non, non, Monſieur ; que voulez-vous que je faſſe de cette montre ?

Air : *Qu'importe ?*

Avec un bijou ſi charmant,
Il faut un accompagnement :
Je ſuis miſe trop ſimplement.

VALERE.

Qu'importe ? qu'importe ?

LISETTE.

Cela ne convient nullement
A l'habit que je porte.

VALERE.

Prends toujours, en attendant le reste.

LISETTE.

Monsieur, on ne prend souvent les montres qu'à condition ; je reçois celle-ci de même.

VALERE.

Ma chere Lisette, je t'en conjure ; vas voir si Lucile est rentrée ; dis-lui que Valere l'attend ici pour lui jurer un amour éternel.

LISETTE.

J'y cours ! pour vous amuser en attendant, lisez cette piece d'éloquence, que j'ai trouvée tantôt sur la toilette de Madame ; c'est un chef-d'œuvre de l'art, dont votre rival a régalé Lucile à son lever.

VALERE.

Air : *Du pouvoir.*

Quel est ce rival ?

LISETTE.

Un galant
D'un mérite brillant ;

Son nom renferme ſon portrait :
C'eſt Monſieur Platinet ;

Dont vous verrez les ſurnoms & qualités, dans cette merveilleuſe production de ſon génie ; je reviens dans l'inſtant.

SCENE IV.

VALERE, *ſeul.*

QUE les momens ſont longs, quand on attend ce que l'on aime ! voyons ce que c'eſt que cela. Comment ! c'eſt une requête.

(*Il lit.*)

» A Mademoiſelle, Mademoiſelle Lucile. » Supplie humblement Chriſtophe Nicodeme » Platinet, Ancien Syndic de la Bazoche : diſant que par Acte paſſé devant les Tabellions de Cythere, le premier des préſens » mois & an, la Dame Barbe Cunegonde Argante lui auroit cédé, tranſporté & abandonné la propriété de ſa niece pour en » jouir par lui pleinement, paiſiblement, & à » perpétuité ſans diviſion, diſcuſſion, ni fidéjuſſion, & ce, aux clauſes & conditions dont » les parties ſont convenues. Ce conſideré, » Mademoiſelle, il vous plaiſe donner & octroyer au Suppliant votre conſentement,

» pour procéder aux fins dudit Acte : ce faisant qu'il lui sera permis de se mettre dès » ce jour en possession de votre personne, » cœur, & biens, meubles & immeubles, acquêts, conquêts, circonstances & dépendances ; le tout ainsi qu'il se poursuit & » comporte, & vous ferez bien. «

PLATINET.

Effectivement, voilà une galanterie d'un nouveau goût ; cela donne une grande idée de l'Auteur.

SCENE V.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

EH ! bien, Lisette ?

LISETTE.

Votre maîtresse va rentrer ; je viens de la voir par la fenêtre qui revient avec Madame Argante. Ah ! j'avois oublié de vous montrer cette armoire ; nous vous y avons préparé une retraite, en cas que quelques fâcheux viennent troubler votre entretien : vous n'aurez qu'à tirer ce rideau, il vous sera facile de tout entendre, sans être vû.

VALERE.

La précaution eſt bien imaginée.

LISETTE.

Donnez-moi ce papier, que je le remette à ſa place ; tout-à-l'heure je vous enverrai celle que vous ſouhaitez.

SCENE VI.

VALERE, *ſeul.*

JE vais voir enfin l'Objet dont dépend ma félicité ; il faut aimer pour concevoir tout ce que j'éprouve dans ce moment. Arbitre ſouverain de nos peines & de nos plaiſirs, Amour, daigne égaler mon bonheur à ma tendreſſe ; le cœur de Lucile eſt l'unique bien qui me touche.

Air : *Du Confiteor.*

Dieu charmant, comble mon eſpoir ;
Fais-moi goûter, s'il eſt poſſible,
Avec le plaiſir de la voir,
Celui de la rendre ſenſible :
Que nous reſſentions tous les deux,
Même plaiſir & mêmes feux.

LUCILE, *dans la couliſſe.*

Etes-vous là, Liſette ?

LISETTE, *dans la coulisse.*

Oui, Mademoiselle.

VALERE.

C'est-elle : je n'en puis douter au mouvement que sa voix excite dans mon cœur.

LUCILE, *dans la coulisse.*

Venez me déshabiller.

LISETTE, *dans la coulisse.*

Dans un moment ; approchez, j'ai quelque chose à vous dire. Valere vous attend depuis une demi-heure : il est dans ce cabinet ; allez y comme vous voilà ; marchez, marchez, voilà bien des façons.

SCENE VII.

VALERE, LUCILE.

VALERE.

CHARMANTE Lucile, il m'est enfin permis de vous voir ; que mes peines sont bien payées par le plaisir que je ressens ! vous paroissez inquiette ! venez ; ne craignez point d'approcher du plus fidele des amans.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Qu'aucun trouble ne vous altere :
Vous verrez dans votre Valere

Des

Des ſentimens reſpectueux ;
Ils ſont, j'oſe ici vous le dire,
Auſſi purs, auſſi vertueux,
Que l'objet qui me les inſpire.

LUCILE.

Valere, la démarche que je fais aujourd'hui, vous prouve ma confiance ; je me flatte que vous n'en abuſerez pas.

VALERE.

Par quels ſermens faut-il ? . . .

LUCILE.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Pour vous mon eſtime parfaite
Vous diſpenſe de tout ſerment ;
On ne croit que trop aiſément
Ce que le cœur ſouhaite.

Ces momens ſont chers : parlons de notre hymen.

VALERE.

Juſqu'à préſent nous avons tout lieu d'eſperer ; je viens de chez Monſieur Richard votre tuteur, que je laiſſe dans les meilleurs diſpoſitions du monde ; il m'a proteſté qu'il ſe porteroit aux dernieres extrémités, plutôt que de ſouffrir que mon rival vous épouſe.

LUCILE.

A propos de rival, vous en avez un très-redoutable.

VALERE.

Je ſçais ce qu'il ſçait faire ; Liſette m'a fait voir de ſon ouvrage ; comment donc ! il attaque votre cœur, comme la Juſtice attaque une ſucceſſion !

LUCILE.

Se peut-il que ma tante me deſtine un pareil époux, & qu'elle lui ſacrifie un amant ſi digne d'être aimé ?

VALERE.

Air : *Votre époux eſt de glace.*

Que ce diſcours m'enchante !
Ah ! qu'il m'eſt doux !
Permettez, ma charmante,
Qu'à vos genoux
Mes feux & mes reſpects....

LUCILE.

Paix, taiſez-vous.

J'entends quelqu'un : c'eſt Monſieur Platinet, votre auguſte rival.

VALERE.

Tout de bon !

LUCILE.

Motus, cachez vous vîte dans cette armoire.

VALERE.

M'y voilà.

LUCILE.

Vous tairez-vous ! Quel homme ! fermez

bien les rideaux ; accommodez donc cela autrement ; il y a là un petit jour qui pourroit vous découvrir: ce n'eſt pas de ce côté-là, tirez un peu ſur la droite ; bon : je défierois à préſent un Argus de vous voir. Notre homme ne paroît point, ſe ſeroit-il retiré ? Nous ne ſommes pas ſi heureux : le voilà qui ſe promene dans l'antichambre ; quelle mine il fait ! comme il geſticule ! il me ſemble qu'il remue les levres : je me doute de ce que c'eſt, il répete le compliment qu'il me deſtine ; je vois Liſette qui l'aborde : ſi elle pouvoit nous debarraſſer de ce fâcheux perſonnage...je vais lui faire ſigne ... ſt, ſt. . . . La friponne m'entend. La voilà qui tâche de l'emmener ; mais, non tous ſes efforts ſont inutiles, le maudit Normand vient à nous ! Préparez-vous à entendre un jargon d'une nouvelle eſpece. Ah ! ah ! la plaiſante figure !

Air : *Ah ! qu'il eſt beau, qu'il eſt charmant !*

Grands Dieux ! que de cette victoire
Mon cœur doit être content !
Par ce triomphe éclatant,
Amour, tu me combles de gloire ;
Ah ! qu'il eſt beau, qu'il eſt charmant,
Celui qui vient dans ce moment !

SCENE VIII.

LUCILE, PLATINET, VALERE, *caché.*

PLATINET.

MADEMOISELLE, Chriſtophe Nicodeme Platinet a l'honneur de comparoître devant vous, pour ſçavoir ſi vous avez mis un bon ſur la Requette amoureuſe qu'il vous a preſentée le premier du courant.

LUCILE *bas, du côté de l'armoire.*

Le début eſt galant, entendez-vous !

PLATINET.

Vous ne répondez rien ! je ſuis pourtant fondé en titre, dà ; ſçachez qu'en vertu de l'ordonnance de Madame votre tante, j'ai hypotheque ſpéciale ſur votre cœur.

LUCILE.

Je le ſçais.

PLATINET.

J'attends une réponſe diffinitive, proteſtant qu'au cas de refus je me pourvoirai par toutes les voies dûes & raiſonnables : prononcez donc, s'il vous plaît.

LUCILE, *faiſant une profonde révérence.*

Monſieur Chriſtophe Nicodeme Platinet

eſt trop aimable pour lui rien refuſer ; je vous avouerai, puiſque vous l'exigez, que ce jour eſt le plus beau de ma vie, & qu'il m'a fait voir tout ce que j'aime au monde.

PLATINET.

Encore vit-on ; c'eſt parler cela, on ſçait à quoi s'en tenir.

LUCILE, *riant du côté de l'armoire.*

Il le prend bien !

PLATINET.

Vous détournez les yeux, qu'avez-vous ?

LUCILE, *d'un ton d'Agnès.*

Je ſuis troublée de l'aveu que je viens de vous faire : jamais je n'en ai tant dit à perſonne, non.

PLATINET *riant, d'un air nigaud.*

La pauvre fille ! elle m'aime à la folie : tu me charmes, mon petit cœur ; quand veux-tu terminer ? Le cas requiert célérité.

LUCILE.

Dès aujourd'hui, ſi nous pouvons.

PLATINET.

Oh ! dame, c'eſt que tu ſeras heureuſe avec moi ; je ne ſuis pas un amoureux du commun.

Air : Talalerire.

Pour le bon air & les manieres,
Les graces, le geſte & le goût,
Comme moi, l'on n'en trouve gueres.

LUCILE.

Je le crois....

PLATINET, *continuant l'air.*

Les plaisirs me suivent partout,
Il suffit de me voir pour rire,
Talaleri, &c.

LUCILE.

C'est la vérité.

PLATINET.

Pour du bien, nous en avons, & du meilleur sans compter de grosses prétentions; tiens, ma petite, actuellement,

Air : *Je ne suis pas si diable.*

Un procès d'importance
M'occupe au Châtelet;
Là je suis en instance,
Pour raison d'un retrait.
Aux Consuls j'en ai trente;
De plus j'ai, mon enfant,
Une cause pendante
Au Parlement.

LISETTE, *du côté de l'armoire.*

Il n'y a plus moyen d'y tenir.

PLATINET.

Qu'est-ce donc que vous dites-là tout bas?

LUCILE.

Je rends grace au destin, d'être si près de mon bonheur, & de celui qui le doit causer.

PLATINET.

Tu as raiſon, tu as raiſon ; oh ! çà, mon enfant, je compte qu'en faveur du futur, tu renonceras à la coutume de Paris, c'eſt-à-dire, que tu ſeras douce, économe & ſage.

LUCILE.

C'eſt bien mon intention.

Air : *Je n'aimerai jamais que vous, Iris.*

Je ferai mon ſort le plus doux
De ne ſoupirer que pour vous.

(*Elle frappe un petit coup à l'armoire.*)

Vous m'entendez ?

PLATINET.

Oh ! oui, je vous entends bien.
Quel plaiſir, ma future !

LUCILE.

J'aimerai toujours mon époux.

(*En paſſant ſa main par la fenêtre de l'armoire.*)

Mon cher, je vous le jure.

PLATINET.

Si tu voulois bien, en avancement d'hoirie, m'adjuger un petit baiſer par forme de proviſion.

LUCILE.

Tout beau ! il faut que cela ſoit ordonné en Juſtice.

PLATINET.

Promets-moi du moins que tu n'auras jamais d'autre mari que....

LUCILE.

Cette promeſſe, je l'ai déjà faite : je veux bien la renouveller. (*Elle frappe à l'armoire.*) Donnez-moi votre main.

PLATINET.

Ma main ! la voila, mets-la dans la tienne, m'amour.

LUCILE *donne la main gauche à Platinet, & la droite à Valere dans l'armoire.*

Ecoutez.

Air : *Du bois de Boulogne.*

Je promets au fidele amant
Qui tient ma main *... (*bas.*) (droite, s'entend,)
(*Haut.*) D'aſſocier, par l'hymenée,
Mon ſort avec ſa deſtinée.

PLATINET, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! eh ! te voilà engagée, il n'y a plus à s'en dédire.

LUCILE.

J'en ſerois bien fâchée.

PLATINET.

Viens donc auprès de moi, tu es toujours du côté de cette armoire ; c'eſt la cachette aux

* *Platinet lui baiſe la main en s'applaudiſſant.*

écus de Madame Argante : tu voudrois bien avoir ce qu'il y a dedans, n'eſt-ce pas ?

LUCILE.

Je compte poſſeder ce qu'elle renferme.

PLATINET.

Ta bonne tante a toujours été ménagere, je parie qu'il y a là un bon tréſor.

LUCILE.

Meilleur que vous ne penſez. (*Tout bas, du côté de l'armoire.*) Je vais le congédier. (*Haut.*) Monſieur Platinet, ſi vous êtes dans l'intention de m'épouſer, il eſt tems d'agir ſérieuſement, hâtez-vous de conclure avec ma tante ; je ſouffre de vous voir, j'ai paſſé des momens précieux en des diſcours inutiles.

PLATINET.

C'eſt bien dit, mignonne ; je cours preſſer Madame Argante de mettre la derniere main à nos conventions matrimoniales.

LUCILE.

Cela devroit déjà être fait.

PLATINET.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Adieu, tendre objet de ma flamme ;
Doux réferé de mes ſoupirs,
Cher petit gage de mon ame ;
Charmant dépôt de mes plaiſirs.

SCENE IX.

LUCILE, *le regardant s'en aller.*

SA démarche eſt auſſi comique que ſon langage. (*Le contrefaiſant.*)

Cher petit greffe de mon ame,
Charmant dépôt de mes plaiſirs.

Qu'il me déplaît! il faut avouer que ma tante a fait là un bon choix!

Refrain.

Qu'il eſt joli, qu'il eſt gentil!
Sous les cieux il n'eſt point d'amant plus accompli.
Qu'il eſt joli, qu'il eſt gentil!
Il reſſemble à l'Amour, on diroit que c'eſt lui.

(*On fait du bruit dans l'armoire, & on pouſſe le battant.*)

Vous n'y penſez pas, Valere; à quoi vous expoſez-vous? Non, ne ſortez pas encore; votre rival peut revenir; je ſuis dans des tranſes mortelles! tenez, pour me raſſurer, il faut que je vous enferme à double tour: quand il ſera tems, on vous délivrera.

VALERE.

Je conſens à tout, dans l'attente du bonheur que vous me permettez d'eſperer.

LUCILE.

Vous pouvez mettre la tête à la fenêtre. Que dites-vous de mon prétendu?

VALERE.

Il eſt adorable.

LUCILE.

N'eſt-ce pas ? D'un eſprit merveilleux !

VALERE.

Unique.

LUCILE.

Vous en pouvez juger, vous avez entendu notre converſation.

VALERE.

Toute entiere : ce qui m'a le plus frappé, c'eſt l'article du tréſor. Que vous m'avez bien rendu juſtice, quand vous lui avez dit qu'il y en avoit un dans cette armoire !

LUCILE.

Vous vous flattez un peu, Valere.

VALERE.

Point du tout, de la façon que je l'entends.

Air : *La ceinture.*

La conſtance & la bonne foi
Sont des tréſors ineſtimables ;
Ici je les loge avec moi,
Et nous ſommes inſéparables.

LUCILE.

Je vous félicite d'une ſi bonne compagnie.

Même air.

Par un juſte & digne retour,
Je vous avouerai, cher Valere,

Que mon cœur eſt le vrai ſéjour
De l'amitié tendre & ſincere.

VALERE.

Où en étions nous tantôt de nos affaires ? Parlons un peu de mes nôces.

(On fait du bruit.)

LUCILE.

J'entends heurter, chut ! renfermez-vous.

VALERE.

Bon ſoir.

LUCILE.

Au revoir : peſte ſoit des importuns ! je crois que nous ne ſerons jamais tranquilles : c'eſt Frontin, ſon empreſſement me donne de l'inquiétude : voyons ce que c'eſt, je reviendrai vous en rendre compte.

SCENE X.

FRONTIN, LUCILE.

OUF !

FRONTIN.

LUCILE.

Te voilà bien eſſoufflé ! quelles nouvelles ?

FRONTIN.

De très-mauvaiſes : la méche eſt découverte, le jardinier a dit à Madame qu'il avoit vu

entrer un inconnu dans le jardin, elle eſt actuellement occupée à fureter tous les boſquets.

LUCILE.

Ciel!

FRONTIN.

Ne vous allarmez point : Monſieur Richard vient de me donner cette lettre. Allez la communiquer à votre amant, tandis que je ferai le guet.

SCENE XI.

LUCILE, VALERE, *dans l'armoire.*

LUCILE.

CRUELLE deſtinée! hélas! un ſecret preſſentiment m'avoit averti de ce malheur : juſtes Dieux! qu'allons-nous devenir? Voyons, conſultons-nous. (*Approchant de l'armoire.*) Mon cher Valere, nous ſommes perdus; ma tante ſçait que vous êtes dans ſa maiſon.

VALERE.

Que me dites-vous! Se pourroit-il que Frontin....

LUCILE.

C'eſt le jardinier qui vous a vû, & qui a tout dit.

VALERE.

Lucile, il faut faire tête au malheur ; soyons d'intelligence, nous triompherons de tout ; que tenez vous-là ?

LUCILE.

Une lettre de mon tuteur, que Frontin vient de me remettre ; voyons, lisons-la, nous y pourrons trouver quelque secours.

(*Elle lit.*)

» Ma chere pupille, j'apprends avec dou-
» leur, la situation cruelle ou vous réduit l'in-
» justice de votre tante, & avec quelle ri-
» gueur on prétend forcer votre inclination ;
» si Madame Argante s'obstine à vouloir exi-
» ger de vous un sacrifice qui feroit le mal-
» heur de vos jours, ne balançez point à me
» venir trouver avec Valere : sa probité, qui
» m'est connue, ne doit vous laisser aucun
» scrupule ; vous trouverez l'un & l'autre, dans
» ma maison, un asyle contre vos persécu-
» teurs. «

VALERE.

Belle Lucile, si vous m'aimez, il faut m'en donner aujourd'hui une preuve signalée ; allez trouver votre tuteur.

LUCILE.

Moi !

VALERE.

Si vous hésitez, vous ne m'aimez point.

LUCILE.

Comment faire ? Si j'avois ici une confidente, ſes inſtances & ſes raiſons m'aideroient à vaincre mes ſcrupules, elle me diroit plus d'une fois :

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Que devant nous unir tous deux,
Ma fuite eſt excuſable,
Et que je puis vous rendre heureux
Sans me rendre coupable.

Mais....

VALERE.

Dans la conjoncture préſente, il faut ſuppoſer tout cela.

LUCILE.

Fatale néceſſité, où vas tu me reduire ? Et vous, mon cher Valere, que deviendrez-vous ?

VALERE.

Faites dire à Liſette qu'elle m'envoye un de ſes habits; ſous ce déguiſement je m'échapperai à la faveur des tenebres, & j'irai vous rejoindre.

LUCILE.

J'aurai ſoin de l'en avertir ; remettez-vous. Cruel tyran de nos deſirs, devoir, ne t'offenſe point d'une démarche qui paroît te bleſſer.

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Contre moi, ne gronde pas tant :
Permets à mon ame attendrie
De t'oublier un seul instant,
Pour t'obéir toute la vie.

SCENE XII.

FRONTIN, LUCILE.

LUCILE.

C'Est toi, Frontin ; que fait ma tante ?

ERONTIN.

Le décompte de Lisette ; le mien est déjà fait, & pour le solder, la très-honnête Dame :

Air : *Quand on a prononcé.*

D'un air rébarbatif, & d'une main très souple,
Vient sur ce beau minois d'appliquer une couple
De soufflets les meilleurs qu'on ait jamais donnés ;
J'ai cru que le dernier m'emporteroit le nez.

La place est encore chaude : tubleu ! comme elle appuie !

LUCILE.

C'est-à-dire que vous êtes tous deux congédiés.

FRONTIN.

Dans les formes ; nous n'avons plus qu'un quart d'heure à reſter ici, profitez-en.

LUCILE.

Vas dire à Liſette, qu'avant ſon départ elle ne manque pas d'apporter un de ſes habits à Valere, pour faciliter ſon évaſion.

FRONTIN.

Cela eſt dit.

LUCILE.

Comment !

FRONTIN.

La même idée nous eſt venue à Liſette & à moi : nous ſommes convenus qu'elle apportera ici, dans un moment, ce qu'il faut à mon maître, pour le traveſtir ; vous pouvez ſans inquiétude vous retirer chez votre tuteur.

LUCILE.

Que j'ai de peine...!

FRONTIN.

Le voici qui vient vous chercher lui-même : vous ne devez plus balancer.

LUCILE, *courant du côté de la couliſſe.*

Mon cher tuteur, je m'abandonne à votre prudence ; vous êtes le maître abſolu de mon ſort.

SCENE XIII.

FRONTIN, VALERE *caché.*

FRONTIN.

ELLE s'eſt enfin déterminée : tandis qu'elle guette le moment de s'échapper, je vais.... Ouais, je crois avoir oublié quelque choſe ; au diantre la mémoire ; c'eſt dans le tems qu'on eſt le plus preſſé qu'on fait le plus d'étourderies. Ah ! je m'en ſouviens. Mademoiſelle, un petit mot, je vous prie. Vous avez la clef de l'armoire, donnez-la moi pour mettre ce ſoir notre priſonnier en liberté.

LUCILE, *dans la couliſſe.*

Tiens, remets-la à Valere, & dis-lui que je pars.

FRONTIN.

Malepeſte ! nous avions oublié le principal. Monſieur, ne vous impatientez pas ; Liſette ne tardera pas à venir. (*Il prête l'oreille, comme ſi Valere lui parloit.*) Hem ! votre clef ? La voilà. Heu ! le mal-adroit qui la laiſſe tomber ! après tout, il eſt excuſable, il ne fait pas trop clair dans ſa niche. Courage, mon cher Maître, la fin de votre eſclavage approche. (*Il approche ſon oreille de l'armoire, comme*

à Valere lui parloit.) Que dites-vous ? Si Lucile eſt partie ? Oui ; je me flatte que tous tant que nous ſommes, nous aurons bientôt un gîte plus commode que celui-ci. (*On entend touſſer Madame Argante.*) Cette toux m'annonce Madame Argante.

Air : *Sans dire mot.*

Dans votre cage, bel oiſeau, (*bis.*)
Cachez-vous bien ſous ce rideau,
Ne dites mot,
Ne ſonnez mot,
Sans quoi vous ſeriez, diablezot,
Pris comme un ſot.
(*Madame Argante touſſe encore.*)

Diantre ! voilà un rhume dans les formes ; la colere qui l'agite aura ſans doute échauffé ſa poitrine. En pût-elle crever, la maudite Mégere ; elle vient, ſauvons-nous. Après le congé qu'elle m'a donné, ſi elle me trouvoit ici, il n'y feroit pas bon pour moi.

SCENE XIV.

Madame ARGANTE, VALERE, *caché.*

Madame ARGANTE.

DIEU merci, je vais être dépêtrée de deux mauvais garnemens. Ce ſoir, ils ne coucheront pas ici. Que je me ſçais bon

gré de l'ordre que je viens de lui ſignifier. Hem ! il y a encore ici quelqu'un dont il faut me défaire. Tantôt Liſette & Frontin cauſoient enſemble, je me ſuis approchée ſans être vue, & j'ai compris par leurs diſcours, que Liſette, avant de ſortir de ma maiſon, devoit ſe rendre dans ce cabinet pour faire évader un certain Valere. C'eſt apparemment celui que le jardinier a vû : il me ſemble que j'entrevois dans l'éloignement quelqu'un qui vient à pas de loup ; le jour qui baiſſe, ne me permet pas de diſtinguer qui c'eſt. (*Elle va du côté de la couliſſe.*) Si c'étoit cette coquine de Liſette.... Juſtement, la voilà ; patience, je vais lui donner ſon reſte.... Comment ! friponne ; tu es bien hardie d'être encore chez moi !

Air : *Comment donc ! petite effrontée.*

Sors d'ici, petite effrontée,
Sors d'ici, vîte double le pas,
Autrement je te vas
Faire meſurer la montée,
Autrement tu pourras
Sentir ce que peſe mon bras.

Tu balances encore, je penſe ! vertu de ma vie ! ... la voilà qui ſort, & elle fait bien. Elle eſt reſtée ſi confuſe, qu'elle n'a pû répondre un ſeul mot. Mademoiſelle venoit ſans doute au rendez-vous ; elle apportoit ici,

autant que j'ai pû l'entrevoir, une robe & une garniture ; ce n'étoit pas ſans deſſein. Oui, ſûrement, il y a ici un homme. Pour découvrir où il eſt caché, il me vient une idée ; contrefaiſons la voix de Liſette. Monſieur le godelureau, avec qui elle eſt d'intelligence, ne manquera pas de donner dans le piége ; par bonheur encore,

Air : *Ma femme eſt femme d'honneur.*

De la nuit le voile obſcur
Des cieux nous cache l'azur,
Et me favoriſe
Dans mon entrepriſe.

Il eſt impoſſible qu'il me voye. Approchons ; il y a là une armoire qui pourroit bien être le lieu de ſa retraite.... Hem, hem, Monſieur ?

VALERE, *dans l'armoire.*

Eſt-ce toi, Liſette ?

Madame ARGANTE.

Oui, c'eſt moi.

VALERE.

M'apportes-tu l'habit en queſtion ?

Madame ARGANTE.

Oui, Monſieur. [*A part.*] Mon ſtratagême réuſſit.

VALERE.

Où es-tu ? Je ne te vois pas. D'où vient que tu n'as point de lumiere ?

VALERE, *ſortant de l'armoire.*

Ma chere Liſette, que je te ſuis.... Ouf.

Madame ARGANTE, *lui faiſant la révérence.*

Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante.

VALERE, *ſtupéfait.*

Madame....

Madame ARGANTE.

Riez donc, Monſieur le Pimpant; riez, épanouiſſez-vous la rate; faites-nous voir le plaiſir que vous avez d'attraper cette vieille guenon. Vous voilà tout déconcerté! je ſçavois bien que je vous y prendrois.

VALERE, *regardant de côté & d'autre.*

Tâchons de nous échapper.

Madame ARGANTE.

Merci de ma vie! ſi je ne craignois de faire tort à la réputation de ma fille, je te ferois arrêter tout à l'heure.

Air: *Mais.*

Je t'avertis que, de cette main dure,
Tu pourrois bien recevoir quelqu'injure;
Sors,
Et que jamais ta figure
Ne paroiſſe ſur ces bords.

VALERE, *reculant.*

Madame, je, je....

Madame

Madame ARGANTE, *le contrefaisant*.

Madame, e, je.... Quel benêt!

VALERE.

Je suis le plus humble des vôtres. (*A part.*) Allons trouver Lucile.

SCENE XV.

Madame ARGANTE, *seule*.

SORS, sors, coquin que tu es; fusses-tu déjà à cent lieues d'ici! Ce petit Monsieur vouloit rire à mes dépens; que dites-vous de cela? Ne voilà-t-il pas un habile homme? Messieurs les galans, je ne vous conseille pas de vous jouer à moi.

Air: *Du Confiteor.*

Pour vous, c'est beaucoup hasarder;
Vous ne connoissez pas Argante.
Vouloir m'en donner à garder,
C'est une idée extravagante.
Aucun de vous n'est assez fin;
Il faut se lever plus matin.

Sans mentir, je fais aujourd'hui une bonne expédition. Trois vauriens hors de chez moi dans une après-midi, cela me soulage infiniment; cependant il me reste encore une pe-

tite inquiétude. Je voudrois ſçavoir la part que Lucile a dans tout ceci ; interrogeons-la. Lucile, Lucile ! elle ne répond point. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? peut-être eſt-elle aſſoupie dans ſa chambre ; je n'ai plus de domeſtiques pour la chercher ; montons. Ah ! ah ! voici Monſieur Platinet : je ſuis ravie de le voir ; il ne pouvoit venir plus à propos.

SCENE XVI.

Madame ARGANTE, PLATINET.

Madame ARGANTE.

SOYEZ le bien venu, notre bon ami.

PLATINET.

Madame, j'ai l'honneur de vous ſaluer très-reſpectueuſement ; je vous trouve une gaité extraordinaire. Que vous eſt-il arrivé ?

Madame ARGANTE.

Quelque choſe qui vous ſera fort agréable. Victoire, mon cher enfant, victoire ! le champ de bataille eſt à nous.

PLATINET.

Qu'entendez-vous par-là, s'il vous plait ?

Madame ARGANTE.

Vous ne ſçavez pas ce qu'on tramoit contre

nous deux. Mon laquais & ma femme de chambre, d'intelligence avec un je ne ſçais qui, l'avoient caché chez moi pour vous ſupplanter ; je viens de les chaſſer tous trois.

PLATINET.

Comment ! trois perſonnes ſont ſorties de chez vous aujourd'hui !

Madame ARGANTE.

Tout autant.

PLATINET.

Parbleu, cela eſt plaiſant ! Ah, ah, ah, ah.

Madame ARGANTE.

Pas trop, ce me ſemble. (*A part.*) Je crois qu'il eſt devenu fou.

PLATINET.

Vous ne ſçavez pas encore tout, Madame Argante.

Madame ARGANTE.

Qu'eſt-ce à dire ?

PLATINET.

A ces trois perſonnes qui vous trompoient & qui viennent de déloger, vous en pouvez joindre une quatrieme, Madame Argante.

Madame ARGANTE.

Une quatrieme ! & qui donc ?

PLATINET.

Votre niece.

Madame ARGANTE.

Plaît-il?

PLATINET.

Oui, votre niece Lucile elle-même. La pauvre petite Agnès a changé de domicile; le rendez-vous général eſt chez M. Richard; je vous en avertis, Madame Argante.

Madame ARGANTE.

Chez M. Richard! eſt-il poſſible? J'entrevois là un complot dont il faut avoir raiſon. Suivez-moi, M. Platinet; c'eſt ici qu'il faut ſe ſervir de la plume; cette affaire vous intéreſſe autant que moi-même; Lucile eſt à vous, je vous l'ai donnée, je veux & prétends qu'elle vous ſoit rendue.

PLATINET.

Madame, je ſuis bien votre ſerviteur.

Air: *Ici je fonde une Abbaye.*

Puiſque votre niece s'abſente,
Pour toujours j'y vais renoncer;
Je ne veux point d'une innocente
Qui ſe laiſſe contumacer.
Je n'épouſe point en effigie.

Madame ARGANTE.

Quoi! Vous ſur qui j'ai toujours compté!

PLATINET.

Adieu, Madame Argante; hors de cour & de procès, dépens compenſés. Je ſuis le cin-

quieme qui prend la poudre d'eſcampette, Madame Argante.

Madame ARGANTE, *le contrefaiſant.*

Madame Argante. Le nigaud!

PLATINET.

Nigaude vous-même!

Madame ARGANTE.

Le faquin!

PLATINET.

La folle!

Madame ARGANTE.

Le ſot!

PLATINET.

La pécore!

Madame ARGANTE.

Le butor!

PLATINET.

La belle médaille!

Madame ARGANTE.

Le beau merle!

PLATINET.

Hue!

Madame ARGANTE.

Houe!

SCENE XVII. & *derniere.*

Madame ARGANTE, *ſeule.*

TOUT m'abandonne, & me voilà ſans ſecours : quel parti prendre ? à qui recourir ? ma foi, tout bien conſideré, dans l'état où ſont les choſes, je crois que je ne puis me diſpenſer de conſentir à l'union de Valere avec Lucile. N'y perdons point de tems, je ſuis ſeule ici ; je n'ai qu'à fermer la porte & aller à la nôce. [*Au Public.*] Meſſieurs, voilà mes trois rôles finis.

Air : Bon ſoir, la compagnie.

Si j'avois autant de ſçavoir
Que je me ſens d'envie,
J'aurois mieux rempli mon devoir ;
Bon ſoir, la compagnie,
Bon ſoir,
Bon ſoir, la compagnie.

EPILOGUE.

LE DIRECTEUR, *ramenant Dreuillon ſur la Scene, & prenant la main d'Angélique.*

MEs enfans, que je vous ai d'obligation ! vous m'avez tiré d'un grand embarras.

ANGÉLIQUE.

Vous nous avez vûs; cela a-t-il été un peu?

LE DIRECTEUR.

Pas mal, mieux que je ne penſois.

DREUILLON.

Et le Public?

LE DIRECTEUR.

Il m'a paru y prêter ſon attention. Soyez perſuadés, mes amis, que je ſerai très-reconnoiſſant de ce ſervice. Cette ſymphonie m'annoncent nos Danſeurs.

DREUILLON.

Puiſſent-ils être plus heureux que nous!

DIVERTISSEMENT.

Air: *Pour couper la danſe.*

QUAND deux jeunes Acteurs ont le cœur bien ſenſible,
Bientôt l'un & l'autre eſt expert.
Il n'eſt point de rôle impoſſible
A deux cœurs que l'Amour fait agir de concert.

VAUDEVILLE.

Air : *Il eſt bon de n'être que deux.*

IL faut être ſeul pour penſer,
Pour écrire & pour compoſer ;
A la table pour bien s'ébattre,
Il faut que l'on ſoit au moins quatre ;
Mais pour le myſtere amoureux,
Il eſt bon de n'être que deux.

L'Amour eſt adroit & ſubtil,
Pour nous dérober au péril,
Fuyons le tête à tête & l'ombre.
Dans Paris j'en connois grand nombre
Qui, dans un endroit ténébreux,
Sont fâchés d'avoir été deux.

Dénicheurs de tendrons fringans,
Tout beau, Meſſieurs les verds-galans
Telle qu'on croit ſimple & novice
N'a déjà que trop de malice ;
Sans connoître, il eſt haſardeux
De chercher à n'être que deux.

Des maitreſſes, des confidens,
Des flatteurs & des complaiſans

Quand on voudra, dans cette ville,
L'on en trouvera plus de mille;
Mais pour des amis généreux,
C'eſt beaucoup ſi l'on en voit deux.

✕

Beautés dont les yeux enchanteurs
Ont de quoi charmer tous les cœurs,
Dans un cercle où l'on vous raſſemble,
Gardez-vous d'être deux enſemble.
Deux ſoleils dans un même lieu
Font moins d'éclat & moins de feu.

✕

Banniſſez tous ces intrigans,
Qui font chez vous les chiens couchans:
De ces doucereux paraſites,
Quand quelqu'un ſouffre les viſites,
Bientôt il eſt moins maître qu'eux;
Donnez un pied, l'on en prend deux.

✕

Un amant quitte amis, parens;
Il languit des deux & trois ans,
Il fait des dépenſes ſans borne,
Proteſte, ment, ſéduit, ſuborne,
Se donne des tourmens affreux;
Pourquoi? Pour être un moment deux.

✕

Deux Géographes, deux Graveurs,
Deux Architectes, deux Sculpteurs,
Deux Peintres, deux Auteurs habiles;
C'eſt trop peu dans les grandes villes;
Deux Médecins, quoique fameux,
C'eſt trop, ma foi, c'eſt trop de deux.

*

Meſſieurs, venez ſouvent nous voir;
Rempliſſez ces lieux chaque ſoir.
Huit perſonnes dans chaque loge,
De nos pieces ſont un éloge;
Mais quand nous n'en voyons que deux,
Ma foi, nous ſommes bien honteux.

FIN.

LE RÊVE,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1738.

ACTEURS.

CHRYSANTE, *Oncle d'Angélique.*

ANSELME, *ami de Chrysante.*

CLITANDRE, *Amant d'Angélique.*

JULIE, *Femme de Chrysante.*

FLORETTE, *Soubrette de Julie.*

JACQUES, *Portier* } *de Chrysante.*
NICOLE, *Cuisiniere* }

SCAPIN, *Valet d'Anselme.*

LE RÊVE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

CHRYSANTE, FLORETTE.

CHRYSANTE.

HI bien; Florette, as-tu éxécuté mes ordres?

FLORETTE.

Avec toute la fidélité poſſible.

CHRYSANTE.

Air: *Du Confiteor.*

Angélique eſt donc au couvent?

FLORETTE.

Oui, Monſieur; votre aimable niece,
Du cloître inutile ornement,
Va bientôt ſecher de triſteſſe,

SCENE III.

ANSELME, CHRYSANTE.

ANSELME.

BOn jour à Monſieur Chryſante.

CHRYSANTE.

Votre ſerviteur très-humble, Monſieur Anſelme.

ANSELME.

Je viens d'apprendre une étrange nouvelle. On dit que vous avez fait mettre Angélique au Couvent.

CHRYSANTE.

On vous a dit la vérité.

ANSELME.

Air : *Place au Régiment de la Calotte,*

Ce procédé n'eſt pas humain.
D'où vient ce biſarre deſſein ?
J'en ſuis ſurpris ; car votre niece
Eſt un exemple de ſageſſe.

CHRYSANTE.

Des amans je ſçais le trantran.
C'eſt pourquoi j'ai formé le plan.

ANSELME.

De porter la marotte ;
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment de la Calotte.

CHRYSANTE.

Voici ma raiſon, qui eſt, ce me ſemble, très ſenſée. Un long uſage du monde m'a fait connoître que dans la maiſon où il y a une jeune femme & une fille à marier, celle-ci ſert de prétexte aux amans de la femme. Je ne veux point chez moi de ces amours équivoques. En un mot, je veux voir clair dans mes affaires.

ANSELME.

Ceci ſeroit fort bon, ſi vous aviez une femme coquette. Mais vous devez être ſûr de Julie.

CHRYSANTE.

Pas autrement : je vous avouerai même confidemment que je crains quelqu'intrigue ſecrette : allez, allez ; ſi j'en pouvois faire d'elle autant que de ma niece....

ANSELME.

Vous l'enfermeriez ? Quelle folie ! ce n'eſt pas le moyen de ramener une femme.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

On aime un époux facile,
Chez qui regne la douceur.

CHRYSANTE.

Moi, je traite d'imbécille
Un mari de cette humeur.

ANSELME.

Mon cher voiſin, apprenez de moi qu'il en eſt d'une boſſe au front d'un mari, à peu près comme d'un rhume de cerveau. Quand on a cette petite indiſpoſition, il faut la laiſſer aller ſon cours.

Air : *J'avois, Liſette, un billet doux.*

Fleurs de pas d'âne,
Conſerve, & jus,
Sirop, ptiſanne,
Sont ſuperflus.
S'imaginer que l'on s'en trouve bien,
Sottiſe extrême!
Faites-y quelque choſe, ou rien;
C'eſt tout de même.

La ſeule différence que j'y trouve, c'eſt que la diette eſt ſalutaire aux enrhumés, & pernicieuſe aux jaloux. Il faut que ceux-ci mangent beaucoup, & boivent encore davantage. Le vin de champagne fait digérer bien des choſes; mais vous n'êtes pas dans ce cas.

CHRYSANTE.

Plût au ciel!

ANSELME.

Air : *De quoi vous plaignez-vous?*

De quoi vous plaignez-vous?
Voudriez-vous me l'apprendre?
De quoi vous plaignez-vous?

Qui vous met en courroux ?
Julie a l'air doux & tendre :
Tous les cœurs en ſont charmés.
Je ne ſçaurois comprendre
Pourquoi vous la blâmez.

CHRYSANTE.

Pourquoi je la blâme ! Je l'ai vûe l'autre jour tête à tête avec un jeune homme qui la conjuroit, les larmes aux yeux, d'avoir pitié de lui.

ANSELME.

Bagatelle.

CHRYSANTE.

Elle lui a promis, [& je l'ai bien entendu,] qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne fût bientôt heureux. Comment appellez-vous cela ?

ANSELME.

Pas grand^e choſe.

CHRYSANTE.

Vous me feriez mourir.

ANSELME.

Je ſuis perſuadé que ce jeune homme eſt un nommé Clitandre.

CHRYSANTE.

Clitandre, Valere ; que m'importe ? Je ne m'étonne plus moi-même ſi Julie a tant de froideur pour moi. C'eſt une glace que cette femme-là ; je n'en reçois pas deux carreſſes dans un an de temps.

ANSELME.

Air : *La nuit & le jour.*

Elle a, [j'en ſuis témoin,]
Grand ſoin de vous complaire.
Chryſante, eſt-il beſoin
Qu'elle paſſe, à vous faire
Sa cour,
La nuit & le jour ?

Les démonſtrations les plus vives ne ſont pas les plus ſinceres, au moins. Quelqu'un vient.

CHRYSANTE.

C'eſt elle. Qui ne ſeroit trompé à cet extérieur ?

SCENE IV.

CHRYSANTE, JULIE, ANSELME.

CHRYSANTE.

Air : *Mon gentil petit mari.*

VOus voilà, Madame !
Qui donc cherchez-vous ?

JULIE.

De ma tendre flamme
L'objet le plus doux.
Oui, je viens chercher ici
Mon gen, mon gen, mon gentil petit mari.

Air : *Ah ! qu'il eſt beau, l'oiſeau !*

Ah ! que mon cœur eſt réjoui,
Quand je me vois près de celui
Que j'aime, que j'aime !
Loin de lui,
Mon ennui
Devient extrême.

ANSELME.

Sont-ce là des froideurs, à votre avis ?

JULIE.

Qu'as-tu donc, mon fils ? Te voilà bien rêveur !

Air : *Il vous faudroit un biſcuit.*

Que te faut-il, mon petit,
Pour te, pour te, pour te remettre ;
Que te faut-il, mon petit,
Pour te remettre un peu l'eſprit ?

Réponds-moi, je te prie : eſt-ce que tu me boudes ? Monſieur Anſelme, engagez-le à nous dire quelque choſe.

ANSELME.

Monſieur Chryſante, parlez donc à Madame. Faut-il être comme cela ?

CHRYSANTE.

Air : *Je ne bois jamais qu'un coup.*

C'eſt ainſi qu'eſt mon humeur.
Je hais tout ce vain langage,
Le babil, le verbiage,

Qui du Sexe eſt le partage.

ANSELME.

Un petit mot de douceur.

JULIE.

Allons, mon ami, courage :
Vous taire ainſi, quel dommage !

CHRYSANTE.

Madame, c'eſt mon uſage.
Je ſuis né de cette humeur.

JULIE.

Air ; *C'eſt ce qui vous enrhume.*

Sur votre eſtomach que ceci ſoit joint ;
Boutonnez vous bien, fermez ce pourpoint.
Ici grand feu s'allume.
Allez vous chauffer ; ne craignez-vous point
Que l'air ne vous enrhume ?
(*Chryſante regarde d'un autre côté.*)

ANSELME.

De quel air il reçoit cela !

JULIE, *entendant touſſer Chryſante.*

Voilà une toux qui m'inquiette.

Air : *Vous avez bien de la bonté.*

T'a-t-on fait prendre, ce matin,
Certain jus de réglisse ?
Donne-moi ta petite main :
Vîte, qu'on m'obéiſſe.

ANSELME.

Pourquoi ce ſilence affecté ?
Vous voyez comme on vous carreſſe.

CHRYSANTE, *à part.*

Ah ! la traitreſſe !

(*Haut.*) Madame, en vérité,

Vous avez bien de la bonté.

JULIE.

Puiſque tu ne veux point me parler, je m'en vais : adieu, mon petit mari. J'avois pourtant quelque choſe à te dire au ſujet d'Angélique ; ce ſera pour une autre fois.

SCENE V.

CHRYSANTE, ANSELME.

ANSELME.

En vérité, vous avez grand tort d'accuſer Julie d'indifférence ; ce que je viens de voir & d'entendre, . . .

CHRYSANTE.

Redouble mes inquiétudes. Vous ne connoiſſez pas les femmes, Monſieur Anſelme. Je ſuis à préſent preſque ſûr de mon malheur. Julie eſt devenue trop carreſſante, pour n'être point coupable.

ANSELME.

Ma foi, je ne vous conçois pas.

Air : *Et voilà comme l'homme.*

Tantôt vous blâmiez ſa froideur ;
Vous lui demandiez plus d'ardeur.
A préſent qu'elle vous carreſſe,
Ce témoignage de tendreſſe
Vous déplaît.

CHRYSANTE.

Avec fondement.

ANSELME.

Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

Air : *Du Confiteor.*

Mais quelle eſt donc votre raiſon ?
Dites-la moi, je vous conjure.

CHRYSANTE.

Tant d'amitiés hors de ſaiſon
Pour moi ſont d'un mauvais augure ;
Femme ſi bonne à ſon mari
Fait ſoupçonner un favori.

Je parierois que Clitandre.....

ANSELME, *à part.*

Cet homme-là a le cerveau frappé. (*Haut.*) Viſion, viſion toute pure ! Je connois ce Clitandre, encore une fois. Angélique eſt l'objet qui le touche. Je ſuis ſûr que c'eſt à ſon ſujet qu'il a parlé l'autre jour à Julie. Il doit même tantôt vous aller voir pour cela.

CHRYSANTE.

CHRYSANTE.

C'eſt de quoi nous nous éclaircirons.

ANSELME.

Je ne ſonge pas que je m'arrête ici trop longtems. Certaine affaire preſſante m'oblige de vous quitter. Au revoir.

CHRYSANTE.

Votre ſerviteur, mon voiſin. Je vais ſi bien éclairer la conduite de ma femme, que rien ne pourra m'échapper. Je veux, à quelque prix que ce ſoit, avoir le cœur net ſur le chapitre de Clitandre.

SCENE VI.

JULIE, FLORETTE.

FLORETTE.

IL faut avouer, Madame, que vous avez un mari bien ſingulier!

JULIE.

Je ne ſçais plus tantôt qu'y faire, moi : je ne ſuis pas de ces femmes politiques qui étouffent leurs maris par leurs careſſes ; fçachant que mon époux ſe plaignoit de ma froideur, je l'ai flatté, cajolé, mignardé ; en un mot j'ai joué auprès de lui le rôle de la femme du monde la plus prévenante : choſe inutile.

Air : *Je ſuis la fleur, &c.*

Bien loin, hélas ! qu'un tendre & doux langage
Ait la vertu de le fléchir,
Plus on le flatte, & plus il eſt ſauvage ;
Les douceurs ne font que l'aigrir.

FLORETTE.

Il y a trois ans que vous êtes enſemble ; a-t-il toujours été jaloux ?

JULIE.

Toujours ; mais non pas à ce point-là.

FLORETTE.

Quelque choſe lui aura paſſé par la tête ; ne ſeroit-ce point Clitandre ? Il vous a vue l'autre jour avec lui. Je parierois qu'il en aura conçu de l'ombrage.

JULIE.

Je l'ai déja penſé comme toi. Ah, ah, ah.

FLORETTE.

Air : *Talalerire.*

Vous riez ; qu'avez-vous, Madame ?
Daignez m'apprendre quel plaiſir
Dans ce moment touche votre ame.

JULIE.

Je me rappelle un ſouvenir.
Il y a de quoi faire rire.
Talaleri, &c.

Tu ſçais qu'hier au ſoir mon mari, ſelon ſa louable coutume, me fit une querelle auſſi

mal fondée que toutes les autres. Ses tracaſſeries, & la viſite de Clitandre que j'avois reçue l'après-midi, s'emparerent de mon idée en me couchant : tout cela m'a occaſionné le plus plaiſant rêve du monde.

FLORETTE.

Je ſuis impatiente de le ſçavoir : les rêves quelquefois deviennent des vérités.

JULIE.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Cette nuit j'ai cru voir en ſonge
D'Angélique le jeune amant.
Je ne puis deviner comment
L'eſprit ſe forge un tel menſonge :
Mais jamais, juſques à ce jour,
On ne m'a tant marqué d'amour.

FLORETTE.

Air : *Souvenez-vous-en.*

Vous rêvez fort joliment ;
Je vous en fais compliment.
De ce ſonge ſi charmant
Détaillez-moi tout ; ſouvenez-vous-en :
De ce ſonge ſi charmant
Voyons le commencement.

CHRYSANTE, *arrivant à pas de loup.*

Les voilà toutes deux ! n'y auroit-il point quelque confidence ſur le tapis ? Écoutons.

JULIE.

J'étois seule dans ma chambre à travailler. Il étoit, je crois, cinq à six heures du soir ; & Monsieur Chrysante étoit à son occupation ordinaire : j'entends ouvrir ma porte tout doucement ; je regarde, je vois Clitandre.

CHRYSANTE, *à part.*

Je ne me suis pas trompé.

JULIE.

Cet amant s'est approché de moi d'un air soumis & respectueux ; il m'a fait une déclation si tendre, si tendre ! quelle différence de ce langage à celui d'un mari ! belle Julie, m'a-t-il dit, ne croyez pas qu'un autre objet que vous m'attire en ces lieux.

Air : *La serrure.*

Votre seule beauté me pique ;
Je languis sous votre pouvoir.
Ce que je fais pour Angélique
N'est qu'un prétexte pour vous voir.

CHRYSANTE, *à part.*

Je l'avois bien deviné ; je ne suis pas une dupe.

JULIE.

Mais, lui ai-je dit, comment avez-vous pu pénétrer jusqu'ici ? Monsieur Chrysante a donné des ordres bien précis. Je n'y ai pas trouvé la moindre difficulté, m'a répondu

Clitandre. Le portier étoit yvre, la cuisiniere m'a ouvert, & j'ai donné deux louis à Florette qui m'a conduit à votre appartement... J'en ris encore.

FLORETTE.

Ces deux louis-là ne m'ont point échauffé les mains. (*Elle rit aussi.*)

CHRYSANTE.

Le portier yvre, la cuisinière qui ouvre la porte, deux louis donnés à Florette : retenons bien ceci ; vous le payerez, malheureux que vous êtes !

FLORETTE.

Après, après, Madame.

JULIE.

Clitandre, dans ce moment, s'est jetté à mes genoux avec transport. J'étois résolu, dit-il, de tout sacrifier pour avoir l'avantage de vous entretenir. Peut-on trop l'acheter ? Non, belle Julie, rien ne le sçauroit payer.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Malgré la blessure profonde
Que font dans les cœurs vos beaux yeux,
Un de leurs regards précieux
Vaut tous les biens du monde.

FLORETTE.

Où diantre l'esprit va-t-il chercher toutes ces fornettes ?

JULIE.

Je n'en ſçais rien.

CHRYSANTE, *à part.*

Les fripons de ſéducteurs en trouvent bien d'autres.

FLORETTE.

Le plaiſir de vous entendre dire tant de douceurs auroit dû vous réveiller.

CHRYSANTE, *à part.*

Je crois qu'elle n'étoit pas endormie, la bonne coquine.

FLORETTE.

Enſuite ?

JULIE.

Enſuite, il m'a conjuré de lui accorder du retour.

Air : *Que je l'aimois infiniment.*

Donnez moi du ſoulagement :
N'eſt-il pas tems que j'en obtienne,
M'a-t-il dit ? Et, dans le moment,
D'une main ſaiſiſſant la mienne,
Il la baiſa ſi tendrement,
Qu'on l'auroit pris pour mon amant.
Il la ſerra,
La preſſa,
La baiſa
Rebaiſa
Si tendrement,
Que c'étoit un enchantement.

CHRYSANTE, *à part.*

Avec quelle impudence elle avoue cela!

FLORETTE.

Enfin?

CHRYSANTE, *à part.*

Ouf, voilà un enfin qui va m'achever.

JULIE.

Dans ce moment, j'ai cru entendre la voix de mon époux. Clitandre s'eſt caché vîte dans cette bibliotheque.

CHRYSANTE, *à part.*

C'eſt donc là la cachette. Que j'ai bien fait de venir! ſans cela....

FLORETTE.

Et Monſieur Chryſante entra-t-il?

JULIE.

Non: au lieu de mon époux, que je m'attendois de voir, il eſt entré un monſtre furieux.

Air: *Des fraiſes.*

Il avoit les yeux ardens;
Une fureur ſans bornes,
Il avoit de longues dents,
Et ſur la tête....

FLORETTE.

J'entends;
Des cornes, des cornes, des cornes.

CHRYSANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

FLORETTE.

Air : *Ah ! que Colin l'autre jour.*

Cet ornement, ſur la tête du Sire,
Convenez-en, venôit comme de cire.
Ah, ah, ah, ah ;
Qu'on en rira !

TOUS DEUX.

Ah, ah, ah.

JULIE.

N'eſt-il pas vrai que cela eſt plaiſant ?

FLORETTE.

Fort plaiſant.

CHRYSANTE, *ſe mettant au milieu d'eux.*

Très-plaiſant.

JULIE, *fuyant d'un côté.*

Aye !

FLORETTE, *fuyant de l'autre.*

Ouf !

SCENE VII.

CHRYSANTE, *qui reſte ſeul.*

OH ! j'ai découvert le pot aux roſes : me voilà joliment accommodé ! j'avois bien raiſon de me défier de toi, femme abominable.

Air : *Le Grondeur.*

De ta careſſe perfide
Voilà donc l'effet trompeur !
C'eſt Lucifer qui te guide,
Sexe ingrat & ſéducteur.
Sous un air ſimple & timide,
Que tu caches de noirceur !

Air : *Les Trembleurs.*

J'implore votre juſtice ;
Qu'à ma rage elle s'uniſſe.
Dieux, que la foudre puniſſe
Celui qui m'ôte l'honneur.
Et toi, qui ſervis ſon crime,
De la fureur qui m'anime
Sois la premiere victime ;
Peris ſous ce bras vengeur.

(*Il briſe la bibliotheque.*)

SCENE VIII.

CHRYSANTE, FLORETTE, NICOLE, JACQUES, *arrivant au bruit.*

FLORETTE.

QUEL bruit !

NICOLE.

Queu tapage !

JACQUES.

Queu bacchanal ! qu'eſt-ce donc que vous faites là, Monſieur Chryſante ?

CHRYSANTE.

Ce qui me plaît Écoute, écoute ; j'ai à te parler. Reſtez-là, vous autres. Je voudrois bien ſcavoir, Monſieur Jacques, pourquoi vous êtes entré dans ma maiſon ?

JACQUES.

Eh ! mais, Monſieur,

Air : *Vous m'entendez bien.*

J'y ſuis pour ouvrir & fermer
La porte.

CHRYSANTE.

C'eſt bien s'exprimer.
Ce que vous devez faire ...

JACQUES.

Eh ! bien ?

CHRYSANTE.

Vous ne le faites guere.
Vous m'entendez bien.

JACQUES.

Non, Monſieur ; je ne ſcais pas ce que vous voulez dire.

CHRYSANTE.

Cela ſignifie, Maître Jacques, que je vous donne votre congé : je ne veux point de portier qui s'enyvre, & qui laiſſe le ſoin de ſa porte à une cuiſiniere. M'entends-tu à préſent ?

JACQUES.

Pas plus qu'auparavant.

CHRYSANTE.

Eſt-ce que tu es encore ſou ? parle.

JACQUES.

Ma foi, Monſieur ; s'il y en a ici, ce n'eſt pas moi.

CHRYSANTE.

Tu oſes m'inſulter, maraud ! ſors tout-à-l'heure.

JACQUES.

Et mes gages ?

CHRYSANTE.

Attends, attends ; je vais te les payer. Un coquin, qui eſt entré ici la veille des étrennes, & qui demande des gages ! il faut être bien effronté.

SCENE IX.

CHRYSANTE, FLORETTE.

FLORETTE.

Air : *Confiteor.*

Près de vous, on l'a déſervi.
C'eſt un garçon ſûr & fidele :
J'en répondrois.

CHRYSANTE.

Je ſuis ravi
De vous voir pour lui tant de zele.
Florette, c'eſt fort bien penſer :
Je veux vous en récompenſer.

Approchez, Madame l'Avocate ; combien y-a-t-il que vous êtes ici ? ſix mois, je crois ?

FLORETTE.

Oui, Monſieur. (*A part.*) Quel eſt ſon deſſein ?

CHRYSANTE.

Vous gagnez quarante écus par an ? C'eſt pour la demi-année ſoixante livres.

FLORETTE.

Monſieur, je n'ai pas beſoin dargent.

CHRYSANTE.

J'en ſuis perſuadé ; mais je n'ai plus beſoin de vous, moi.

FLORETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

CHRYSANTE.

Un petit moment, laiſſez-moi arranger votre compte ; nous diſions que pour ſix mois ce ſeroit ſoixante livres, mais :

Air : *Aux Dardanelles.*

Il faut ſur ces vingt écus
Déduire une ſomme.

FLORETTE.

Plaît-il ?

CHRYSANTE.

Deux louis reçus
Par vous.

FLORETTE.

De qui donc ?

CHRYSANTE.

D'un homme.

FLORETTE.

Que jamais, ſi de mes jours. . . .

CHRYSANTE.

Vous ſerviez bien ſes amours,
Et Clitandre on le nomme.

FLORETTE.

Moi, Monſieur ! cela eſt faux. (*A part.*) Eſt-ce qu'il auroit pris le change ſur le Rêve de Madame ?

CHRYSANTE.

Comment ! tu n'as pas reçu de Clitandre deux louis pour l'introduire dans ma maiſon !

FLORETTE.

Non, Monſieur ; non, non, non, cent mille fois non ; j'en mettrois ma main au feu.

CHRYSANTE.

Sors d'ici, impudente ſoubrette ! malheureuſe, qui vends l'honneur de ta Maîtreſſe ! il faut dans ma juſte fureur. . . .

FLORETTE.

Quels yeux ! fuyons.

SCENE X.

NICOLE, CHRYSANTE.

CHRYSANTE.

ME nier ce que j'ai entendu, quelle audace ! venez, Madame Nicole, qu'eſt-ce que vous tenez-là ?

NICOLE.

Monſieur, c'eſt un mémoire ; je venois vous rendre compte de ma dépenſe : peut-être que je ne prends pas bien mon temps ; remettons cela à tantôt.

CHRYSANTE.

Non, non, donnez. (*Il lit.*)

NICOLE, *à part.*

Je ſuis bien fachée d'être venue à cette heure-ci ; mon mémoire en ſouffrira ; quelle moue il fait ! heu ! le vieux renfrogné !

CHRYSANTE.

Qu'eſt-ce que cet article là, *Pour ce que vous ſçavez bien, trente ſols ?*

NICOLE.

C'eſt pour cette machine, avec quoi vous faites la ronde toutes les nuits. Comment nommez-vous ça ? Une lanterne pour les ſourds ?

CHRYSANTE.

Je ſçais ce que c'eſt ; trente ſols ! c'eſt bien cher.... *Pour deux pucelles, quatre francs ;* quatre francs deux pucelles ! friponne, tu m'as volé plus de la moitié là-deſſus.

NICOLE.

Non, Monſieur, en conſcience ; c'eſt un poiſſon bien rare cette année.

CHRYSANTE.

Encore, ſi elles avoient été bonnes ; mais elles ne valoient pas le diable.

NICOLE.

Ce n'eſt pas ma faute, à moi ; que ne les mangiez vous dans la journée ſans les garder pour le lendemain ?

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Voilà toujours comme vous faites.
Les pucelles, vous ſçavez bien,
A déperir ſont très-ſujettes ;
Cela ſe gâte en moins de rien.
L'air de Paris les corrompt tout d'un coup.

CHRYSANTE.

Pour du goujon, ſix francs ; oh ! pour celui-là, j'en rayerai les trois quarts : ſix francs pour du goujon !

NICOLE.

Comment voulez-vous que je faſſe, Monſieur ? Allez donc au marché vous-même, du

goujon ! du goujon ! je ſçais qu'il y en a beaucoup, mais auſſi on en conſomme terriblement : eſt-ce que vous ne ſçavez pas que toutes les femmes en font avaler ſt'année à leurs maris !

CHRYSANTE.

L'impertinente ! elle ſe moque de moi à ma barbe ! Tiens, fais-moi un autre mémoire. N'oublie pas en même tems de faire ton paquet. Une cuiſiniere qui ſe mêle d'ouvrir la porte aux amoureux de ma femme, cela ne convient pas.

NICOLE.

Qu'eſt-ce que vous dites, Monſieur ? Moi ! j'ai ouvert la porte à des amoureux ! pardi, il y a de mauvaiſes gens dans le monde ; fi ! que cela eſt vilain de chercher querelle à de pauvres domeſtiques ! je pardonnerois cela à queuque étourdi, mais pour vous ;

Air : *Vivons comme le voiſin vit.*

A votre âge ces façons là
Me ſurprennent.

CHRYSANTE.

Friponne !
A mon âge, apprends que l'on a
Encore la main bonne.

NICOLE.

Vous me frappez ! mort de ma vie, n'y revenez pas.

CHRYSANTE.

Tiens, les deux ſont la paire.

NICOLE.

Air : *Des ſept ſauts.*

C'en eſt trop, je ſçaurai te le rendre;
Oui, je vais décamper, vieux jaloux.
Mais je veux auparavant t'apprendre
Que l'on riſque à ſe gauſſer de nous.
Je te vais, dans mon courroux,
Donner deſſus & deſſous
Un coup, deux coups, trois coups, &c.

CHRYSANTE.

Aye, aye! au ſecours, au voleur, au feu!

SCENE XI.

CHRYSANTE, CLITANDRE, NICOLE.

CLITANDRE.

QUE vois-je, inſolente? oſes-tu bien lever la main ſur ton Maître!

NICOLE.

Oh! morguienne, j'y leverons bien le pied itou.

CLITANDRE.

Retire-toi, ou tu vas périr de ma main.

NICOLE.

Bien t'en prend, vieux hibou, que Monſieur ſoit venu à ton ſecours ; va te faire friſer, te voilà aſſez peigné.

CHRYSANTE.

Que je vous ſuis obligé de m'avoir dépêtré de cette harangere !

CLITANDRE.

Je ſuis bien mortifié, Monſieur, de l'accident qui vous eſt arrivé ; mais en même-tems je me tiens heureux d'être venu ſi à propos.

Air : *Convaleſcent.*

Pour moi, c'eſt un plaiſir bien grand
De ſoulager, en arrivant,
Celui de qui dépend mon choix.
Je vous ſers la premiere fois
Que je vous vois.

Je m'appelle Clitandre.

CHRYSANTE, *prenant un air froid.*

Vous, Monſieur, ayez la bonté de me ſuivre.

CLITANDRE, *à part.*

Où veut-il me conduire ! (*A Chryſante.*) Monſieur, nous ſommes bien ici, & ce que j'ai à vous dire....

CHRYSANTE.

Voulez-vous bien paſſer, s'il vous plaît ?

CLITANDRE.

Monſieur, je ſuis bien votre ſerviteur.

CHRYSANTE, *à part.*

Il eſt bien heureux d'être arrivé dans cette conjoncture, ſans cela, morbleu....

CLITANDRE, *revenant.*

Il y a là quelque choſe que je ne conçois pas.

CHRYSANTE, *à part.*

Vous verrez qu'il faudra que je le chaſſe tout comme les autres.

CLITANDRE.

Votre procédé auroit lieu de me ſurprendre ; mais,

Air : *Non, je ne veux pas rire.*

J'en devine bien la raiſon,
C'eſt un tour qu'en cette ſaiſon
Le carnaval inſpire.
Bon ! bon ! vous cherchez à rire,
Bon !
Bon ! bon ! vous cherchez à rire.

Je crois que Madame votre épouſe a eu la bonté de....

CHRYSANTE.

Elle n'en eut que trop, & je vous prie d'avoir celle de me laiſſer en repos.

CLITANDRE.

Vous devez ſçavoir....

CHRYSANTE.

Air : *Tout eſt dit.*

Oui, je ſçais que tu n'es qu'un traître,

Un fourbe qu'on doit déteſter ;
Tel enfin que par la fenêtre
Je devrois te faire ſauter.
Prends au plutôt le chemin de la porte,
Délivre-moi de ton aſpect maudit.
Çà, que l'on ſorte ;
Tout eſt dit.

(Clitandre ſort.)

SCENE XII.

CHRYSANTE, ANSELME, JULIE.

ANSELME.

EN vérité, il faut que vous ſoyez un grand fou !

CHRYSANTE.

Et vous, un grand fourbe ! bon ſoir.

JULIE.

Mon cher petit mari.

CHRYSANTE.

Allez au Diable, & n'en revenez jamais.

(Il ſort.)

SCENE XIII.

ANSELME, JULIE.

ANSELME.

VOilà une extravagance dont il n'y a jamais eu d'exemple.

JULIE.

Si on pouvoit lui parler, on le déſabuſeroit ; mais, il ne veut rien entendre.

Air : *Sçavez vous bien, Beauté cruelle.*

Pauvre cervelle inſenſée,
Que de maux tu me fais ſouffrir !

ANSELME.

De ces vapeurs qui troublent ſa penſée,
Par quelque tour je voudrois le guerir.
Pour cet effet il faudroit nous unir.

JULIE.

L'affaire eſt déjà commencée.

ANSELME.

Qu'appellez-vous commencée ?

JULIE.

Oui, je ſuis convenue avec Florette, qu'elle tâchera de ſe raccommoder avec lui, par une fauſſe confidence, & en feignant de me trahir. Le reſte, je vous l'exqliquerai. Il s'agit actuel-

lement de nous trouver un homme qui faſſe le Prevôt ; connoiſſez-vous quelqu'un ?

ANSELME.

Scapin, mon valet, jouera le rôle à merveille ; j'en ſuis caution.

JULIE.

Mon époux vient ; Florette le ſuit ; retirons-nous. Allez faire traveſtir Scapin ; je vais prendre le déguiſement néceſſaire à notre projet.

SCENE XIV.

CHRYSANTE, FLORETTE.

CHRYSANTE.

JE ſuis fâché d'avoir été tantôt ſi vif ; la vengeance que je médite contre ma femme demande un certain ménagement. Voici, je penſe, Florette ; j'ai beſoin de ſon ſecours : tâchons de renouer avec elle.

FLORETTE *affligée, tenant ſon paquet.*

Air : *Pour la Baronne.*

Ah ! quel martyre !

CHRYSANTE.

Où vas-tu ?

FLORETTE.

Je vous obéis, & m'en vais.

CHRYSANTE.

Bon ! bon ! tantôt j'ai voulu rire :
Demeure ici, faiſons la paix.

FLORETTE.

Ah ! je reſpire.

J'étois au déſeſpoir de me ſéparer de vous : car, au fond, vous êtes un bon cœur, & ce que l'on vous reproche, ne provient que d'un excès d'amitié.

CHRYSANTE.

Cette fille-là penſe bien.

FLORETTE.

Tout-à-l'heure quand je vous ai rencontré, je vous cherchois, pour avoir avec vous un moment d'entretien.

Air : *C'eſt la pure vérité.*

J'avois un certain regret,
Certain reproche ſecret,
De quitter un ſi bon maître,
Sans lui donner à connoître
Qu'il eſt vraiment maltraité.

CHRYSANTE.

Par ce Clitandre peut-être ?

FLORETTE.

C'eſt la pure vérité.

Qu'il faut être méchant pour tromper un ſi honnête homme ! Mon pauvre Monſieur Chryſante ! (*Elle lui baiſe les mains.*) Attendez, il y a une ordure ſur votre baſque ; accommodez donc votre perruque.

CHRYSANTE.

Je te ſuis obligé.... Florette, veux-tu gagner cinquante piſtoles ?

FLORETTE.

Plus ou moins, je n'y regarde pas avec vous ; que faut-il faire ?

CHRYSANTE.

M'avertir de l'heure & du moment où je pourrai ſurprendre ma femme avec ſon amant.

FLORETTE.

Ah ! Monſieur, que vous êtes heureux ! il faut que vous ſoyez né coëffé : j'ai actuellement la plus belle occaſion du monde, pour vous venger de votre infidelle.

CHRYSANTE.

Voyons, voyons.

FLORETTE.

Je vous dirai qu'elle a rendez-vous avec Clitandre pour ce ſoir, à ſix heures, chez Monſieur Anſelme : ils doivent ſe rendre tous deux en maſques ; *Primò*, de peur d'être reconnus ; *Secundò*, parce que de-là ils comptent aller au bal.

CHRYSANTE.

Ils comptent ſans leur hôte.

FLORETTE.

Mon cher maître, ſçavez-vous bien ce que je ferois à votre place ?

CHRYSANTE.

CHRYSANTE.

Quoi ?

FLORETTE.

J'irois à ce rendez-vous, ſous l'habit & le nom de Clitandre.

CHRYSANTE.

Je le veux bien ; mais s'il y vient lui, nous nous trouverons enſemble.

FLORETTE.

J'ai à cela le remede qu'il faut ; je vais courir chez Clitandre ; je lui dirai que Madame le prie de mettre la partie à demain, pour des raiſons qu'elle lui expliquera.

CHRYSANTE.

Fort bien.

FLORETTE.

Par ce moyen vous pourrez en compter à Julie ſous le nom de votre Rival, & après un moment d'entretien,

Air : *L'allumette.*

Avec elle vous ſortirez,
Sous les eſperances flatteuſes
D'aller au bal ; vous la mettrez
Où l'on fait danſer les danſeuſes.

CHRYSANTE.

Que je t'embraſſe, ma chere Florette ; rien n'eſt mieux imaginé.

FLORETTE.

Le tems approche, allez pourvoir à ce qu'il faut pour vous transformer en Clitandre ; moi, je vais lui porter le contre-ordre du rendez-vous.

CHRYSANTE, *seul.*

Allons, il faut risquer le paquet. Quel plaisir j'aurai de confondre l'ingrate ! mais hélas ! en même tems quelle douleur !

Air : *Comme un coucou.*

Victime de mon stratagême,
Si Julie a le cœur humain,
Je m'enregistrerai moi-même
Sur le grand livre de Vulcain.

(*Il sort.*)

SCENE XV.

JULIE, FLORETTE.

FLORETTE.

MONSIEUR Chrysante a donné tête baissée dans le panneau ; je crois que nôtre affaire ira bien.

JULIE.

Ton habit & le mien se ressemblent si fort, qu'il y sera aisément trompé. C'est ici, je pense,

le lieu du rendez-vous ; il eſt bientôt ſix heures : toutes les meſures ſont-elles priſes ?

FLORETTE.

Oui, Madame ; Scapin, valet de Monſieur Anſelme, ſera ici dans un moment en habit de Prevôt ; tout eſt concerté, ne vous inquiétez de rien.

JULIE, *riant.*

Florette, crois-tu qu'il n'y ait aucun riſque pour moi dans ce tête-à-tête ? Mon mari, tout fâcheux qu'il eſt, ne hait pas encore la galanterie.

Air : *La ceinture.*

S'il alloit avec trop d'ardeur,...

FLORETTE.

Sur ce point, calmez-vous, Madame.

JULIE.

Mais enfin....

FLORETTE.

N'ayez point de peur ;
Il ſçait que vous êtes ſa femme.

JULIE.

J'entends quelqu'un, cache-toi là ; quand il ſera tems que tu rempliſſes ma place, je te ferai ſigne. C'eſt mon mari : la brillante métamorphoſe ! voilà un petit-maître dans les formes ; il approche : commençons notre rôle.

SCENE XVI.

CHRYSANTE, JULIE.

JULIE.

Air : *Menuet de l'Amour & de l'Hymen.*

VIENS, cher Clitandre,
Viens donc couronner mes feux :
Rien ſous les cieux, ſans toi, ne peut rendre
Mon ſort heureux.
Quel ſoin t'arrête ?
Ce tête à tête
Doit te charmer,
Si ton cœur ſçait bien aimer.
Pour te prouver la flamme
Qui regne dans mon ame,
J'attends ;
Attendrai-je longtems ?

CHRYSANTE, *à part.*

C'eſt elle-même, le ſon de ſa voix ne me permet pas d'en douter.

JULIE.

Eſt-ce vous, Clitandre ?

CHRYSANTE.

Oui, belle Julie.

Air : *Votre toutou me flatte.*

Ce que je viens d'entendre
M'annonce mon bonheur ;
Un langage si tendre
Redouble mon ardeur.

JULIE.

Clitandre,
Loin des fâcheux & des jaloux,
Ah ! qu'il m'eſt doux,
Ah ! qu'il m'eſt doux
D'être avec vous !

Avouez que mon mari mérite bien le deſtin que nous lui préparons ; vous le connoiſſez ?

CHRYSANTE.

Parfaitement. (*A part.*) La perfide ! quel plaiſir je vais avoir !

JULIE.

C'eſt un fantaſque, un grondeur, un....

CHRYSANTE.

N'en parlons pas d'avantage.

Air : *Ma femme eſt femme d'honneur.*

Rendons nos deſirs contens.

JULIE.

Oui, profitons des inſtans
Où ſa jalouſie
Paroît aſſoupie.

CHRYSANTE, *s'approchant d'elle.*

Ma chere maîtreſſe, l'amour que j'ai pour vous ne peut ſouffrir de délai.

JULIE, *le repouſſant.*

Mon cher Clitandre,

Air : *Vivons comme le voiſin vit.*

Je ſçaurai combler votre eſpoir,
Quelqu'effort qu'il m'en coûte ;
Mais auparavant il faut voir
Si perſonne n'écoute.

CHRYSANTE.

J'y cours, j'y cours ; Dieux ! je vais être plus heureux que je ne voudrois.

JULIE.

St, ſt, Florette.

Air : *Des billets doux.*

Sors de ta cache, & mets-toi là ;
Remplis ma place.

FLORETTE.

M'y voilà.

Partez en diligence.

CHRYSANTE.

Je reviens vîte ſur mes pas ;
J'entends un certain bruit là-bas
O ciel ! quelqu'un s'avance.
Le fâcheux contre-tems !

SCAPIN, *en Prevôt.*

Air : *La Paliſſe.*

C'eſt Clitandre aſſurément ;

Mort ou vif il faut le prendre.

CHRYSANTE, *à Florette.*

Sauvons-nous tout doucement.

SCAPIN.

Alte-là, Monsieur Clitandre.

Il y a longtems que je vous cherche ; je vous tiens, à la fin.

CHRYSANTE, *tremblant.*

Moi, Monsieur ?

SCAPIN.

Oui, vous-même ; point de résistance ; vous sçavez de quoi il est question.

CHRYSANTE, *à part.*

Il faut que Clitandre ait quelque mauvaise affaire sur le corps.

SCAPIN.

Marche, marche.

CHRYSANTE.

Maudite Florette, dans quel péril m'as-tu engagé ! Monsieur, vous vous trompez ; je ne suis point celui que vous cherchez ; regardez-moi.

SCAPIN, *faisant l'étonné.*

Que vois-je ? C'est Monsieur Chrysante, notable bourgeois. Dans cet équipage-là ! c'est fort joli ! Eh ! mais, je crois qu'il est en partie fine ! oui, vraiment ; cela convient fort à un homme de son âge & de son caractere !

CHRYSANTE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Vous vous trompez encor, votre erreur eſt extrême ;
C'eſt-là ma femme.

FLORETTE.

Moi ! vous vous trompez vous-même.

CHRYSANTE.

O ciel !

JULIE.

Je vous y prends, mon cher & tendre époux.

CHRYSANTE.

Tout ceci me confond.

JULIE.

C'eſt fort bien fait à vous.

SCAPIN.

Il en ſera fait un exemple ſur ma parole : à moi, la Roſe, Francœur, la Ramée.

JULIE.

Monſieur le Prevôt, je vous conjure.

SCAPIN.

Non, non, point de miſéricorde.

JULIE.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

A vos genoux voyez Julie :
Pour ſon époux elle vous prie ;
De grace, ne l'emmenez pas,
Ou je ſçaurai partout le ſuivre ;
Si vous nous ſéparez, hélas !
Croyez-vous que je puiſſe vivre ?
Laiſſez-vous toucher.

SCAPIN.

Discours inutiles : un docteur ès loix, un homme en charge, un ancien Syndic, Marguillier & Doyen de sa Communauté ! Le cas est trop grave, Madame, le cas est trop grave.

JULIE, *tirant son diamant de son doigt.*

Il faut s'y prendre autrement.

SCAPIN, *d'un ton de colere.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Je vais, malgré votre priere,
Vos pleurs & vos gémissemens ;
Je vais, dans ma juste colere,
Je vais....

(*Julie lui donne son diamant.*)

SCAPIN, *d'un ton dur.*

Sortir avec mes gens.

Madame, je vous laisse cet homme-ci, sous votre garde ; vous m'en répondrez. (*A Chrysante.*) Si j'entends parler de vous, par la mort....

(*Il sort.*)

SCENE XVII. & dernière.

CHRYSANTE, JULIE, ANSELME, CLITANDRE, FLORETTE.

CHRYSANTE, *après être un peu revenu.*

MA femme, il y a ici quelqu'un plus fin que moi; avouez-le, je vous le pardonne.

FLORETTE.

Dites-vous cela de bon cœur? N'y-a-t-il point de tricherie? mettez la main là.

CHRYSANTE.

D'homme d'honneur.

FLORETTE.

Eh! bien, cela eſt vrai; le deſir de guérir votre imagination nous a réunis tous contre vous.

JULIE.

Scachez que l'entretien où vous m'avez ſurpriſe tantôt avec Florette, & qui vous a mis ſi fort martel en tête, ne rouloit que ſur un rêve, dont je lui faiſois le récit.

ANSELME.

Aſſurez-vous que Clitandre n'a eu d'autres vues, en allant chez vous, que d'épouſer votre niéce.

CLITANDRE.

J'oſe vous la demander, Monſieur, dans le deſſein de partager avec elle une fortune aſſez conſidérable, dont je peux diſpoſer.

CHRYSANTE.

Je vous crois tous, c'eſt le meilleur parti : Clitandre, ſoyez mon neveu ; vous, Julie,

Air : *Très-volontiers.*

— Oublions le paſſé,
Nous ne pouvons mieux faire.

FLORETTE.

Ma foi, c'eſt bien penſé.

JULIE.

Ne ſongeons qu'à nous plaire.
Bornons y nos ſouhaits.

CHRYSANTE.

Très volontiers, fort volontiers, ma chere.
Que déſormais,
Chez nous, la paix
Soit durable & ſincere.

(On entend une ſymphonie.)

Que nous annonce cette ſymphonie ?

ANSELME.

L'arrivée du Carnaval qui vient céléber lui-même votre raccommodement, & le mariage d'Angélique.

CHRYSANTE.

Air : *Toque, mon tambourin.*

Tant mieux, ſa préſence
Nous rendra joyeux ;
C'eſt lui qui diſpenſe
Les ris & les jeux.
Ça, que tout danſe, danſe,
Que tout danſe en ces lieux.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

QUELLE folie,
Quelle manie,
Pour un époux,
D'être jaloux !
Que ſa chimere
Me fait pitié,
De vouloir garder toute entiere
Celle qui n'eſt que ſa moitié !

Il a beau faire, il a beau dire ;
Ce que l'Amour voudra
Sera.
Le pauvre Sire
De ſon martyre
Vainement ſe plaindra !

Chacun le raillera,
Le blâmera,
Le bernera,
Le honnira,
S'en moquera,
Lui chantera
Ce refrain-là;

Quelle manie,
Quelle folie
Pour un époux,
D'être jaloux!
Que ſa chimere
Me fait pitié,
De vouloir garder toute entiere
Celle qui n'eſt que ſa moitié!

Autre Air, *en forme de Cantatille.*

Du Carnaval chantez la gloire.
Amans, par ſon ſecours, vous goûtez des plaiſirs.
On lui doit plus d'une victoire,
Qui ne coûte à vos cœurs ni tourmens ni ſoupirs.
Les jeux bruyants que l'on voit à ſa ſuite
Font avancer l'amoureuſe moiſſon;
Ils étourdiſſent la raiſon,
Et l'Amour ſouvent en profite.

VAUDEVILLE.

Air : *C'eſt un carnaval.*

L'Hymen eſt un triſte animal :
Les jeux lui font mal à la tête.
Jamais galant ni liberal ;
Chez lui nul cadeau ne s'apprête.
L'Amour aime le bacchanal,
Feſtins, concerts, ſpectacle & bal ;
C'eſt toujours fête,
Toujours carnaval.

Faut-il être ardent, matinal,
Pour un amoureux tête-à-tête :
A l'Officier rien n'eſt égal,
Sa vive ardeur eſt toujours prête.
Tromper un jaloux, un brutal,
Pour lui c'eſt un charmant régal ;
C'eſt une fête,
C'eſt un carnaval.

Si d'un certain original
Philis ménage la conquête,
C'eſt pour de l'or, dont un rival
Attrape une part fort honnête.
Duper le donneur de métal,
Pour ces amans c'eſt un régal ;

C'eſt une fête,
C'eſt un carnaval.

Chez le peuple médicinal
L'Amour va ſouvent à la quête,
Et ſur le bonnet doctoral
Il ſe plaît à planter la crête.
Mettre un Purgon au grand journal;
Pour ce Dieu c'eſt un grand régal;
C'eſt une fête,
C'eſt un carnaval.

Des dons d'un caiſſier général,
Tous les jours remplir quelque boëte;
Dégraiſſer un Provincial,
Ou quelqu'Étranger qui s'entête;
Voiſines du Palais Royal,
Pour vous, pour votre cœur banal,
C'eſt une fête,
C'eſt un carnaval.

Loups-cerviers du Préſidial,
Griffonneurs d'exploits & d'enquête,
Huiſſiers, Sergens, peuple infernal,
Vous nous ſucez comme une arrête.
Mettre un mineur à l'hôpital,
Pour votre appétit déloyal,
C'eſt une fête,
C'eſt un carnaval.

D'amour vos yeux ſont l'arſenal ;
Iris, votre beauté lui prête
Des traits meilleurs que ſon fanal,
Son carquois & ſon arbalête.
Si votre cœur trop glacial
S'échauffoit un peu, quel régal !
L'aimable fête !
L'heureux carnaval !

Quand, d'un air franc & cordial,
A ſa table un ami m'arrête ;
Qu'on ſerve en argent ou criſtal,
Ce n'eſt point de quoi je m'enquête.
Un petit repas jovial
Me plaît mieux qu'un banquet ducal,
Mieux qu'une fête,
Mieux qu'un carnaval.

Nous voici dans l'inſtant fatal
Où nous redoutons la tempête.
Meſſieurs, à votre tribunal
Nous préſentons une requête.
De ceci ne jugez point mal ;
Le zéle en fait le principal.
C'eſt une fête,
C'eſt un carnaval.

AUTRE.

Air : *C'eſt un rêve que cela.*

L'AUTRE jour j'ai cru voir Thémis
Soutenir, en pleine audience,
Les droits de l'indigent Damis,
Contre un Mylord de la Finance.
Turelure, lure, lon, lan, la,
C'eſt un rêve que cela.

Oñ m'a dit que, dans ce canton,
Le négoce à changé de face,
Et que les billets d'un Gaſcon
Gagnent dix pour cent ſur la place. Turelure, &c.

J'ai cru voir Tircis l'autre jour,
Après l'aveu de ma tendreſſe,
Reſſentir encor plus d'amour,
Qu'avant qu'il connût ma foibleſſe. Turelure, &c.

On m'a dit qu'un peintre étant mort,
Il fallut une rame entiere,
Pour décrire tout ſon tréſor,
Et minuter ſon inventaire. Turelure, &c.

Après la mort d'un vieux mari,
On dit que la jeune Julie,
Dans la douleur & dans l'ennui,
Fut quinze jours enſevelie. Turelure, &c.

Un Poëte un jour délogeant,
On dit que le poids de la malle
Dans laquelle étoit ſon argent,
Laſſa quatre forts de la halle. Turelure, &c.

X

On m'a dit qu'un greffier du Mans,
Peu ſoigneux de tirer l'eſtaffe,
A l'offre de deux mille francs
Avoit refuſé ſon paraphe. Turelure, &c.

X

On dit que de Monſieur Purgon,
Ces jours paſſés, on eut affaire,
Pour guérir l'indigeſtion
De deux Clercs de la Grapiniere. Turelure, &c.

X

On m'a dit que, dans ces climats,
Un Conſeiller dans ſon jeune âge,
A force de lire Cujas,
Des yeux avoit perdu l'uſage. Turelure, &c.

X

Auteurs, que je vous trouve ſots,
D'aller offrir des dédicaces!
Vous flattez-vous que nos héros
De Mécene ſuivront les traces? Turelure, &c.

FIN.

LA CRITIQUE
A L'OPERA-COMIQUE;
PETITE PIECE EN UN ACTE :

Pour l'ouverture du Théâtre de la Foire Saint Germain, en 1742.

ACTEURS.

MLLE. RAIMOND.
UN ACTEUR.
UN PROCUREUR.
UN GASCON.
UN MEDECIN.
UNE ACTRICE.
LA CRITIQUE.
L'ANTIQUITÉ.
LA NOUVEAUTÉ.

LA CRITIQUE
A L'OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. RAIMOND, UN ACTEUR.

Mlle. RAIMOND.

ARRESTONS un moment ; laiſſez-moi regarder cette ſalle ; qu'elle eſt riante ! que cet aſpect eſt beau ! quel plaiſir, ſi cela continuoit juſqu'au dix-huit de Mars !

L'ACTEUR.

C'eſt de quoi je n'oſe me flatter.

Air : *Je ne ſuis pas ſi diable.*

Le jour où l'on commence,
Le jour où l'on finit,
D'une grande affluence
Tout ceci ſe remplit.

Mlle. RAIMOND.

Volontiers on nous donne
Le bon jour & l'adieu ;
Mais on nous abandonne
Vers le milieu.

L'ACTEUR.

Nous nous en ſommes plaints plus d'une fois.

Mlle. RAIMOND.

Il faut tâcher que cela n'arrive point cette année.... Vous ſoupirez ! Qu'avez-vous ? Votre eſprit eſt furieuſement agité !

Air : *La ſerrure.*

C'eſt avec raiſon qu'il ſe frappe ;
Nous avons à rendre contents
Des cenſeurs à qui rien n'échappe,
Beaucoup de frais, & peu de tems.

L'ACTEUR.

En deux mots, voilà notre ſituation.

Mlle. RAIMOND.

Elle n'eſt pas gracieuſe ; mais j'eſpere que notre roſſoli de Turin vaudra bien les gouttes d'Angleterre qui ſont à de certains ſpectacles de cette ville.

L'ACTEUR.

Je n'aurois aucune inquiétude, ma chere camarade, ſi l'ancien protecteur de l'Opera-Comique nous avoit tenu parole. Vous ſçavez ce que Momus nous a promis.

Mlle. RAIMOND.

Air : *Vivons comme le voiſin vit.*

Il nous avoit, pour aujourd'hui,
Flatté de ſa préſence ;
Il devoit d'un ſolide appui
Nous prêter l'aſſiſtance.

L'ACTEUR.

Il nous avoit même fait eſpérer qu'il ameneroit ici la Critique, ſa fille, pour mettre un peu de ſon ſel dans nos Epigrammes.

Mlle. RAIMOND.

Air : *Comme un coucou.*

D'où vient que ce Dieu nous oublie ?
Manque-t-on de parole aux Cieux ?
Et le vice de Normandie
S'eſt-il introduit chez les Dieux ?

L'ACTEUR.

Momus nous a donné trop de preuves de ſon zéle pour le penſer ; je ſuis perſuadé que ſans une cauſe très-grave, il n'auroit pas manqué à ſa promeſſe.

Mlle. RAIMOND.

Je le crois comme vous ; il a ſubi plus d'un éxil, & je vous dirai qu'hier, en paſſant, j'ai entendu parler de quelque choſe : on nommoit tout bas, Momus, la Critique, Jupiter.

L'ACTEUR.

Air : *Comment faire ?*

Ceci confirme mon ſoupçon:
Surement à notre patron

Il eſt arrivé quelqu'affaire.
Je voudrois bien m'en éclaircir.

Mlle. RAIMOND.

Il faut tâcher d'y réuſſir.

L'ACTEUR.

Comment faire ?

Mlle. RAIMOND.

Si vous alliez conſulter l'Oracle de la Comédie Italienne ?

L'ACTEUR.

Non.

Mlle. RAIMOND.

Vous avez raiſon, la preſſe eſt trop grande ; d'ailleurs,

Cet Oracle eſt moins ſûr que celui de Chalcas.

L'ACTEUR.

Il me vient une meilleure idée.

Air : *Votre époux eſt de glace.*

Je m'en-vais de Mercure
Sçavoir cela.
De toute l'aventure
Il m'inſtruira.

Mlle. RAIMOND.

Où le trouverez-vous ?

L'ACTEUR.

A l'Opera.

Mlle. RAIMOND.

Allez & revenez vîte : en vous attendant, je vais donner audience aux trois perſonnes que vous voyez.

SCENE

SCENE II.

Mlle. RAIMOND, UN PROCUREUR, UN GASCON, M. CLAMART, *Medecin.*

LE PROCUREUR.

MADAME, je ſuis un homme de Juſtice.

Mlle. RAIMOND.

Je le vois bien.

LE GASCON.

Je ſuis un Chevalier de la Garonne.

Mlle. RAIMOND.

Je l'entends bien.

M. CLAMART.

J'ai l'honneur d'être un Medecin.

Mlle. RAIMOND.

Je le ſens bien.

Air : *Il étoit un Avocat.*

Qui vous amene en ce ſéjour ?

LE PROCUREUR.

C'eſt....

LE GASCON.

Écoutez.

LE MEDECIN.

Je viens pour...

Mlle. RAIMOND.

Que chacun parle à ſon tour,
Tour, tour, tourlourirette.
(*Au Procureur.*)
Commencez, Monſieur Gripos.

LE PROCUREUR.

Voici mon affaire en deux mots.
Tous les Procureurs, mes confreres, m'ont député, pour vous porter leurs plaintes.

Mlle. RAIMOND.

De quoi?

LE PROCUREUR.

Des traits de ſatyre, dont on nous accable ici tous les jours; vous ne ceſſez de dire que nous ſommes tous des Arabes, des corſaires.

Mlle. RAIMOND.

C'eſt la vérité....

LE PROCUREUR.

Hem!...

Mlle. RAIMOND.

Que nous le diſons.

LE PROCUREUR.

De plus,

Air: *Non, je ne ferai pas.*

Les couplets outrageans qu'en ces lieux on débite
Toujours de notre épouſe attaquent la conduite;
Et de quelque façon qu'une femme ait vécu,
Un Clerc ſçut l'attendrir, & le Maître eſt tondu.

Mlle. RAIMOND.

Voilà une belle affaire!

LE PROCUREUR.

Je viens vous prier de ne plus parler de nous à l'avenir.

Mlle. RAIMOND.

Si ce n'eſt que cela, vous pouviez vous épargner ce petit voyage; il y a déjà du tems que nous avons réſolu de ne vous plus mettre en Scene : le Public ne peut plus vous y ſouffrir; vous y feriez bientôt autant de mal qu'au Palais.

LE PROCUREUR.

Vous ne nous jouerez donc plus?

Mlle. RAIMOND.

Non.

LE PROCUREUR.

Tenez-moi parole; je vous prie, ſinon,
Que d'exploits ma fureur vous prépare!

Air : *Au fauxbourg S. Antoine.*

Vous verrez du grabuge :
Je vous apprendrai
Comme un Procureur gruge,
Lorſqu'il eſt outré.
Je ferai tomber un déluge
De papier timbré.

(*Il ſort.*)

Mlle. RAIMOND, *au Gaſcon.*

A vous, Monſieur le Chevalier ; qu'eſt-ce qui vous amene ?

LE GASCON.

Vos mauvais procédés.

Air : *Les Trembleurs.*

L'injuſtice eſt évidente ;
Sur ma province abondante,
Votre ſatyre mordante
Verſe toujours ſon poiſon.
L'incomparable patrie
Des arts & de l'induſtrie
Doit-elle être ainſi flétrie ?
J'en viens demander raiſon.

Mlle. RAIMOND.

Vous avez tort de vous plaindre ; quelle injure vous a-t-on fait ?

LE GASCON.

Quelle injure, cadedis ! depuis vingt ans, & plus, vos Pieces ſont farcies de Gaſcons.

Mlle. RAIMOND.

Il eſt vrai ; mais ce n'eſt pas ſur vous que tombent nos traits de critique.

LE GASCON.

Sur qui donc, cap de bious ?

Mlle. RAIMOND.

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Sur une vieille coquette

Qui chez elle vous reçoit,
Sur le marchand qui vous prête,
Sur un nigaud qui vous croit,
Sur la veuve dont le coffre
S'ouvre pour vous mettre en fonds;
Sur l'Actrice qui vous offre
Les débris de vingt Barons.

LE GASCON.

Ceci change la thèse : touchez-là, je suis le meilleur de vos amis ; adoussias, ma Reine, adoussias. (*Il sort.*)

Mlle. RAIMOND.

Approchez, Monsieur le Medecin ; c'est votre tour.

M. CLAMART.

Le Docteur Clamart, que vous voyez dans ma personne, vient se plaindre à vous des licences qu'on se donne sur votre Théâtre, aux dépens de la Médecine.

Air : *Bois de Boulogne.*

Vous avez tort, en vérité,
De jouer notre Faculté ;
Chacun aujourd'hui la révere.

Mlle. RAIMOND.

Comme a fait autrefois Moliere.

Monsieur le Docteur Clamart, j'ai bien peur que vous n'ayez pris une peine inutile.

M. CLAMART.

Se déchaîner contre un Corps ſi néceſſaire à tous les autres, quelle audace !

Mlle. RAIMOND.

Il eſt vrai que vous rendez ſervice à bien du monde.

Air : *Le bal du Cours.*

Par vous d'une grand'mere
On recueille le bien ;
Vous délivrez d'un frere
Un cadet qui n'a rien.
Vous ôtez un gardien
A de jeunes fillettes ;
Aux femmes, un époux
Jaloux ;
Aux fils, un vieux papa.
Voilà
Les plaiſirs que vous faites.

M. CLAMART.

Chanſon que tout cela ! notre profond ſçavoir eſt connu de tout l'Univers.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Dans tous les maux nous voyons clair.

Mlle. RAIMOND.

Comme on voit au fond de la mer.

M. CLAMART.

Nous en connoiſſons l'origine.

Mlle. RAIMOND.

Comme je connois le grand Kham.

M. CLAMART.

Nos yeux liſent dans la poitrine.

Mlle. RAIMOND.

Comme je lis dans l'Alcoran.

M. CLAMART.

Vous ne pouvez diſconvenir des effets admirables que nous opérons ſur le ſang.

Air : *Des époux réunis.*

Quand ſa maſſe eſt épaiſſie,
De lui nous venons à bout.

Mlle. RAIMOND.

Afin qu'il ſe purifie,
Vous n'en laiſſez point du tout.

M. CLAMART.

Quand le rhume vous accroche,
Notre ſecours eſt fort bon.

Mlle. RAIMOND.

Bon !
Souvent votre ſeule approche
Le fait deſcendre de-là,
Là.

M. CLAMART.

Air : *Le jus d'Octobre.*

Le courroux enfin m'aiguillonne ;
Pour punir ces traits inſultans,
A jamais je vous abandonne.

Mlle. RAIMOND.

Tant mieux, j'en vivrai plus longtems.

Ce Monſieur Clamart a bien la mine de peupler l'endroit, dont il porte le nom.... Mon camarade revient; il aura ſans doute appris des nouvelles de Momus.

SCENE III.

Mlle. RAIMOND, UN ACTEUR.

L'ACTEUR.

Air : *Turlutaine.*

JE n'ai pas perdu ma peine,
Et je viens d'être éclairci.

Mlle. RAIMOND.

Croyez-vous que Momus vienne ?

L'ACTEUR.

Turlutaine.

Mlle. RAIMOND.

Sera-t-il bientôt ici ?

L'ACTEUR.

Turlutu, tantaleri.

Je crois que vous ne le verrez de longtems; Mercure, que je quitte, vient de m'expliquer le ſujet de ſa diſgrace. Ces jours paſſés il y a eu fête au céleſte Palais; Momus & la Criti-

tique, ſa fille, y ont été invités, ainſi que tous les autres Dieux; ſur la fin du repas, l'ambroſie, qu'on fit couler à longs traits, échauffa les eſprits.

Mlle. RAIMOND.

Le Dieu de la raillerie s'eſt ſans doute éman cipé?

L'ACTEUR.

Un peu plus que de raiſon; le nectar leur donna ſi fort dans la tête, que lui & la Critique ſe livrerent tout entiers à la médiſance; les traits partoient comme un éclair, rien ne fut épargné.

Air. *O reguingué.*

Minerve reçut ſon lardon;
Ils tirerent ſur Apollon:
Leurs coups attaquerent Junon;
Par une cenſure trop aigre,
Pluton fut traité comme un Negre.

Air: *Par bonheur ou par malheur.*

Saturne fut leur jouet,
Plutus reçut ſon paquet,
Neptune eut ſon épithete;
De ſot, on traita Vulcain;
Cerès, de vieille Coquette;
Et Bacchus, de ſac-à-vin.

Air: *Vous m'entendez bien.*

Mars par eux fut nommé Gaſcon;

Mercure, intriguant & larron ;
Ils ont dans leur rancune....

Mlle. RAIMOND.

Eh! bien?

L'ACTEUR.

Dit que Vénus eſt une....
Vous m'entendez bien.

Mlle. RAIMOND.

Les Dieux, comme les hommes, n'aiment pas la vérité.

L'ACTEUR.

Non, le Conſeil céleſte réſolut de punir le pere & la fille.

Air : *Comme un coucou.*

Pour ſe venger de leur licence,
Les Dieux, d'une commune voix,
Ont ordonné, par leur ſentence,
Qu'ils ſe tairont pendant ſix mois.

Mlle. RAIMOND.

Le terme eſt long.

L'ACTEUR.

Momus, pour ne rien voir qui l'excite à médire, s'eſt retiré dans un déſert.

Mlle. RAIMOND.

Et la Critique?

L'ACTEUR.

Elle eſt d'un ſexe à qui la défenſe de parler peut être mortelle ; auſſi n'y auroit-elle pas réſiſté longtems.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Après quatre jours de silence,
Sans poulx, sans voix, sans connoissance,
Elle étouffoit ; mais par bonheur,
Pour elle on eut quelqu'indulgence,
Et Jupiter, en sa faveur,
Vient d'adoucir son ordonnance.

Eu égard à sa qualité de femme, on lui a permis de parler, à condition qu'elle ne dira pas plus de trois syllabes.

Mlle. RAIMOND.

Trois syllabes ! c'est bien peu.

L'ACTEUR.

Ce peu-là lui a conservé la vie ; je viens de la rencontrer ici près.

Mlle. RAIMOND.

N'y auroit-il pas moyen de l'attirer ici ? peut-être nous sera-t-elle utile.

L'ACTEUR.

Unissons-nous pour l'implorer.

Mlle. RAIMOND, *à la Critique qu'elle apperçoit.*

Air : *O Pierre.*

Notre amour vous en presse,
Venez auprès de nous.

L'ACTEUR.

Soulagez la tristesse
Qui nous accable tous.

TOUS DEUX.

Déesse, Déesse,
Nous languissons sans vous.

SCENE IV.

Mlle. RAIMOND, L'ACTEUR, LA CRITIQUE.

Mlle. RAIMOND.

Air : *A l'envers.*

ACcourez à notre Opera.

LA CRITIQUE.

M'y voilà.

L'ACTEUR.

Soutenez notre début.

LA CRITIQUE.

C'eſt mon but.

Mlle. RAIMOND.

Nous ferez-vous des amis ?

LA CRITIQUE.

Si je puis.

L'ACTEUR.

On dit que Jupiter a rendu contre vous un Arrêt ?

LA CRITIQUE.

Terrible.

Mlle. RAIMOND.

Et que vous ne pouvez proférer que trois ſyllabes à la fois ?

LA CRITIQUE.

Rien de plus.

L'ACTEUR.

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

Suivez-vous cette loi ?

LA CRITIQUE.

Malgré moi.

Mlle. RAIMOND.

Quoi ! jamais il n'arrive
Qu'en faute vous ſoyez ?

LA CRITIQUE.

Vous voyez.

L'ACTEUR.

Que cela vous captive ?

LA CRITIQUE.

Qu'y faire ?

Mlle. RAIMOND.

Nous en ſouffrirons beaucoup. Avant cela,

Air : *Des fraiſes.*

Vous nous donniez des couplets,
Qui nous faiſoient connoître ;
Vous ne pourrez déſormais
Nous fournir de pareils traits.

LA CRITIQUE.

Peut-être.

Mlle. RAIMOND.

Peut-être ?

LA CRITIQUE.

Peut-être.

L'ACTEUR.

Comment !

Air : *Si l'on vous demande à la porte.*

Sans paſſer les bornes preſcrites,
Vous pourriez remplir votre emploi.

LA CRITIQUE.

Je le croi.

Mlle. RAIMOND.

Avec trois ſyllabes petites,
De tout nous rendrez-vous raiſon ?

LA CRITIQUE.

Pourquoi non ?

L'ACTEUR.

Je doute de ce que vous dites.

LA CRITIQUE.

Eſſayez.

Mlle. RAIMOND.

J'y vois beaucoup de difficulté.

LA CRITIQUE.

Qu'importe ?

L'ACTEUR.

Cela ne paroit pas poſſible.

LA CRITIQUE.

Oh ! que ſi.

Mlle. RAIMOND.

Nous ſera-t-il permis de vous interroger ?

LA CRITIQUE.

Volontiers.

L'ACTEUR.

Que fait-on au Spectacle de la rue Saint Honoré ?

LA CRITIQUE.

Rien de trop.

Mlle. RAIMOND.

Dans la rue Mauconſeil ?

LA CRITIQUE.

De l'argent.

L'ACTEUR.

Au Faubourg Saint Germain ?

LA CRITIQUE.

Des dettes.

Mlle. RAIMOND.

Comment trouvez-vous le premier ?

LA CRITIQUE.

Paſſable.

L'ACTEUR.

Le ſecond ?

LA CRITIQUE.

Floriſſant.

Mlle. RAIMOND.

Le troiſiéme ?

LA CRITIQUE.

Tout à bas.

L'ACTEUR.

A merveille ! mais,

Air : *Un Berger de notre Village.*

Pour parler ſuivant notre ſtyle,
Il nous faut ici....

LA CRITIQUE.

Quelques chants....

Mlle. RAIMOND.

Sur l'air d'un nouveau Vaudeville.
Nous entendrez-vous ?

LA CRITIQUE.

J'y conſens.

Mlle. RAIMOND.

Votre réponſe eſt néceſſaire.

LA CRITIQUE.

Vous l'aurez.

L'ACTEUR.

En chanſon pourrez-vous la faire ?

LA CRITIQUE.

Vous verrez.

Mlle. RAIMOND.

Nos camarades viennent à propos, pour vous ſeconder. Allons, Monſieur le Muſicien.

LA CRITIQUE.

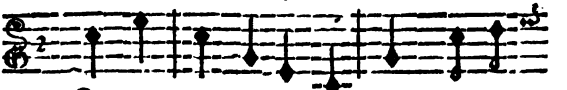
Commencez.

SCENE V.

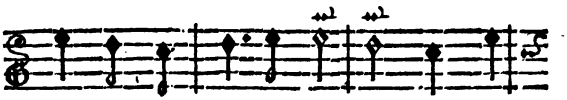
TOUS LES ACTEURS.

VAUDEVILLE.

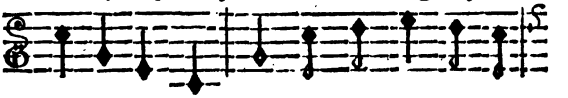
UN ACTEUR.



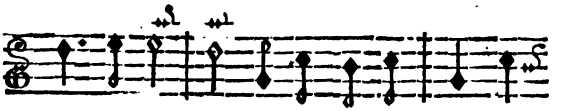
SI je me fi- xe ja- mais, Je pren-



drai, quoi qu'on puiſſe di- re, Quelqu'un



de ces doux ob- jets Que ſur le Théâtre



on a d-mi- re. Femme de ce goût Eſt

LA CRITIQUE.

propre à tout... Dé- trui- re.

UN ACTEUR.

Pour moi, je ſçaurai choiſir
Une Agnès ſimple & naturelle ;
Tous les jours, ah ! quel plaiſir !
Cette épouſe tendre & fidele
Me ſouhaitera,
Et m'aimera....

LA CRITIQUE.

Loin d'elle.

UNE ACTRICE.

Nous avons ici, dit-on,
Plus de trente amans dans nos chaînes.
Quelle erreur ! dans ce canton,
Je connois nombre de Climenes,
Qui, pendant trois mois,
N'en ont que trois....

LA CRITIQUE.

Douzaines.

UN ACTEUR.

Je ſuis le tuteur heureux
D'un objet qui me trouve aimable.
Quand je ſuis loin de ſes yeux,
Cette Belle eſt inconſolable :
Son plus doux eſpoir
Eſt de me voir....

LA CRITIQUE.

Au Diable.

UNE ACTRICE.

Tous les jours, mon jeune amant
Me promet un doux hyménée ;

Quand il me voit un moment,
De plaiſir ſon ame eſt charmée
Qu'il s'applaudira !
Quand il m'aura....

LA CRITIQUE.

Trompée.

UN ACTEUR.

Plaideurs, que vous êtes fous
De manger en procès vos terres !
Plus vîte, & bien mieux que vous,
Nous ſçavons terminer nos guerres.
On ſe va, chez nous,
Battre à grand coups....

LA CRITIQUE.

De verres.

UNE ACTRICE.

Le ſçavoir & le talent
Aux tréſors ont droit de prétendre.
Mon grand couſin, le Traitant,
Mieux que moi, pourra vous l'apprendre.
Tout ſon revenu
Vient d'avoir ſçu....

LA CRITIQUE.

Bien prendre.

UN GASCON.

Spadaſſins & fiers à bras,
Ce fer-là craint peu votre brette.
Je ne vous conſeille pas

D'attaquer un pareil athlete.
Dans tous mes combats,
Toujours je bats....

LA CRITIQUE.

Retraite.

UNE ACTRICE.

Un jeune époux de vingt-ans,
Selon moi, n'eſt pas convenable;
Lorſque nos feux ſont conſtans,
D'y répondre il eſt incapable.
Un mari barbon
Nous fait raiſon....

LA CRITIQUE.

A table.

UN ACTEUR.

Qu'un mari nabot eſt laid,
Me diſoit l'autre jour Théreſe!
Puiſqu'un grand homme eſt ſon fait,
J'ai de quoi la mettre à ſon aiſe;
Car, certainement,
Je ſuis un grand....

LA CRITIQUE.

Nicaiſe.

UNE ACTRICE.

C'eſt de la Cour que l'on tient
Le bon goût, la mine gentille
Mon origine en provient.
Tout Paris dit que la famille
De mon grand papa,
Sortit de là....

LA CRITIQUE.

Courtille.

UN ACTEUR.

Le beau Tircis que voilà,
En voulant m'égaler, me pique.
Du valet de treffle il a
Le minois groteſque & comique;
Mais on voit en moi
Le port d'un Roi....

LA CRITIQUE.

De pique.

UNE ACTRICE.

Il court un écrit charmant,
Qu'à bon droit le Public admire.
Monſieur dit publiquement,
Que c'eſt lui qui l'a ſçu produire.

UN ACTEUR.

Et c'eſt, en effet,
Moi qui l'ai fait....

LA CRITIQUE.

Tranſcrire.

UNE ACTRICE.

Des peintres les plus brillans,
Cléon doit augmenter la liſte;
Pour admirer ſes talens,
Maint auteur le ſuit à la piſte.

UN ACTEUR.

On a bien raiſon;

Car je ſuis bon....

LA CRITIQUE.

Copiſte.

UNE ACTRICE.

Vous voyez, dans ma maiſon,
Tous les jours, accourir Clitandre.
Que vous enſemble, Marthon?

MARTHON.

Je crois qu'un hommage ſi tendre,
Et des ſoins ſi doux,
Sont pris pour vous....

LA CRITIQUE.

Surprendre.

UNE ACTRICE.

O les aimables époux
Que l'on trouve dans cet aſyle!
Nous plaindre, eſt mal fait à nous.
Leur humeur eſt douce & facile:
Ils ſont amuſans,
Vifs & charmans....

LA CRITIQUE.

En ville.

UN ACTEUR.

Philis à mes feux répond,
Dans ſes yeux j'ai vu qu'elle m'aime;
Pour mes rivaux, quel affront!
Pour mon cœur, quel plaiſir extrême!
La Belle, je croi,

N'aime que moi...

LA CRITIQUE.

Vingtieme.

UNE ACTRICE.

Si des ennemis ſecrets
Sont venus ici pour nous nuire,
Contre eux aiguiſez vos traits;
Dans ce jour, il faut les détruire.
Quel bonheur pour nous!
S'ils crevent tous....

LA CRITIQUE.

De rire.

Mlle. RAIMOND.

Vous avez réponſe à tout, & vous vous en acquittez....

LA CRITIQUE.

De mon mieux.

L'ACTEUR.

Je crois que Jupiter ſera la dupe de ſa vengeance.

Mlle. RAIMOND.

Peut-on vous demander ce que vous allez faire à préſent?

LA CRITIQUE.

Vous quitter.

L'ACTEUR.

Que dites-vous, s'il vous plaît?

LA CRITIQUE.

Que je pars.

Mlle. RAIMOND.

Tout-à-l'heure ?

LA CRITIQUE.

Sur-le-champ.

L'ACTEUR.

Air : *Tout eſt dit.*

Quel ſujet important vous preſſe
D'abandonner ſitôt ces lieux !
Demeurez avez nous, Déeſſe ;
Contentez nos vœux.

LA CRITIQUE.

Je ne peux.

Mlle. RAIMOND.

A des faquins donnez encor la touche.

L'ACTEUR.

Quoi ! vous ſortez ! rien ne vous attendrit !

Mlle. RAIMOND.

Rien ne vous touche !

LA CRITIQUE.

Tout eſt dit.

L'ACTEUR, *à Mlle. Raimond.*

Elle nous eſt néceſſaire ; ne l'abandonnez pas. Moi, je m'en vais donner audience à l'Antiquité & à la Nouveauté que je vois s'approcher.

SCENE

SCENE VI. *& derniere.*

L'ANTIQUITÉ, LA NOUVEAUTÉ, L'ACTEUR.

L'ANTIQUITÉ.

Air : *En badinant, en folâtrant.*

Je dois avoir la préférence.

LA NOUVEAUTÉ.

C'eſt à moi qu'on la donnera.

L'ANTIQUITÉ.

Vous vous bercez d'une eſpérance
Qui ſurément vous trompera.
Vous avez trop de ſuffiſance ;
Ne comptez point donner la loi :
Ce ſera moi.

LA NOUVEAUTÉ.

Ce ſera moi.

L'ANTIQUITÉ.

J'ai des ſuffrages d'importance.

LA NOUVEAUTÉ.

Les miens ſont d'un meilleur aloi.

L'ACTEUR.

Ecoutons cette diſpute.

L'ANTIQUITÉ.

La Nouveauté vouloir avoir le pas ſur l'Antiquité !

Air : *Simone, ma Simone.*

C'eſt n'avoir abſolument
Aucun jugement ;
Oui, Déeſſe, encore un coup,
Ce procédé m'étonne :
Il ne vous ſied point du tout,
Ma petite mignonne.

Quelles ſont vos raiſons ? Parlez.

LA NOUVEAUTÉ.

Il n'eſt pas beſoin.

Air: *Du jus d'Octobre.*

Un de mes regards en impoſe :
Mieux qu'un diſcours ſentencieux ;
Ma jeuneſſe plaide ma cauſe ;
Et mes Avocats, ſont mes yeux.

L'ANTIQUITÉ.

Quel orgueuil ! je n'en ai pas tant, moi qui rends tous les jours tant de ſervices. Vous conviendrez avec moi, que les plus beaux eſprits ont recours à mon magazin.

Air : *De notre cabane.*

Le vrai philoſophe,
L'auteur de bon goût,
Viennent s'y fournir de tout.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous donnez l'étoffe,
Et c'eſt moi qui couds.

L'ANTIQUITÉ.

Il eſt bien difficile de faire un bouquet, ſans

que l'on a des fleurs à discrétion ! il vous faudroit de l'expérience, & vous n'en avez point : pour moi, j'ai vû Marius, Sylla, Pompée, Mithridate, Annibal, Scipion.

Air : *La Reine du Baroſtan.*

J'ai vû le Grand Alexandre,
J'ai vû Séneque & Platon,
J'ai vû Priam & Caſſandre,
J'ai vû Brutus & Caton ;
Dans l'Hiſtoire & dans la Fable ;
J'ai tout feuilleté, tout lû.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous feriez bien plus aimable,
Si vous en euſſiez moins vû.

L'ANTIQUITÉ.

Air : *Vieillards de Théſée.*

Puis-je entendre & ſouffrir ce langage !
Dieux ! que cet outrage
Bleſſe mon cœur !
Quelle recompenſe !
Moi, qui lui diſpenſe
Tout ce que j'ai de meilleur ;
Pour prix de mon zèle,
Je ne reçois d'elle
Que peine & tourment ;
Au Public, j'appelle
De ce traitement.

Allez, allez, vous devriez mourir de honte petite ingrate que vous êtes. Le ruiſſeau qui

méconnut sa source, l'étoit moins que vous ; mais j'en aurai raison, & je prendrai des Arbitres, des Arbitres.

L'ACTEUR.

Tâchons de les accommoder. Eh ! de grace, Mesdames, finissez ces vains débats ; sied-il à des Immortelles de faire rire à leurs dépens ?

L'ANTIQUITÉ.

Ai-je tort ?

LA NOUVEAUTÉ.

Est-ce ma faute ?

L'ACTEUR, *à l'Antiquité.*

Je vous conseille de ne point plaider avec la Nouveauté ; vous avez raison : mais elle gagneroit. (*A la Nouveauté.*) Vous ne pouvez vous passer de l'Antiquité ; croyez-moi, faites lui une petite satisfaction.

LA NOUVEAUTÉ.

Je le veux bien. Je vous assure, Déesse, que je n'ai eu aucun dessein de vous offenser ; ne nous brouillons point, je vous prie ; je conviens de tous les avantages que vous avez sur moi ; & je les publierai partout.

L'ACTEUR, *à l'Antiquité.*

Etes-vous contente ?

L'ANTIQUITÉ.

Je n'ai plus rien à dire.

LA NOUVEAUTÉ.

Air : Très-volontiers, fort volontiers.

L'aveu que je vous fais,
Répare toute offense.

L'ANTIQUITÉ.

Vous aurez désormais
Part à ma bienveillance.

LA NOUVEAUTÉ.

Terminons tout procès.

L'ANTIQUITÉ.

Très-volontiers, fort volontiers, ma chere ;
Que notre paix
Dure à jamais.

L'ACTEUR.

Vous ne sçauriez mieux faire.
Embrassez-vous de bonne amitié.

LA NOUVEAUTÉ, *à l'Acteur, qui veut l'embrasser.*

Que voulez-vous ?

L'ACTEUR.

Mon droit de médiateur.

L'ANTIQUITÉ.

Vous serez payé d'une autre façon ; nous allons composer pour vous un Vaudeville, sur le vieux & le nouveau.

L'ACTEUR.

Vous nous ferez plaisir.

LA NOUVEAUTÉ.

Cela sera fait dans la minute.

L'ACTEUR.

Tant mieux ; nous nous en servirons pour terminer la petite fête que notre Maître de Ballet va donner ici dans un moment

VAUDEVILLE.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

JE veux que l'on ſerve à ma table,
Ce qu'il faut dans chaque ſaiſon ;
La jeune chair m'eſt agréable,
Et j'aime fort le vieux poiſſon.

*

Lors qu'avec le voiſin Grégoire
Je vais au *Cerceau* m'heberger,
Le vieux fromage nous fait boire,
Et le pain frais nous fait manger.

*

L'amitié, comme la tendreſſe,
Partage en tout tems mon ardeur.
Vieux amis & jeune maitreſſe
Sont l'amuſement de mon cœur.

*

Plus d'une Belle, en cette ville,
Sçait ménager en même-tems,
Pour l'agréable & pour l'utile,
Jeunes Plumets & vieux Traitans.

*

Air : *Comme un coucou.*

Sur la fievre & sur la migraine,
Un vieux Medecin parle bien ;
Mais, ma foi, pour ouvrir la veine,
Vive un jeune Chirurgien.

*

Jeune fille & vieille compagne
Servent d'enseigne aux libertins.
Vieux Bourguignon, jeune Champagne
Font l'agrément de nos festins.

*

J'aime, au pays de l'Harmonie,
De jeunes voix & de vieux chants ;
Il faut, en fait de symphonie,
Jeunes mains & vieux instruments.

*

Souvent des epouses jeunettes
Rendent papas de vieux barbons ;
Vieux coqs, avec jeunes Poulettes,
Font des œufs qui sont beaux & bons.

*

Il faut aux Aides & Domaines,
Vieux Directeurs, jeunes Commis.

Jeunes ſoldats, vieux Capitaines,
Sont bons contre nos ennemis.

Air : *Réveillez-vous.*

Dans un char, ou ſur une flotte,
Qui veut bien aller, doit chercher
Jeunes matelots, vieux pilote,
Jeunes chevaux & vieux cocher.

*

La docte Antiquité ſurpaſſe
Tous nos ouvrages les plus beaux;
Phœbus met dans la même claſſe
Vieux almanachs & vers nouveaux.

*

A vieux tableaux neuve bordure,
Bride neuve à vieille jument,
A vieux bouquins neuve reliûre,
Font encor venir le Marchand.

*

Aux devoirs mari qui déroge,
Se fait jouer de mauvais tours:
A jeune femme & vieille horloge,
Il faut regarder tous les jours.

*

Belle figure & bonne grace
Menent au comptoir le chaland :
La vieille marchandise passe,
Quand un jeune Objet nous la vend.

X

Air : Ici je fonde.

Je mets, quand la bise est piquante,
Vieille perruque & bon manteau :
Je prends, quand la cigale chante,
Perruque neuve & vieux chapeau.

X

Un certain soupçon me tourmente,
Quand je vois aller au serein
Vieux maître & jeune gouvernante,
Jeune filleule & vieux parrein.

X

Ce qu'en vingt ans gagna le pere,
Le fils le mange en un quartier :
Les vieux écus ne restent guère
Dans les mains d'un jeune héritier.

X

Contre qui voudra je parie,
Qu'un baudet en beau velours neuf

Plaira cent fois mieux à Sylvie,
Qu'un ſçavant en vieux drap d'Elbœuf.

X

De peur que trop tôt on ne meure,
Il faut fuir les déreglemens ;
Quand on fait le vieux de bonne heure,
On eſt jeune pendant longtems.

AU PUBLIC.

Air : *Du jus d'Octobre.*

Meſſieurs, ſouvent on vous rappelle
Par des ſalmis joliments faits :
Plus d'une fois ſauſſe nouvelle
Fit paſſer pour neuf un vieux mets.

X

Accordez-nous la même grace
Qu'aux auteurs vous fites toujours ;
Que votre indulgence nous paſſe
Vieille penſée & nouveaux tours.

FIN.

DIVERTISSEMENTS

D'OPERAS-COMIQUES.

DIVERTISSEMENT

DE L'ESCLAVAGE DE PSYCHÉ.

PLUTON.

Air.

OMBRES infortunées,
A rester dans les fers, par Minos condamnées ;
Approchez, & répondez-moi.
Sur vos fautes si je vous voi
De bonne foi,
Je changerai vos destinées,
Et vous affranchirai d'une si dure loi.

PLUTON ET LES OMBRES.

VAUDEVILLE.

PLUTON.

Air : *C'est la vérité.*

QUI vous a mis dans l'état où vous êtes ?

L'OMBRE.

Je suis né de Pezenas,

PLUTON.

Je comprends votre cas ;
Vous n'avez pas satisfait à vos dettes ?
Parlez avec sincérité.

L'OMBRE.

C'est la vérité.

PLUTON, *à une autre Ombre.*

Vous, dites-moi quel fut votre exercice ?

L'OMBRE.

De montrer, re, mi, fa, sol, la.

PLUTON.

Et dans ce métier-là,
De confident vous avez fait l'office ?
Parlez avec sincérité.

L'OMBRE.

C'est la vérité.

PLUTON, *à une troisième Ombre.*

Que faisiez-vous ?

L'OMBRE.

J'avois des compagnies
De joueurs assemblés chez moi.

PLUTON.

Il suffit, je conçoi
Que vous avez lié bien des parties ?
Parlez avec sincérité.

L'OMBRE.

C'est la vérité.

PLUTON, *à une quatrieme Ombre.*

Vous, qu'étiez-vous ?

L'OMBRE.

La coëffeuſe, de France ;
Qui d'ouvrage a manqué le moins.

PLUTON.

J'entends, par vos bons ſoins,
Plus d'un époux fut coëffé d'importance?
Parlez avec ſincérité.

L'OMBRE.

C'eſt la vérité.

PLUTON, *à une cinquieme Ombre.*

Et vous ?

L'OMBRE.

J'allois à cette Académie ;
Que Paris nomme Magazin.

PLUTON.

Et là, j'en ſuis certain,
Vous appreniez plus qu'on n'avoit envie ?
Parlez avec ſincérité.

L'OMBRE.

C'eſt la vérité.

PLUTON, *à toutes les Ombres.*

EN faveur de cette Beauté, *
Votre Roi, dans ce jour, vous met en liberté ;
Rempliſſez ces lieux de ſa gloire :
Jamais rien de ſi beau n'a paſſé l'onde noire.
C'eſt un aſtre nouveau,
Qui nous vient éclairer dans la nuit du tombeau.

* Pſyché.

VAUDEVILLE.

Air : *Des Echos féminins.*

D'UNE ardeur indiscrette & vaine
L'effet est toujours fâcheux :
Qui veut trop voir, porte la peine
De son desir curieux ;
Ce que Psyché, dans cette Piece, éprouve,
Prouve
Combien ce défaut nuit :
Que chacun donc, de son cruel martyre,
Tire,
Pour ses mœurs, quelque fruit.

L'Amour vivoit, dans son enfance,
De sonnets & rondeaux ;
Aujourd'hui, pour sa subsistance,
Il faut de fréquents cadeaux :
A soupirer, tout homme qui s'amuse,
Muse.
Si tu veux, tendre amant,
Que la fierté de Philis se relâche,
Lâche ;
C'est le goût d'à présent.

On ne va guere à la fortune,
Par le sentier de l'honneur :
Suis, mon fils, la route commune,

Disoit certain Procureur :
Affranchis-toi d'une crainte frivole ;
Vole,
Sans mesure & sans fin.
N'épargne rien, sur tout rogne & grapille ;
Pille
La veuve & l'orphelin.

Vieux amant de la jeune Hortense,
Tu ris de la voir pleurer ;
Quand une affaire d'importance
T'oblige à t'en séparer ;
Tu ne vois pas qu'on te dresse une embuche !
Buche,
Que tu t'y connois peu !
Par ses soupirs, la matoise t'abuse,
Buse,
Pour mieux cacher son jeu.

L'Amour m'a rendu la maîtresse
D'un Plumet rempli d'ardeur.
Avant de payer sa tendresse,
Consulte-toi bien, mon cœur.
Il est galant, attentif à complaire ;
Plaire,
Est son unique objet ;
Mais rarement on voit un Mousquetaire
Taire
Les faveurs qu'on lui fait.

Toi, dont la voix au Luth s'accorde,
De ta Belle n'attends rien,
Si tu ne ſçais toucher la corde,
Dont Plutus ſe ſert ſi bien.
Sans le ſecours qu'on tire de la caiſſe,
Qu'eſt-ce
Que des ſons ſuperflus ?
Dans ce tems-ci, l'heure où l'Amour moiſſonne,
Sonne
Par le bruit des écus.

Deſtin, quelle eſt ton injuſtice !
Quand un bon marchand ſe perd,
Tous les jours on voit ton caprice
Favorable au bonnet vert.
Dans les panneaux qu'une trompeuſe adreſſe
Dreſſe,
Il vient plus d'un prêteur ;
Et l'emprunteur trouve en la banqueroute
Route
Qui le mene au bonheur.

Toi, dont le front cent fois ſe baiſſe,
Pour faire aux Grands le ſalut,
Du ſoin qui t'occupe ſans ceſſe,
Apprends-moi quel eſt le but.
Si ton eſprit à quelque recompenſe
Penſe,
Ton eſpoir ſera nul,

Qui fut l'appui du Marquis & du Comte
Compte,
Se trompe en son calcul.

Notre Psyché, Messieurs, espere
Vous avoir pour défenseurs.
Nous vous prions de ne pas faire
Chorus avec les censeurs.
Que les efforts que notre ardeur constante
Tente,
Soient bien reçus de vous.
N'aveignez point les instrumens baroques,
Rauques,
Qui nous font trembler tous.

DIVERTISSEMENT.

DU SYLPHE SUPPOSÉ.

CANTATILLE.

PETITS oiseaux, que votre sort est doux!
Et que mon cœur en est jaloux!
Votre élément flatteur est l'objet de mon zele.
Que n'ai-je, en ce moment, des aîles comme vous?
Vous me verriez voler où le plaisir m'appelle.

Mortels pesans,
Esprits rampans,
Sur le sein de la terre
Fixez-vous à jamais.
Un plus noble penchant éleve mes souhaits
Jusqu'au séjour du tonnerre.
Petits oiseaux, &c.

Air léger.

TOUT, dans le monde,
N'est que du vent.
Sur les vœux d'un ami, sur la foi d'un amant,
Malheureux qui se fonde.
Je me fierois plutôt aux caprices de l'onde
Qu'aux promesses du courtisan.
Tout, dans le monde,
N'est que du vent.

En jolis mots le petit maître abonde :
Mais on trouve souvent,
Quand on le sonde,
Beaucoup de bruit & peu de jugement.
Tout, dans le monde,
N'est que du vent.

Damon nous éblouit par un habit charmant ;
Dans un char éclatant

Il mene tous les jours & la brune & la blonde ;
Croit-on qu'à tant de frais son revenu réponde ?
Tout, dans le monde,
N'est que du vent.

VAUDEVILLE.

Air : *Je ne sçais pas écrire.*

AU-dessus des Dieux & du Sort,
L'orgueil éleve un esprit fort ;
De loin c'est un fantôme.
Qu'un revers, un petit malheur
Mette à l'épreuve ce grand cœur ;
Ce n'est plus qu'un atôme.

Qu'un jeune homme enfante un couplet,
L'amour-propre aussitôt le fait
Aussi grand qu'un fantôme.
Bientôt par un morceau plus fort,
Il ose prendre son essor ;
Ce n'est plus qu'un atôme.

Que le mariage est trompeur !
Deux jours avant le sien, ma sœur
S'en faisoit fantôme ;
Dès le jour qu'elle s'engagea,
Le grand fantôme, déloges ;
Ce ne fut qu'un atôme.

Un fanfaron fait le vaillant,
Quand il ne voit point d'aſſaillant;
De loin c'eſt un fantôme.
Approchez & joignez ſon fer,
Ce courage ſi grand ſe perd;
Ce n'eſt plus qu'un atôme.

Lorſque nous allons voir un Grand,
Nous ne l'abordons qu'en tremblant
Il nous ſemble un fantôme.
Sous le maſque de la grandeur,
Quelquefois il eſt, par le cœur,
Plus petit qu'un atôme.

Un Achille ſuperbe & vain
Se croit, parmi le genre humain,
Un géant, un fantôme.
Philis paroît, l'Amour agit;
Une minute traveſtit
Le géant en atôme.

L'auteur d'un morceau qu'on attend,
Sur ſes ergots s'élève tant,
Qu'il paroît un fantôme.
Le jour que la piece paroît,
La crainte le rabaiſſe, il eſt
Plus petit qu'un atôme.

DIVERTISSEMENT,

D'un Prologue intitulé, LE BADINAGE.

AIR.

REGNEZ dans ces lieux à jamais,
Badinage ; nos jeux vous doivent leurs succès.
De vos chanſons la morale amuſante
Sçait flatter nos eſprits en corrigeant nos cœurs.
De vos leçons la ſageſſe riante
Mene à la vérité par un chemin de fleurs.

VAUDEVILLE.

Air : *Le badinage.*

FUYONS le ſerieux ;
A bâiller il engage.
C'eſt par lui qu'en ces lieux
Souvent on fit naufrage.
Le grave perſonage
Conviendroit-il ici ?
Nanni ;
Vive le badinage,
Vive le badinage.

Si tant de cadédis
Inondent ce rivage ;
Si d'être aimés *gratis*
Ils ont l'heureux partage ;
Eſt-ce par un langage
Doucereux & tranſi ?
Nanni ;
C'eſt par le badinage.

Maris, dont le bonnet
Porte un certain plumage,
Vos malheurs ſont l'effet
De votre humeur ſauvage.
Par un triſte eſclavage,
Du Sexe eſt-on chéri ?
Nanni ;
C'eſt par le badinage.

De Miherve ici bas
Quand vous ſeriez l'image,
Belles, n'eſperez pas
En tirer avantage.
Par l'humeur douce & ſage,
Fait-on fortune ici ?
Nanni ;
C'eſt par le badinage.

Qu'Aminte

Qu'Aminte ait, depuis peu,
Mis ſes bijoux en gage ;
Que la fureur du jeu
Lui cauſe du dommage ;
Eſt-ce par ſon ménage
Qu'il ſera rétabli ?
Nanni ;
C'eſt par le badinage.

Si du grand Opera
Mainte Actrice volage,
En chantant ut, fa, la,
Se met en équipage ;
Eſt-ce par ſon ramage
Qu'elle triomphe ainſi ?
Nanni ;
C'eſt par le badinage.

Quand un mari jaloux
A conçu de l'ombrage,
Et que, dans ſon courroux,
Au logis il fait rage ;
Par des plaintes, l'orage
Peut-il être adouci ?
Nanni ;
C'eſt par le badinage.

Pour guérir le ſouci
Qui jaunit ſon viſage,
Liſe aux Eaux de Paſſi
Fait ſouvent un voyage.
Son teint, par ce breuvage,
Sera-t-il éclairci ?
Nanni ;
C'eſt par le badinage.

Tous les ſoirs, quand Jacquet
Revient du labourage,
La fermiere lui fait
Servir un bon potage.
Eſt-ce pour ſon ouvrage
Qu'on le régale ainſi ?
Nanni ;
C'eſt pour le badinage.

Qu'une femme, avec art,
De ponpons faſſe uſage ;
Qu'elle ait recours au fard,
Pour briller d'avantage ;
Tout ce bel étalage
Eſt-il pour le mari ?
Nanni ;
C'eſt pour le badinage.

Qu'un tendron du Palais
Quitte l'apprentiſſage,
Pour loger ſes attraits
Dans un premier étage;
Par un bon mariage
Son fonds eſt-il groſſi?
Nanni;
C'eſt par le badinage.

AU PARTERRE.

Meſſieurs, à nos couplets
Donnez votre ſuffrage;
Des funeſtes ſifflets
Qu'ils évitent l'outrage.
Pour nous donner courage,
Avec nous répétez,
Chantez:
Vive le badinage.

DIVERTISSEMENT

D'une Piece intitulée, LE VAUDEVILLE.

AIR.

QUEL triomphe eſt égal à ta gloire immortelle,
Vaudeville badin! tu regnes en tous lieux:
Dans les Palais la volupté t'appelle,
Et Comus te conduit à la table des Dieux.

De tes couplets la tournure amuſante
Rejoüit nos eſprits, en corrigeant nos cœurs.
De tes leçons la ſageſſe riante
Mene à la vérité par un chemin de fleurs.

AIR.

Les ſons bruyans
De la trompette
Sont moins touchans
Que la muſette,
Et, dans les champs,
La ſimple violette
Nous charme plus que les pavots brillants;
C'eſt ainſi qu'une chanſonnette,
Vive & follette,
Vaut ſon prix comme les plus beaux chants.
C'eſt ainſi que du Vaudeville
Le chant facile
Porte au cœur des charmes ſéduiſans.
Les agrémens
D'une fillette,
Drolette,
Finette,
Gentille & joliette,
Sont quelquefois plus engageans,
Plus amuſans,
Et plus piquans
Que les attraits d'une beauté parfaite.
C'eſt ainſi qu'une chanſonnette,

Vive & follette,
Vaut ſon prix comme les plus beaux chants.
C'eſt ainſi que du Vaudéville
Le chant facile
Porte au cœur des charmes ſéduiſans.

VAUDEVILLE.

Air : *C'eſt par toi.*

C'EST par toi, Vaudeville heureux ;
Que dans les champs, au clair de Lune,
Nous voyons la blonde & la brune
Danſer avec leurs amoureux.
A l'ombre d'un chêne,
Quand tout un hameau,
Par la main s'enchaîne,
Et chante en écho :
Allons gai, gai, gaiment ;
Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement ;
Sur l'herbe & la mouſſe,
Tout prend ſon eſſor ;
Chacun ſe trémouſſe :
C'eſt un âge d'or.

En calculant un bordereau ;
Un chiffreur qu'une obole arrête ;
Se mord les doigts, gratte ſa tête,
Et maudit cent fois le bureau.

Mais ſitôt qu'à table,
Le verre à la main,
Un buveur aimable,
Lui dit ce refrain :
Ils ſont comptés, ne les comptons donc plus, ces jours :
Mais paſſons-les à boire ;
Le chagrin qu'il dompte,
Fuit comme le vent ;
Il trouve ſon compte,
Mieux qu'en écrivant.

Un ſoldat dans un long trajet,
Accablé du fardeau qu'il porte,
De tems en tems ſe déconforte,
Et du ſort ſe plaint en ſecret ;
Mais quand, ſous la tente,
Deux jours de repos
Permettent qu'il chante
Cet air & ces mots :
Je ſuis un garçon d'honneur,
Que l'on nomme la Terreur.
Ma mouſtache redoutable
Fait trembler nos ennemis ;
J'irois attaquer le Diable
Pour notre bon Roi Louis ;
Au feu ſon cœur vole,
Il part auſſitôt,
Et voilà le drôle
Qui monte à l'aſſaut.

Le Savetier de notre coin,
Cinq ou six jours de la semaine,
Souffre impatiemment sa peine,
Et se plaint fort de son besoin;
Mais à la guinguette
Qu'il aille un Lundi,
Et qu'avec Toinette
Il clabaude ainsi :
A boire, à boire, à boire :
Nous quitterons-nous sans boire ?
Nous sommes bien, tenons-nous y :
Peut-être ailleurs serions-nous pis ;
Nul bien ne le tente,
Et dans son emploi,
Il est, quand il chante,
Plus content qu'un Roi.

Clitandre, un jour, près de Philis,
Étant devenu téméraire,
Elle en conçut tant de colere,
Qu'un soufflet en devint le prix.
Mais après l'orage,
Dès que le fripon
Eut, par ce langage,
Demandé pardon :
Ce n'est qu'à vos beaux yeux
Que l'on doit imputer le crime de mes feux,
Et c'est pour trop aimer que je suis malheureux ;

Philis, plus traitable,
Ceſſa ſes refus ;
Bientôt le coupable
Le fut encor plus.

Tircis, un jour, las de languir
Pour un Objet inéxorable,
Trouvoit le jour inſupportable ;
Et ſe diſpoſoit à mourir :
Mais dès que Grégoire,
Qu'il fut conſulter,
Lui dit l'air à boire,
Que je vais chanter :
Le jus charmant du petit bois,
Qui croît aux environs d'Arbois,
Guérit un amant aux abois.
Viens voir chez Oſouf & Dubois
Comme j'en bois ;
Tircis fit uſage
De cette leçon,
Et le doux breuvage
Fit ſa guériſon.

Quand un galant qu'on n'aime pas
Nous ſollicite de nous rendre,
Sans peine l'on peut s'en défendre,
Il ne faut pas de grands combats ;
Mais, dans un bocage,
Quand l'amant chéri

Nous trouve à l'ombrage,
Et chante ceci :
Brunette, mes amours,
Languirai-je toujours?
Le cœur, peu tranquille,
Nous dit d'écouter.
Qu'il eſt difficile
De lui réſiſter!

Pour vaincre une amoureuſe ardeur;
Combattons-la dès ſa naiſſance;
Le tems lui donne une puiſſance
Dont on ne peut être vainqueur.
Pour nous en défaire,
Et nous arrêter,
La Raiſon ſévere
A beau nous chanter :
Tout amant,
Comme le vent,
Eſt ſujet à changer :
N'en courons point le danger;
Malgré ſa défenſe,
L'on court le hazard,
Et la remontrance
Vient un peu trop tard.

Lorſqu'un mari, qui penſe bien,
Nous traite comme ſon égale,

On chérit la foi conjugale,
Et le devoir ne coûte rien :
Mais quand il faut être
Vis-à-vis d'un ours,
Qui, d'un ton de maître,
Nous tient ce diſcours :
Travaillez & taiſez-vous.
Où donc allez-vous, Madame?
Ce n'eſt point là, ſur mon ame,
La conduite d'une femme....
Cher époux,
Point de courroux;
Je ne crois pas que perſonne
Dans le monde me ſoupçonne....
Madame, Madame, je vous l'ordonne,
Travaillez & taiſez-vous;
Après un langage
Si dur, ſi bourru,
Pour demeurer ſage,
Qu'il faut de vertu !

L'autre jour, le jeune Médor
S'amouracha d'une innocente;
Son allure ſage & décente
Au galant parut un tréſor.
Il plut à la fille,
Et ſe contenta;
Mais bientôt le drille
Triſtement chanta :

Qu'allois-je faire, lere, lere,
Dans cette galere ?
Qu'allois-je faire, ô lon, lan, la ;
Hélas ! qu'allois-je faire là ?
Dans la compagnie,
Peut-être aujourd'hui,
Pour même folie,
Quelqu'un chante ainſi.

Un jour Damon, pour obtenir
Certaines faveurs de Silvie,
Lui jura cent fois ſur la vie
Qu'avec elle il vouloit s'unir.
A peine le drôle
Se vit-il content,
Qu'il tourna l'épaule,
Et dit en fuyant :
Ne croyez pas qu'on m'attrape ;
Vous vous en flattez en vain :
Qu'ai-je à faire de la grape,
Quand j'ai raflé le raiſin ?
Pourrez-vous, Meſdames,
Après ce tour-ci,
Vous fier aux flammes
D'un jeune étourdi ?

Il faut du ſel & quelques traits,
Pour faire paſſer nos ouvrages.

Meſſieurs, on n'a point vos ſuffrages,
Si vos goûts ne ſont ſatisfaits.
En vain dans l'attente
D'un heureux effet,
L'un de nous vous chante
Ce petit placet :
D'un Auteur aux abois
Soutenez la foibleſſe.
Meſſieurs, par notre voix,
C'eſt à vous qu'il s'adreſſe :
Frappez, battez, claquez fort,
Partez tous d'accord ;
Si rien ne vous pique ;
Foin du compliment ;
Sur notre ſupplique,
Vous mettez, Néant.

DIVERTISSEMENT
DU REGISTRE INUTILE.

Air chanté au Jaloux par un Maſque qu'on fait danſer malgré lui.

IL n'eſt rien de conſtant, & toute choſe paſſe ;
Comme vous allez voir paſſer ce rouge bord.
Mon amitié pour vous, exempte de ce ſort,
Ne craint point que le tems l'efface.

Je goûte, en vous voyant, cent fois plus de plaiſir,
Que ne m'en va cauſer ce charmant élixir.
Il eſt vrai qu'en vous ſeul je mets toute ma gloire,
Comme il eſt vrai que je vais boire ;
Si je vous ments, mon cher patron,
Que ceci, dans l'inſtant, me ſerve de poiſon.

Autre Air.

Brulez vos livres dans ce jour,
Vous qui ſur vos mémoires,
Sur vos grimoires,
Voulez enrégiſtrer tous les tours de l'Amour ;
Quittez, quittez une entrepriſe,
Dont cent mille écrivains ne viendront pas à bout :
On ne s'aviſe
Jamais de tout.

VAUDEVILLE.

Air : *Rayez cela de vos tablettes.*

Auprès d'une jeune perſonne,
Rubans, bijoux, cadeaux & *cætera*,
Sont une recette très bonne ;
Mettez-la ſur votre agenda.
Vous qui croyez qu'à vos fleurettes
Fillette *gratis* ſe rendra,
Rayez cela
De vos tablettes.

Pour faire aller un Sécretaire,
Jambons, gibier, liqueur & *cætera*,
Sont un moyen très salutaire;
Mettez-le sur votre agenda.
Vous qui croyez, sans ces emplettes,
Ne point trouver de remora,
Rayez cela
De vos tablettes.

Pour être fêté dans le monde,
Chansons, bons mots, rebus & *cætera*,
Sont d'une vertu sans seconde;
Rempliſſez-en votre agenda.
Vous qui croyez, sans ces bluettes,
Jouir des honneurs du sopha,
Rayez cela
De vos tablettes.

Fermez l'oreille & la paupiere,
Quand, chez Madame, un jeune galant va;
Barbon, c'est la bonne maniere;
Mettez-la sur votre agenda.
Vous qui croyez qu'à vos lunettes
Aucun secret n'échappera,
Rayez cela
De vos tablettes

Commis, ſi tu veux un bon poſte,
Deux pieds mignons trottans à l'Opéra
Pourront t'y faire aller en poſte;
Mets cela ſur ton agenda.
Vous qui, ſans allures ſecrettes,
Croyez qu'on vous avançera,
Rayez cela
De vos tablettes.

Maris, lorſque l'on vous partage
Du couvre-chef que Ménélas porta,
Le ſilence eſt un parti ſage;
Mettez-le ſur votre agenda.
Vous qui, par le bruit que vous faites,
Croyez qu'Amour s'envolera,
Rayez cela
De vos tablettes.

De la cruauté la plus dure,
Par de bons ſoins, toujours on triompha.
Amant, cette maxime eſt ſûre;
Mettez-la ſur votre agenda.
Vous qui, pâr de fades ſornettes,
Croyez me gagner ſonica;
Rayez cela
De vos tablettes.

Dans un réduit ſombre & tranquille,
L'Honneur en vain dit à l'Amour, holà!
Belle, cet avis eſt utile;
Mettez-le ſur votre agenda.
Jeune chercheuſe de noiſettes,
Qui croyez demeurer Veſta,
Rayez cela
De vos tablettes.

Auteurs, pour mettre ici la preſſe,
Eſprit, gaité, ſaillie & *cætera*,
Doivent être dans votre Piece;
Mettez-les ſur votre agenda.
Vous qui croyez que les banquettes
S'empliront, ſans ce moyen-là,
Rayez cela
De vos tablettes.

SCENE

D'une Piece intitulée, LE DÉPART DE L'OPERA-COMIQUE.

L'EXAMINATRICE, REBOURS, HAMOCHE.

L'EXAMINATRICE.

VOilà encore de la pratique qui nous vient. Tant mieux ; nous aurons de quoi choisir.

REBOURS.

Air : *Quand on a prononcé.*

Informés qu'il vous faut des personnes d'élite ;
Nous vous offrons tous deux, ici, notre mérite.

HAMOCHE.

Si vous avez besoin de nos talens divers ;
Parlez, nous vous suivrons au bout de l'Univers.

L'EXAMINATRICE.

Je ne puis vous répondre que je ne sçache de quoi vous êtes capables.

REBOURS.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Je surpasse les plus habiles,
J'ai fait des rôles difficiles.

L'EXAMINATRICE.

Sur quel Théâtre ?

REBOURS.

A l'Opera.

HAMOCHE.

Comme lui j'y suis un grand Maître.
J'ai joué sur ce plancher-là
Assez longtems pour le connoître.

L'EXAMINATRICE.

Peut-on sçavoir, Messieurs, quels étoient vos emplois ?

REBOURS.

J'ai eu longtems la direction du ceintre.

HAMOCHE.

Et moi, du souterrein.

REBOURS.

Pendant plus de deux années, j'ai fait rouler le tonnerre.

HAMOCHE.

Moi, j'ai été monstre pendant trois ans.

REBOURS.

Tu l'es bien encore.

L'EXAMINATRICE.

Je le crois.

REBOURS.

J'ai ſervi de cheval à Bellerophon & à Perſée.

HAMOCHE.

Moi, j'ai eu l'honneur de porter dans les airs les Médées & les Urgandes.

REBOURS.

J'ai traîné le char d'Amphitrite.

HAMOCHE.

Moi, j'ai été attelé à la conque de Thétis.

L'EXAMINATRICE, *à part.*

Les plaiſans originaux ! il faut que je m'en divertiſſe... Meſſieurs, tous ces emplois ſont illuſtres.

Air : *Ces filles ſont ſi ſottes.*

S'ils étoient bien juſtifiés,
Dès ce jour même vous ſeriez
Agréés par la Foire.
Mais c'eſt vous qui les publiez.
Eſt-ce aſſez pour les croire,
Eſt-ce aſſez pour les croire ?

J'ai longtems fréquenté le Spectacle dont vous vous renommez ; jamais je n'ai entendu parler de vous.

REBOURS.

S'il vous reſte quelque doute, il nous eſt aiſé de le diſſiper.

HAMOCHE.

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Pour prouver que de cet endroit
Nous connoiſſons l'allure,
Nous allons de ce qu'on y voit
Vous faire la peinture.

REBOURS.

Oui, nous allons vous faire un petit détail de toutes les merveilles dont nos yeux ont été témoins pendant que nous avons été occupés à ce ſpectacle.

HAMOCHE.

Écoutez.

L'EXAMINATRICE.

Je le veux bien.

REBOURS.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

J'ai vû Mars deſcendre en cadence ;
J'ai vû des vols prompts & ſubtils ;
J'ai vû la Juſtice en balance,
Et qui ne tenoit qu'à deux fils.

HAMOCHE.

J'ai vû le Soleil & la Lune
Qui faiſoient des diſcours en l'air ;
J'ai vû le terrible Neptune
Sortir tout friſé de la Mer.

REBOURS.

J'ai vû l'aimable Cytherée,
Aux doux regards, au teint fleuri,

Dans une machine entourée
D'Amours natifs de Chambéri.

HAMOCHE.

J'ai vû le maître du Tonnerre,
Attentif au coup de ſifflet,
Pour lancer ſes feux ſur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

REBOURS.

Air : *Comme un coucou.*

J'ai vû du ténébreux empire,
Acourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un Palais de papier brouillard.

HAMOCHE.

J'ai vû des dragons fort traitables
Montrer les dents ſans offenſer;
J'ai vû des poignards admirables
Tuer les gens ſans les bleſſer.

REBOURS.

J'ai vû l'amant d'une Bergere,
Lorſqu'elle dormoit dans un bois,
Preſcrire aux oiſeaux de ſe taire,
Et lui chanter à pleine voix.

HAMOCHE.

J'ai vû la Vertu dans un Temple,
Avec deux couches de carmin,
Et ſon vertugadin très-ample,
Moraliſer le genre humain.

SCENE.

REBOURS.

Air : *Menuet d'Héſione.*

J'ai vû des guerriers en allarmes ;
Les bras croiſés & le corps droit,
Crier cent fois, courons aux armes,
Et ne point ſortir de l'endroit.

HAMOCHE.

J'ai vû trotter, d'un air ingambe,
De grands Démons à cheveux bruns ;
J'ai vû des Morts friſer la jambe,
Comme s'ils n'étoient pas défunts.

REBOURS.

J'ai vû, ce qu'on ne pourra croire,
Des Tritons, animaux marins,
Pour danſer, troquer leur nageoire
Contre une paire d'eſcarpins.

HAMOCHE.

Dans des chaconnes & gavottes,
J'ai vû des Fleuves ſautillans ;
J'ai vû danſer deux Matelotes,
Trois Jeux, ſix Plaiſirs & deux Vents.

REBOURS.

Air : *Ici l'on fait ce que l'on veut.*

Dans le char de Monſieur ſon pere
J'ai vû Phaëton tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entiere,
Avec des rayons de fer blanc.

SCENE F.

HAMOCHE.

J'ai vû Roland, dans ſa colere,
Employer l'effort de ſon bras,
Pour pouvoir arracher de terre,
Des arbres qui n'y tenoient pas.

REBOURS.

J'ai vû, par un deſtin biſarre,
Les Héros de ce pays-là,
Se déſeſperer en bécarre,
Et rendre l'ame en A-mi-la.

HAMOCHE.

Air : *Du jus d'Octobre.*

J'ai vû plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monſtres de toile & d'oſier.

REBOURS.

J'ai vû Mercure, en ſes quatre aîles
Ne trouvant pas de ſûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles,
Pour voiturer ſa Déité.

HAMOCHE.

J'ai vû ſouvent une Furie
Qui s'humaniſoit volontiers.

REBOURS.

J'ai vû des faiſeurs de magie,
Qui n'étoient pas de grands ſorciers.

SCENE.

HAMOCHE.

J'ai vû des Ombres très palpables
Se trémouſſer au bord du Styx.

REBOURS.

J'ai vû l'Enfer & tous les Diables
A quinze pieds d'un Paradis.

HAMOCHE.

J'ai vû Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur.

REBOURS.

J'ai vû derriere la couliſſe
Le gibier courir le chaſſeur.

HAMOCHE.

J'ai vû....

L'EXAMINATRICE.

Alte-là, s'il vous plaît; je crois qu'ils ne finiront point.

HAMOCHE.

Si vous en voulez encore....

L'EXAMINATRICE.

Non, non; cela ſuffit.

Air : *Des fraiſes.*

Tout ce que vous dites là
Me fait aſſez connoître
Que vous ſçavez l'Opera.
Allez, on vous recevra...:
[*A part.*] Peut-être, peut-être, peut-être.

VAUDEVILLE.

Air : *Les Étonnemens.*

QUE les Mortels redoutent le trépas,
Et que tout homme ait grande envie
De joüir longtems de la vie ;
Cela ne me ſurprend pas.
Mais que chacun à l'abreger s'adonne,
Et que, pour en hâter le cours,
Leur expérience ait recours
Aux expédients les plus courts ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que Cupidon ſuive par-tout les pas
D'une Beauté qui lui réſiſte :
Que, plus on fuit, plus il perſiſte ;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais que bientôt cette ardeur l'abandonne ;
Quand on lui fait un doux accueil,
Que ce port lui ſerve d'écueil,
Et que ſon but ſoit ſon cercueil ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que le mari d'un objet ſans appas
Cherche un amuſement aimable,
(Quoiqu'au fond il ſoit très-blamable ;)
Cela ne me ſurprend pas :
Mais que l'époux d'une Beauté mignone,
Qui de bien vivre a le renom,
La quitte pour une guenon,
Qui jamais ne répondit non ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que Ducs & Pairs, Seigneurs & Magiſtrats
Trouvent ſouvent ſur leur paſſage
Des gens qui leur rendent hommage ;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais qu'une Cour tous les jours environne
Un faquin, qui, ſur un brancard,
Foule des couſſins de brocard,
Aux dépens du tiers & du quart ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que des Objets qui ſont nés délicats,
Sans leur équipage & leur ſuite
Ne puiſſent faire une viſite ;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais que Philis, qui longtems fut piétonne,
Ait des maux de cœur, des hoquets,
Pour avoir été, ſans laquais,
Du Vieux Louvre au Quai Malaquais ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Qu'à s'ajuſter du haut juſques en-bas,
Iris, pour paroître jolie,
Paſſe les trois quarts de la vie;
Cela ne me ſurprend pas:
Mais qu'un Abbé tous les jours s'amydone,
Et qu'à pas comptés ce poupin,
Sur la pointe de l'eſcarpin,
Marche toujours droit comme un pin;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

✕

Qu'au Châtelet Doyens & Candidats
Plument comme il faut une dupe,
Qui dans un procès les occupe;
Cela ne me ſurprend pas:
Mais qu'en quittant cette troupe gloutonne,
Un plaideur aille, dans l'inſtant,
Chez un autre où l'on gruge autant,
De ſes fonds porter le reſtant;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

✕

Qu'un ſoupirant prodigue les ducats,
Quand, chez la Beauté qui le pique,
Il eſt le premier & l'unique;
Cela ne me ſurprend pas:
Mais qu'au pays où l'on danſe & fredonne,
Une foule d'enchériſſeurs
Se ruine pour des douceurs
Qu'ont goûté mille précurſeurs;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que dans Alger on trouve des ingrats,
Et que chez le peuple Tartare
La reconnoiſſance ſoit rare;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais qu'à Paris mainte & mainte perſonne,
Qui vient vous demander lundi
Un plaiſir qu'on lui fait mardi,
N'y penſe plus le mercredi ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

AUTRE.

LE FUMEUR.

Air : *Put, put, put.*

A Cet emploi tranquille
M'occupant chaque jour,
Je vois que dans la ville,
De même qu'à la Cour,
La gloire ſi fort eſtimée,
Put, put, put,
N'eſt que fumée.

Vous, dont le vain ſyſtême
Eſt d'avoir un grand nom,
De votre erreur extrême
Je ris avec raiſon ;
Car toute votre renommée,
Put, put, put,
N'eſt que fumée.

L'amant d'une infidelle,
Loin d'elle, eſt furieux :
Mais ſitôt que la Belle
Vient s'offrir à ſes yeux,
Sa fureur ſi bien allumée,
Put, put, put,
N'eſt que fumée.

✕

En partant pour la guerre,
Un Rodomont fait peur ;
Il jette tout par terre :
Mais hélas ! ſa valeur,
Sitôt qu'il voit l'armée,
Put, put, put,
N'eſt que fumée.

✕

Pour fixer le Mercure,
Vous, qui dans un creuſet
Mettez, à l'aventure,
Votre argent le plus net,
Qu'avez-vous au bout de l'année ?
Put, put, put,
De la fumée.

AUTRE.

Air : *C'eſt un rien qui le détruit.*

Bien ſouvent, lors qu'avec ſa Belle
Un jeune amant eſt en querelle,
C'eſt un rien qui la produit :
On ſe voit, on parle, on s'explique ;
L'Amour s'en mêle, adieu la pique ;
C'eſt un rien qui la détruit.

Quelquefois un Sujet très-mince
Scait gagner la faveur du Prince ;
C'eſt un rien qui la produit :
D'abord tout lui rit, tout lui flatte,
Mais bientôt ſa diſgrace éclate ;
C'eſt un rien qui le détruit.

Pour un ſouris fait à ſa femme,
La fureur d'un jaloux s'enflamme ;
C'eſt un rien qui la produit :
Un petit mot & quelque larme
Font bientôt ceſſer le vacarme ;
C'eſt un rien qui le détruit.

Quelquefois, par une ſornette,
L'amitié d'un Seigneur s'achette ;
C'eſt un rien qui la produit :

Mais plus que le verre & l'argile,
Cette amitié devient fragile;
C'eſt un rien qui la détruit.

Qu'un Auteur débute au Théâtre,
Tout l'encenſe, tout l'idolâtre;
C'eſt un rien qui le produit:
Vient-il à tomber dans un Acte:
Dans l'inſtant chacun ſe rétracte;
C'eſt un rien qui le détruit.

Aujourd'hui notre ame eſt ravie,
De voir ſi bonne compagnie;
C'eſt un rien qui la produit:
Si nous avons votre ſuffrage,
Des cenſeurs nous bravons l'outrage;
C'eſt un rien qui les détruit.

AUTRE.

Air: *C'eſt ce qui vous enrhume.*

MARI, quand la peur d'avoir un rival
Vous fait épier votre femme au Bal,
O la ſotte coutume!
Vous croyez ſauver l'honneur conjugal;
C'eſt ce qui vous enrhume.

Lorſque dans les bois, amant langoureux,
Vous allez pouſſer des cris douleureux,
O la ſotte coutume!

Vous croyez par-là devenir heureux ;
C'eſt ce qui vous enrhume.

Vieillards amoureux, qui chez le Baigneur
Cherchez des attraits & de la fraîcheur,
O la ſotte coutume !
Par-là vous croyez prendre un jeune cœur ;
C'eſt ce qui vous enrhume.

Quand un Officier pour vous en tient là,
Chez votre Notaire il dit qu'il ira ;
Belle, c'eſt ſa coutume :
Vous courez d'abord, croyant qu'il viendra ;
C'eſt ce qui vous enrhume.

De nos jeux badins craignant le ſuccès ;
Nos voiſins jaloux nous font un procès ;
Leur fureur ſe rallume :
Ils comptent ſur nous pour payer leurs frais ;
C'eſt ce qui les enrhume.

Quand un Opéra chez nous réuſſit,
Et que chaque jour la foule groſſit,
Notre ardeur ſe rallume :
Quand les rangs ſont clairs, le froid nous ſaiſit ;
C'eſt ce qui nous enrhume.

AUTRE.

Air : *Chacun le ſien n'eſt pas trop.*

JEUNE Auteur d'une Ariette,
Ce genre eſt ton vrai balot.
Garde-toi d'être aſſez ſot,
Pour emboucher la trompette.
Petit Athlete,
Je te parle en ami, ta muſe eſt trop fluette.
Contente-toi de ton lot;
Fais chanſonnette & muſette:
Contente-toi de ton lot;
Chacun le ſien n'eſt pas trop.

*

Vaudeville & Parodie,
De plein droit, ſont notre bien;
Pourquoi donc, Italien,
T'en ſervir toute la vie?
Quelle manie!
Tu peux en Proſe, en Vers, jouer la Comédie:
Contente-toi de ton lot:
Ne nous porte point envie;
Contente-toi de ton lot;
Chacun le ſien n'eſt pas trop.

*

Amant, qui portes lunette,
Crois-moi, renonce à Vénus ;
Ton âge eſt fait pour Bacchus,
Et non pas pour l'amourette.
Pauvre mazette,
La bouteille te ſied bien mieux qu'une Liſette.
Contente-toi de ton lot ;
Laiſſe à Medor la fleurette :
Contente-toi de ton lot ;
Chacun le ſien n'eſt pas trop.

De Cujas petit confrère,
Fixe au barreau tes talens :
Ne prends point des airs galants ;
C'eſt le bien du Mouſquetaire.
Qu'en peux-tu faire ?
Cela ne te va point ; crois-moi, je ſuis ſincere.
Contente-toi de ton lot ;
Laiſſe aux guerriers l'art de plaire,
Contente-toi de ton lot ;
Chacun le ſien n'eſt pas trop.

Bourgeoiſe, pour ton uſage,
Prends damas & gros-de-Tours :
Mais laiſſe-là le velours ;
Des Dames c'eſt le partage.
Morbleu ! j'enrage,
De voir dans un comptoir un ſuperbe étalage.
Contente-toi de ton lot,
C'eſt le parti le plus ſage ;

Contente-toi de ton lot ;
Chacun le ſien n'eſt pas trop.

✕

Exempte de tout contrôle,
Ton épouſe a l'air charmant ;
Près des nôtres, cependant,
Tu veux jouer certain rôle.
Monſieur le drôle !
En chargeant notre front, craignez pour votre épaule.
Bornez-vous à votre lot ;
Où vous aurez de la gaule :
Bornez-vous à votre lot ;
Chacun le ſien n'eſt pas trop.

AUTRE.

Air : *La Parodie.*

DANS nos amours ſoyons prudens :
Ne donnons point, à nos dépens,
La Comédie.
Ixion gémit, dans l'enfer,
Pour avoir fait de Jupiter
La Parodie.

✕

Tandis qu'Iris, tout le matin,
Nous donne, en compoſant ſon teint,
La Comédie ;

Juſqu'à midi l'abbé coquet,
En friſant au fer ſon toupet,
La parodie.

✕

Pour rendre un vieillard amoureux,
Aminte ſçait jouer au mieux
La Comédie;
A ſes genoux un aigrefin,
Pour avoir ſa part du butin,
La parodie.

✕

Tandis qu'un Seigneur opulent
Vient voir en dorure & brillant
La Comédie;
Le Chevalier de Pezenas,
Avec du tombac & des ſtras,
Le parodie.

✕

Agnès rougit d'un tendre aveu;
Mais ſouvent cela n'eſt qu'un jeu
De Comédie.
Telle qu'on ne croit pas au fait,
Du mariage a déjà fait
La parodie.

✕

Des modes le bizarre effet
Me paroit un ample ſujet
De Comédie.

L'oiſeau royal depuis longtems,
En danſe, en friſure, en rubans,
Le parodie.

Laïs, loin de ſon vieux mari,
Nous donne, en feignant du ſouci,
La Comédie.
Jeannette, par la belle humeur
Qu'elle affecte avec ſon tuteur,
La parodie.

Pour voir duper un vieux jaloux,
Bien des gens viennent voir, chez nous,
La Comédie.
Dans le tems même qu'ils y ſont,
Il va chez eux des gens qui ſont
La parodie.

Nous voyons de jeunes galants
Jargonner comme des amans
De Comédie;
De leur mémoire c'eſt l'effet:
Dans l'antichambre, un perroquet
Les parodie.

Lorſqu'à la guerre nos Céſars
Exécutent, ſur des remparts,
La Tragédie ;
De petits bretteurs étourdis,
Font ſur les fiacres de Paris
La Parodie.

AUTRE.

Air : *Couſi-, couſi.*

DE ce village
Un beau Berger,
Par ſon langage,
Veut m'engager.
Il me répete :
Tu fais, Liſette,
Tout mon ſouci.
J'en ſuis ravie :
Mais je m'y fie,
Couſi, couſi.

Quand de Climene
Je vois les yeux,
J'y lis ſans peine
De tendres feux.
Ils me font croire
Que j'ai la gloire

D'être chéri.
J'en meurs d'envie :
Mais je m'y fie,
Couſi, couſi.

Quand, dans la rue,
Philis marchant
Baiſſe la vue
Modeſtement.
Cette ignorante,
Cette innocente
D'un favori
Semble ennemie :
Mais je m'y fie,
Couſi, couſi.

Quand je m'acquitte,
Le jour de l'an,
D'une viſite
Chez quelque Grand ;
A voir le zèle
Dont il m'appelle
Son cher ami,
C'eſt pour la vie ;
Mais je m'y fie,
Couſi, couſi.

La jeune Iſmene
Souvent me dit:
Fuyez Philene;
Il vous trahit.
Il ſe peut faire
Que la Bergere
Ne parle ainſi
Que par envie;
Et je m'y fie,
Couſi, couſi.

Dans un orage,
Souvent la peur
Sçait rendre ſage
Un voyageur.
Quand le mal ceſſe,
Toute promeſſe
Faite par lui,
Vîte s'oublie;
Et je m'y fie,
Couſi, couſi.

AUTRE.

Air : *C'eſt la choſe impoſſible.*

ON peut encore dans les champs
Trouver quelque jeune Bergere,
Qui ſans le ſecours des préſents,
Sçait aimer d'un amour ſincere ;
Mais vouloir ici, ſans cela,
Trouver une beauté ſenſible ;
C'eſt la, la, la, la, la, la, la, la,
C'eſt la choſe impoſſible.

Rendre un Pariſien conſtant,
Rendre un Italien ſincere,
Guérir la ſoif d'un Allemand,
Et d'un Écoſſois l'humeur ſfere ;
Avec un Suiſſe, ſans cela, *
Vouloir ſe rendre intelligible ;
C'eſt la, la, &c.

Chez Thémis, comme chez Vénus,
L'Intérêt aujourd'hui préſide ;
Vous n'y ſerez pas bien venus,
Si vous avez le gouſſet vuide ;
S'imaginer, que ſans cela,
Son tribunal ſoit acceſſible,
C'eſt la, la, &c.

* Ici l'on fait le lazzi de compter de l'argent.

Trouver des dupes à Bordeaux,
De fins matois en Picardie ;
Dans la Sologne, des nigauds ;
De bonnes gens en Normandie ;
Voir, à Madrid, quelque Douegna
Dont la rigueur ſoit invincible ;
C'eſt la, la, &c.

Gagner beaucoup ſans quelque tour ;
Sans flatter, trouver l'art de plaire ;
Faire ſa fortune & l'amour ;
Avoir des faveurs & les taire ;
D'un Grand lorſqu'on s'avoiſina,
Dans ſon domaine être paiſible ;
C'eſt la, la, &c.

Vouloir accorder la Raiſon
Avec le Dieu de la tendreſſe ;
Réconcilier Apollon
Avec le Dieu de la richeſſe ;
Avec un moderne Opera,
Rendre le bon ſens compatible ;
C'eſt la, la, la, la, la, la, la, la,
C'eſt la choſe impoſſible.

AUTRE.

LES JEUX.

LE QUADRILLE.

Air : *Des jeux.*

UN Joueur adroit, au Quadrille,
Jamais ne cauſe & ne babille ;
Il cache ſes cartes ſi bien
Que ſon ennemi n'y voit rien.
Meſdames, c'eſt ſur ce modele
Qu'il faut prendre un amant fidele ;
Ce choix pour vous eſt important ;
Et c'eſt du Roi que l'on appelle,
Que le ſuccès du jeu dépend.

LE JEU DES DAMES.

Que les Plumets ſeroient aimables,
Si leurs feux étoient plus durables !
Mais à de nouvelles amours
Ils nous immolent tous les jours.
Pour excuſer leurs vaines flammes,
Ils nous diſent, ces bonnes Ames,
Que ſur l'échiquier, quelquefois,
On immole juſqu'à deux Dames,
Quand on veut en attraper trois.

LE PETIT PALET.

Favoris, que les Rois écoutent,
Voulez-vous que toujours ils goûtent
Les avis que vous leur donnez :
Qu'ils ſoient prudens & bien tournés.
Lorſque vous prenez trop d'audace,
Il vous ſurvient même diſgrace
Qu'aux joueurs de petits Palets :
Le but les renvoye & les chaſſe,
Quand ils le heurtent de trop près.

LE BILLARD.

Amans, lorſque l'on vous traverſe,
Il faut que votre eſprit s'exerce.
A quelques ruſes & détours,
Vous ferez bien d'avoir recours.
Pour vaincre un obſtacle frivole,
Du Billard conſultez l'école :
Vous verrez qu'un joueur adroit
Cherche ſon but par la bricole,
Quand il n'y peut aller tout droit.

LE JEU DE QUILLES.

Vous, qui dans la tendre carriere
Galopez ſans frein, ni barriere,
Jeunes étourdis, moderez
Vos tranſports inconſiderés ;
De ſages ardeurs ſont gentilles ;

Mais quand on court toutes les filles,
Bien ſouvent on en eſt le ſot :
En amour, comme au jeu de Quilles,
On creve pour un point de trop.

LE TROU-MADAME.

Le proverbe eſt bien véritable,
Qui dit qu'il n'eſt rien de durable ;
Que l'homme, toujours incertain,
Aime aujourd'hui, qu'il hait demain.
Je ſens dans le fond de mon ame
Un dépit ſecret qui m'enflamme.
Oh ! que je blâme nos François
De négliger le Trou-Madame,
Qui jadis eut tant de ſuccès !

LE JEU DE BOULE.

Vous, dont l'ambition maudite
Contre un rival toujours médite
Quelque trait noir & clandeſtin,
Voulez-vous voir votre deſtin ?
Certain jeu, que la Boule on nomme,
Vous l'apprend & vous fait voir comme
Souvent un joueur très-expert,
En voulant débuſquer ſon homme,
Dans le noyon tombe & ſe perd.

LE JEU DE PAUME.

Un jour la noire fourberie
Dit aux Sergens de Normandie :

Si vous voulez avoir de quoi,
Enfans, n'ayez ni foi, ni loi;
Soyez durs, ſans miſéricorde;
Qu'aucune grace ne s'accorde;
Un joueur de paume excellent,
Pour gagner, ſçait ſi iſer la corde;
Sergens, c'eſt-là votre talent.

LE JEU D'OYE.

En beaux Eſprits Paris abonde;
Leur muſe eſt brillante & féconde:
Mais dans les fruits de leur cerveau,
Je ne vois gueres de nouveau.
Quoiqu'une bruyante cohorte
Les prône d'une voix très-forte,
Beaucoup de leurs traits, fort ſuſpects,
Reſſemblent au jeu que je potte:
Ils ſont renouvellés des Grecs.

LE SOLITAIRE.

Vieux ſoupirant à barbe griſe,
Reconnoiſſez votre ſottiſe;
Laiſſez-là le tendre lien:
Fixez-vous au jeu que je tien.
Cet agréable & doux myſtere,
Qui fait les plaiſirs de Cythere,
Ne convient que dans le Printems.
Il faut jouer au Solitaire,
Quand on n'eſt plus dans les beaux ans.

LE TRICTRAC.

Abſtenez-vous d'un long voyage,
Maris qui redoutez l'outrage
Que Vulcain reçut de Cypris.
Tôt ou tard vous y ſeriez pris.
Le malin enfant de Cythere,
Avec l'Hymen toujours en guerre,
Aux abſents ſçait jouer d'un tour.
Plus d'un mari ſe nommoit Pierre,
Qui s'eſt trouvé Jean de retour.

AUTRE.

Air : *Le même que le précédent.*

O Le plaiſant trait de folie,
Le beau ſujet de Comédie,
Que nous fournit, dans un Caffé,
Plus d'un babillard échauffé !
Tandis qu'un Procureur le pille,
Qu'un galant cajole ſa fille,
Et que ſa femme eſt au Brelan,
Juſqu'à la nuit il s'égoſille
Sur les exploits de Koulican.

X

Au ſort d'une femme jolie,
Vous qu'un doux hymen aſſocie,

Si votre cœur en eſt jaloux,
De ce défaut corrigez-vous.
Certain bois, dont parle Bocace,
En ménage eſt très-efficace :
Aux époux il eſt bienfaiſant ;
Et par où le Cerf s'embarraſſe,
Les maris ſe ſauvent ſouvent.

*

Qu'une Ducheſſe aux Tuilleries
Porte de riches broderies,
La Financiere, ſur le champ,
En va demander au marchand ;
Du bourgeois l'épouſe coquette
Veut faire une pareille emplette :
Mais elle manque de ducats.
Que fait-on dans cette diſette ? . . .
Ou plûtôt que ne fait-on pas ?

*

Un beau dehors, un beau langage,
Des gens de Cour eſt le partage ;
Mais ſur les careſſes qu'ils font
Gardez-vous de faire aucun fond.
De leur politeſſe infinie
Le marbre fait l'allégorie :
Quand il ſort des mains du Sculpteur,
La ſurface en eſt très-polie ;
Mais il eſt toujours dur au cœur.

O que de choſes inutiles !
Que d'ornemens, que d'uſtenciles,
L'homme recherche avidement,
Pour s'en ſervir très-rarement !
Combien, dites-moi, je vous prie,
Ont quantité d'argenterie,
De bons écus, de bons louis,
Beaux bijoux, & femme jolie,
Qui ſont toujours *à remotis !*

*

La pauvre eſpece que les hommes !
Et que, dans le ſiécle où nous ſommes,
Les maris ſont peu complaiſans !
Qu'ils ſont engourdis & peſans !
Leur entretien, très-incommode,
Fait encor plus bâiller qu'une Ode.
La plupart des époux, hélas !
Comme plus d'un livre à la mode,
Quoique très-épais, ſont très-plats.

*

Que dans le Palais on vous laſſe,
Malheureux plaideurs ! on y paſſe,
A multiplier frais & coût,
Avril, Mai, Juin, Juillet, Août.
Pendant les trois quarts de Septembre,
Pendant tout Octobre & Novembre,
On ſe donne un repos entier ;
Et l'on ſe prépare en Décembre
A ne rien faire dans Janvier.

Quand pour femme on prend une Belle ;
Que ſon penchant ailleurs appelle,
Bien ſouvent on s'en trouve mal ;
Et voici l'ordre du Journal :
Dimanche on fait les accordailles ;
Lundi l'on procede aux Fiançailles,
Le Contrat ſe fait le Mardi,
Le Mercredi les épouſailles :
Devinez ce qu'on eſt Jeudi.

AUTRE.

Air : *Votre valet, ô nenni-dà.*

LE mari de la prude Iſmene,
Par ſes ſoins aſſidus, lui prouve un feu conſtant.
Tendre & fidele, il eſt pourtant
Ce que fut le mari d'Hélene ;
Et je pourrois, après cela,
Me fier à quelque Veſta !
Votre valet, ô nenni-dà.

Au charmant objet qui l'engage
Damis avoit juré d'éternelles amours.
L'infidele, au bout de trois jours,
A d'autres porta ſon hommage.
Et je pourrois, après cela,
Me coëffer de ces fripons-là !
Votre ſervante, ô nenni-dà.

AUTRE.

Air : *Eh ! pourquoi, quoi, quoi ?*

FUYONS le triſte breuvage
Dont les poiſſons font uſage ;
Des Dieux ce fatal fléau
N'eſt que pour les niguedouilles.
Eh ! pourquoi donc boire de l'eau ?
Sommes-nous des grenouilles ?
Eh ! pourquoi, quoi, quoi, quoi, boire de l'eau ?
Eh ! pourquoi, quoi, quoi, quoi, boire de l'eau ?
Sommes-nous des grenouilles ?

*

Aimable jus de l'automne,
Je renais quand je t'entonne ;
Tu réjouis mon cerveau.
Grands Dieux ! que tu me chatouilles !
Eh ! pourquoi donc, &c.

*

Heureux qui chante ta gloire !
Plus heureux qui te ſçait boire !
Un plaiſir toujours nouveau
Charme les cœurs que tu mouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

*

Le bon vin nous ravigote ;
Mais pour toi, pauvre hydropote ;
Toujours plus noir qu'un corbeau,
Dans les ombres tu t'embrouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

Bacchus nous rend la voix belle ;
Mais pour toi, liqueur cruelle,
Eût-on le ſon le plus beau,
Tu le gâtes, tu l'enrouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

C'eſt la bacchique ambroiſie
Qui nous donne la ſaillie ;
Fade boiſſon du crapeau,
C'eſt toi qui nous en dépouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

Breuvage ignoble & funeſte ;
La vérité te déteſte ;
Jamais ſon divin flambeau
N'éclaire ceux que tu ſouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

Dieu des Mers, ton vaſte Empire
N'a point d'attraits que j'admire ;
J'aime mieux un noir caveau,
Que le trône où tu patrouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

Si le vin ne m'accompagne,
Lorſque je vais en campagne,
J'eſtime peu, clair ruiſſeau,
Les beaux lieux où tu gaſouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

X

L'eau n'eſt bonne ſur la terre,
Que pour les fleurs d'un parterre,
Pour le chou, pour le porreau,
Les melons & les citrouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

X

Fâcheux preneur de ptiſanne,
Medecin, tu n'es qu'un âne;
Tu mérites bien, bourreau,
Qu'ici l'on te chante pouilles.
Eh ! pourquoi donc boire de l'eau ?
Sommes-nous des grenouilles ?
Eh ! pourquoi, quoi, quoi, quoi, boire de l'eau ?
Eh ! pourquoi, quoi, quoi, quoi, boire de l'eau ?
Sommes-nous des grenouilles ?

AUTRE.

Air : *C'eſt la choſe impoſſible.*

A Jeun, je ſuis lourd & peſant ;
Mon cœur ſuccombe à la triſteſſe ;
Je ſuis fâcheux & déplaiſant,
Auprès de ma jeune Maitreſſe :
Mais je deviens, par ce jus-là,
Tout de feu chez Javote ;
Et ça, ça, ça, ça, ça, ça, ça, ça,
Et ça me ravigote.

Que mon deſtin ſoit malheureux,
Qu'à pied tous les jours je me crote ;
Que ma Philis trompe mes vœux,
Qu'un rival heureux me dégote,
Je ris, quand je bois de cela ;
Mon humeur eſt fallote ;
Et ça, ça, &c.

Quand il me faut chanter à jeun,
Je ne ſçais pas la moindre note ;
Juſques dans l'air le plus commun,
Ma foible voix toujours tremblote ;
Mais je vaux tout un Opera,
En ſifflant la linote ;
Et ça, ça, &c.

Lorſque l'hyver à nos climats
Fait ſentir toute ſa froidure,
J'oppoſe aux rigoureux frimats
Le feu de cette liqueur pure ;
Pour me tenir chaud, ce jus-là
Vaut mieux que redingote ;
Et ça, ça, &c.

Quand, par une ſombre vapeur,
Je ſens ma tête appeſantie ;
Quand le mal attaque mon cœur,
Quand mon ame eſt en léthargie ;
Cinq ou ſix coups de ce jus-là
Me ſervent d'antidote ;
Et ça, ça, ça, ça, ça, ça, ça, ça,
Et ça me ravigote.

AUTRE.

Air : *C'eſt le tran, tran.*

AU bon papa d'une fillette
Donner toujours du meilleur vin ;
Pour avoir à ſoi la ſoubrette,
De bons louis remplir ſa main ;
Careſſer la tante & la mere,
Pour voir à ſon gré la fanfan ;

C'eſt le tran, tran, tran, tran, tran,
D'un amant qui veut plaire.

✕

D'un Robin flatter la tendreſſe,
Pour ſe ménager un appui;
Au Financier faire careſſe,
Pour trouver du comptant chez lui:
Soutenir l'amant qui ſçait plaire
Des deniers du vieux partiſan;
C'eſt le tran, &c.
D'une fine commere.

✕

Prôner les faveurs d'une Belle
Dont on eſt ſouvent rebuté;
Se faire honneur d'être infidele;
De ſon mérite être entêté:
Juger ſans voir & ſans connoître;
De tout blâmer ſe faire un plan;
C'eſt le tran, &c.
D'un jeune petit-maître.

✕

Feindre une ignorance profonde,
Pour mieux endormir ſa maman;
Se dérober aux yeux du monde,
Pour lire à ſon aiſe un Roman:
Rougir d'un mot à double entente,
Puis en rire ſous un écran;
C'eſt le tran, &c.
D'une Agnès qu'on nous vante.

Pour gagner une femme aimable,
Prodiguer cadeaux & préfens ;
Pour rendre le mari traitable,
Lui donner des emplois brillans ;
L'envoyer, s'il eſt incommode,
Dans les confins du Gévaudan ;
C'eſt le tran, &c.
Des Traitans à la mode.

Paroître douce & prévenante ;
Pour amorcer un jeune amant ;
Par une tendreſſe apparente,
Le flatter d'un deſtin charmant ;
Devenir fière & difficile,
Quand on tient le cœur du quidam ;
C'eſt le tran, &c.
D'une coquette habile.

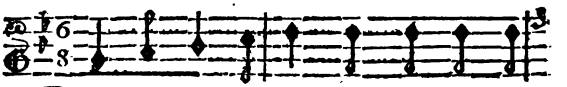
Comme la Matrône d'Epheſe ;
Se lamenter pendant deux jours ;
Le troiſieme, changer de theſe,
Former de nouvelles amours ;
Pour faire un ſecond mariage,
N'attendre pas le bout de l'an ;
C'eſt le tran, &c.
Des veuves de notre âge.

Après avoir, dans leur jeuneſſe,
Aux vieillards vendu leurs attraits ;
D'un jeune acheter la tendreſſe,
Et pour ſubvenir à ces frais,
Dans quelques maiſons détournées,
Tenir, en cachette, un Brelan ;
C'eſt le tran, &c.
Des Nymphes ſurannées.

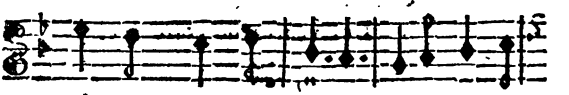
A l'Opéra, l'on vous étonne
Par un ſpectacle merveilleux ;
A la Comédie, on vous donne
Du beau, du grand & du pompeux :
Avec un rien qui flatte & pique,
Sçavoir attirer le chaland ;
C'eſt le tran, &c.
De l'Opéra-Comique.

AUTRE.

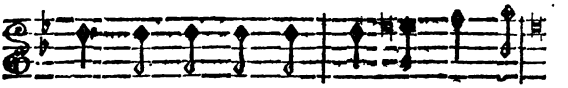
LE BEGAYEUR.



Pour nous mettre en train, Trin, trin, trin, trin,

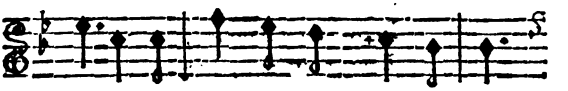


Trinquons, cher Gré-goire ; Avec le bon

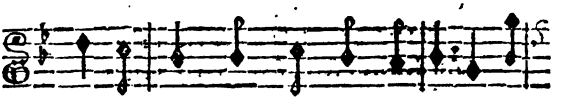


vin, Vain, vain, vain, vain, Vainquons l'humeur

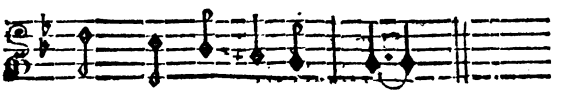
noire. La Phi, phi, phi, phi, lo- fo-



phie Per- met de boire aujour-d'hui:



Ce bon jus, jus, jus, juſ-ti- fi- e L'a-



mour que l'on a pour lui.

Lorſque ta Catin,
Tin, tin, tin, tin,
Tin, tin, t'inquiette,
Vas vîte, mon cher,
Cher, cher, cher, cher,
Chercher ma recette.

Pour ton bobo, Baune à des charmes
Qui font trembler Cupidon :
Ce tyran, rend, rend, rend les armes,
Quand on boit du Bourguignon.

Buvons de ce jus,
Jus, jus, jus, jus,
Juſqu'à la nuit cloſe ;
Puiſqu'il eſt ſi doux,
Dou, dou, dou, dou,
Doublons tous la doſe.
Son goût exquis, qui, qui, pénetre
Juſqu'au fond de notre cœur :
Au deſſert, ſert, ſert, ſert à mettre
Notre eſprit en belle humeur.

Si tu veux, mari,
Ri, ri, ri, ri,
Ri, rire à ton aiſe ;
Deviens indulgent,
Gen, gen, gen, gen,
Gentil comme Blaiſe.
Blaiſe n'a point d'humeur noire ;
De-là vient qu'il a l'honneur
D'être cou, cou, cou, couvert de gloire,
Par les bienfaits du Seigneur.

Nous avons du bon,
Bon, bon, bon, bon,
Tout plein nos futailles :
De quelque poinçon,
Son, ſon, ſon, ſon,
Sondons leurs entrailles.
Bois tortu, tu, tu, tu me flattes :
Que de plaiſirs je te dois !
Les So, So, So, So, les Socrates
En ont-ils autant que moi ?

AUTRE.

Air : *L'autre jour, en jouant aux quilles.*

LA rime aux maris pleins de zèle
Veut que l'on demeure fidele ;
On ne la ſuit guere en ce cas.
Elle place au grand catalogue
L'époux qui toujours épilogue ;
L'uſage ne la dément pas.

Veut-on ſçavoir quel Capitaine
Fit trembler l'aigle Autrichienne ?
Par la rime on en eſt inſtruit : . . . *Turenne.*
Celui qui ſauva le Royaume
Qu'a voulu partager Guillaume,
Quel eſt-il ? La rime le dit. . . . . *Vendôme.*

Un orateur que chacun loue,
A qui la couronne on alloue,
Par la rime nous eſt marqué. . . . *Bourdaloue.*
Certain génie où la nature
En proſe, en vers, eſt toute pure,
Nous eſt par la rime indiqué. . . . *Voiture.*

Un Auteur que Phœbus éclaire,
Dans tous ſes drames ſçait nous plaire
Par le ſtyle & par l'intérêt :
De l'héroique caractere,
Corneille l'a fait légataire ;
La rime vous dira qui c'eſt. . . . *Voltaire.*

Un favori de Melpomène
Brille dans la troupe Romaine ;
D'un héros c'eſt le vrai portrait.
Sitôt qu'il paroît ſur la Scène,
Tous les ſuffrages il entraîne ;
La rime doit vous mettre au fait. . . . *Dufréne.*

Une ſoubrette fort habile,
Dans un âge à peine nubile,
Chez les François a du renom.
Son air naturel & facile
Enchante la Cour & la Ville ;
La rime vous dira ſon nom. . . . *Dangeville.*

Une chanteuſe qu'on adore,
Telle qu'il n'en fut point encore,
Fait le ſuccès de l'Opera.
Des charmes de ſa voix ſonore,
Nous voyons mille Amours éclore;
Par la rime on la connoîtra. . . . . *Le More.*

AUTRE.

Air : Tout eſt dit.

LORSQUE l'on met dans un ouvrage
Quelque lueur de nouveauté,
C'eſt un glorieux avantage:
Mais c'eſt-là la difficulté.
Dans ce tems-ci l'on ne fait autre choſe
Que de donner au vieux un autre habit;
En vers, en proſe,
Tout eſt dit.

Tant qu'un jeune galant deſire,
A la Beauté qui le ravit
Il a mille choſes à dire,
Son diſcours jamais ne finit;
Mais dès qu'il a ſigné certaine clauſe,
Des jolis mots la ſource ſe tarit;
Sa bouche eſt cloſe,
Tout eſt dit.

Tant qu'un client a des eſpeces,
Et qu'il fournit à tous les frais,
On entaſſe pieces ſur pieces,
Pour éterniſer le Procès;
Mais quand l'argent ne vient pas à meſure,
Adieu factum, requête & contredit;
Plus d'écriture,
Tout eſt dit.

✱

Vous vous trompez dans votre attente,
Vous qui, pour goûter le plaiſir
D'avoir une femme ignorante,
Au village allez la choiſir.
Là, comme ici, maint Objet eſt précoce;
Et Cupidon ſi jeunes les inſtruit,
Qu'avant la noce
Tout eſt dit.

✱

Quand votre fille devient grande,
Mere, ne la quittez jamais:
C'eſt un ſoin que je recommande
Contre mes propres intérêts.
Craignez qu'Amour près d'elle ne s'arrête;
Jamais ce Dieu n'eſt long dans ſon récit;
Tournez la tête,
Tout eſt dit.

✱

Filles qui craignez le dommage
Que les amans peuvent cauſer,
Réſiſtez au premier langage
Dont ils veulent vous amuſer.
Si vous tardez, votre péril redouble;
De ſon flambeau l'Amour vous ébouit:
Quand l'œil eſt trouble,
Tout eſt dit.

Ne voyagez plus à Cythere,
Galants qui paſſez cinquante ans:
Il faut laiſſer cette carriere
A ceux qui ſont dans leur printems.
Lorſque, pour voir, il vous faut des beſicles,
Et qu'un bâton, en marchant, vous conduit,
Mauvais articles!
Tout eſt dit.

On dit que, du tems de nos peres,
Les jeunes gens ſçavoient parler;
Ceux d'à préſent n'en tiennent gueres,
Leur langage nous fait bâiller:
Quand ils ont dit deux couplets ſur l'allure,
Qu'ils ont parlé de Spectacles, d'habit,
Et de friſure,
Tout eſt dit.

Quand les Spectateurs font silence,
Et qu'ils écoutent jusqu'au bout,
Auteurs, ayez de l'espérance;
Votre ouvrage flatte leur goût:
Mais quand on voit arriver la secousse;
Qu'avant la fin, le Parterre, à grand bruit,
Se mouche, tousse,
Tout est dit.

PONT-NEUF.

UN CHANTEUR & une CHANTEUSE.

LA CHANTEUSE.

CHANSONS nouvelles: à deux liards, à deux liards.

LE CHANTEUR.

Air: *Tirlitaine.*

Achetez tous ma chanson;
Çà, çà, çà, que l'on m'étrenne.

LA CHANTEUSE.

Fille & femme, homme & garçon,
Il faut que chacun l'apprenne,
Et que l'on chante par-tout...

TOUS DEUX.

Tirli, tirli, tirlitaine.

LA CHANTEUSE.

Et que l'on chante par-tout...

TOUS DEUX.

Tirli, tirli, tirlitout.

LA CHANTEUSE.

Par ce refrain, l'uſurier
Met à ſec le capitaine ;
C'eſt par lui qu'un bon greffier
Du client tire une aubaine :
Tous chantent du même goût ;
Tirli, &c.

LE CHANTEUR.

Ce beau refrain, dans Bordeaux,
Se chante à perte d'haleine ;
Il regne au pays de Caux ;
On s'en ſert dans le bas Maine :
On chante, même en Poitou,
Tirli, &c.

LA CHANTEUSE.

Le refrain qu'ailleurs on prend,
C'eſt mirliton, mirlitaine :
Pluſieurs ſe ſervent ſouvent
De ton, ton, taratontaine.
Une Actrice aime ſurtout
Tirli, &c.

LE CHANTEUR.

Vous allez, dans ce tableau,
Voir une preuve certaine,
Comme ce refrain nouveau
Plaît dans quelque état qu'on prenne,
Et qu'on fait ſervir à tout
Tirli, &c.

LA CHANTEUSE, *montrant un endroit du Tableau avec sa baguette.*

Remarquez ici, Messieurs, ce vieux Procureur qui dit à son fils :

Si quelque plaideur taquin
Vient à toi, la bourse pleine ;
Pour consumer son fruſquin,
Fais des rôles par centaine :
Gruge jusqu'au dernier sou ;
Tirli, &c.

LE CHANTEUR.

De ce côté-là, Messieurs, voyez-vous une vieille tante qui dit à sa niece :

Si quelque amant décrépit
Te veut épouser, Climene ;
Par un bel & bon écrit,
Assure-toi son domaine :
Rançonne ce vieux matou ;
Tirli, &c.

LA CHANTEUSE.

Dans cet endroit, sur la gauche, c'est une jeune femme baignée de larmes auprès de son mari, qui meurt sans héritiers ; une voisine rusée dit à cette femme :

Ton époux est moribond ;
Sa derniere heure est prochaine :

Tâche de te faire un fond,
Avant que le ſcellé vienne ;
Fais, en cachette, un bon coup ;
Tirli, &c.

LE CHANTEUR.

Remarquez préſentement la gouvernante d'un vieux garçon à qui l'on donne ce conſeil :

Par de petits mots flatteurs,
Par une ame très-humaine,
Par des égards ſéducteurs,
Chez-lui, rends-toi ſouveraine ;
En flattant toujours ſon goût,
Tirli, &c.

LA CHANTEUSE.

Tout vis-à-vis eſt une chouette adroite qui tient une dupe. Le joueur ſe dit tout bas à lui-même : allons, mon ami, voilà une bonne occaſion.

Déniaiſe ce butord,
De façon qu'il s'en ſouvienne ;
Fais vîte paſſer ſon or,
De ſa poche, dans la tienne ;
A force d'as & d'à-tout,
Tirli, &c.

LE CHANTEUR.

Dans ce carré, remarquez un jeune Gaſcon qu'une vieille couſine inſtruit par cet avis :

Si dans tes filets, un jour,
Il tombe quelque doyenne,

Témoigne lui de l'amour ;
Mais fais-toi payer ta peine :
Prends, argent, montre & bijou ;
Tirli, &c.

LA CHANTEUSE.

Plus bas, sur la droite, c'est un vieux Medecin qui dit à un de ses éleves :

Si quelqu'un a des vapeurs,
Si le rhume ou la migraine
Lui font sentir des douleurs,
Il lui faut ouvrir la veine ;
Saigne, saigne jusqu'au bout ;
Tirli, &c.

LE CHANTEUR.

Chansons nouvelles, Messieurs, chansons nouvelles.

LA CHANTEUSE.

Trois pour un sol, deux pour trois liards : allons, allons.

Un jour, un certain nigaud,
Près de la Samaritaine,
Etoit à lorgner en-haut,
Les deux mains sur sa bedaine.
Pendant ce tems un filou...

TOUS DEUX.

Tirli, tirli, tirlitaine.

LA CHANTEUSE.

Pendant ce tems un filou...

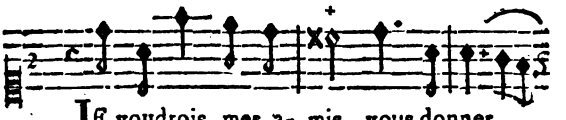
TOUS DEUX.

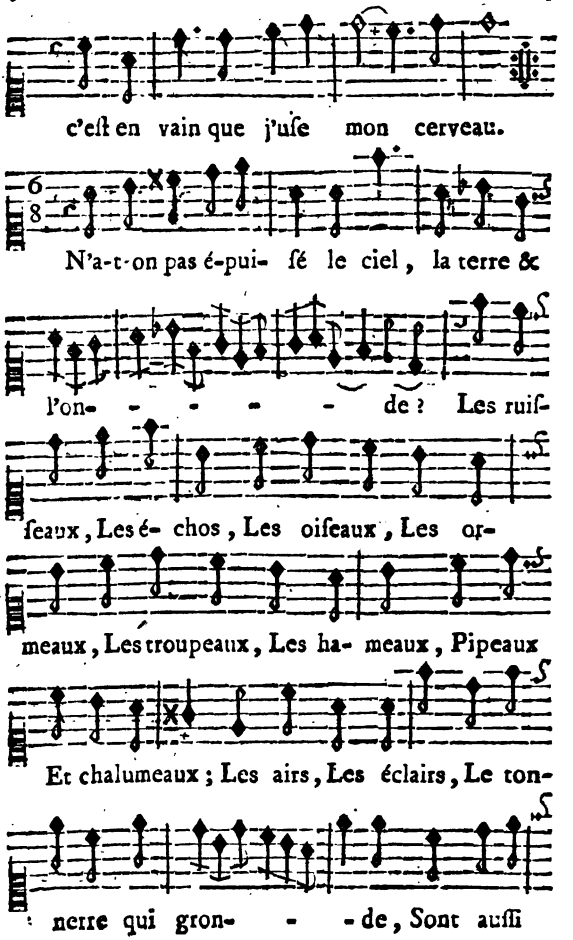
Tirliti, lui tira tout.

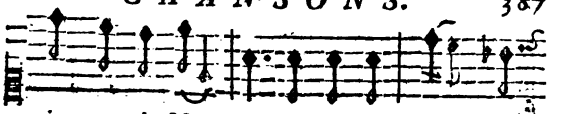
PIECES
FUGITIVES.

CHANSONS.

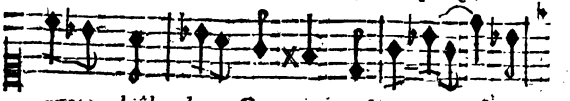
CHANSONS.


JE voudrois, mes a- mis, vous donner
du nouveau; Mais hé- las! j'ai beau
faire: Mon zè-le, ſur ce point, ne
peut vous ſatis- faire, Et c'eſt en vain,

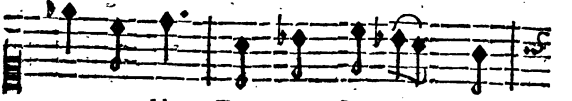

c'eſt en vain que j'uſe mon cerveau.
N'a-t-on pas é-pui- ſé le ciel, la terre &
l'on- - - - - de ? Les ruiſ-
ſeaux, Les é- chos, Les oiſeaux, Les or-
meaux, Les troupeaux, Les ha- meaux, Pipeaux
Et chalumeaux ; Les airs, Les éclairs, Le ton-
nerre qui gron- - - de, Sont auſſi



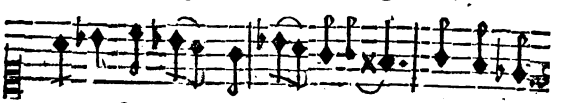
vieux que le Mon-de. Les *triom- phez, re-*



gnez, bril- lez, Courez, volez, Lan-



cez, tremblez; Douceurs, Langueurs, Re-

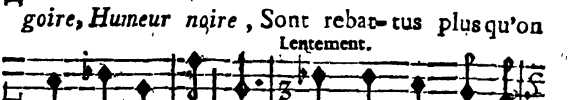


grets Secrets, Ap-pas, Tré-pas; Les doux *hé-*

las! Gloi- - re, Vic- toire, Gré-

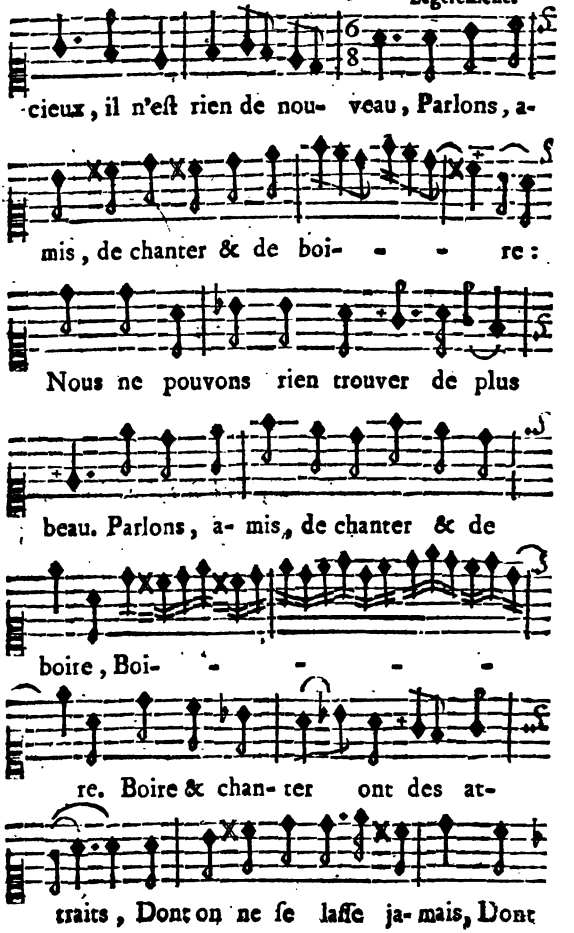
goire, Humeur noire, Sont reba-tus plus qu'on

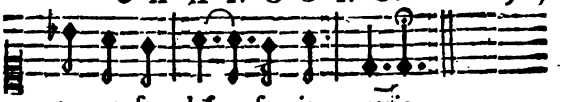
Lentement.



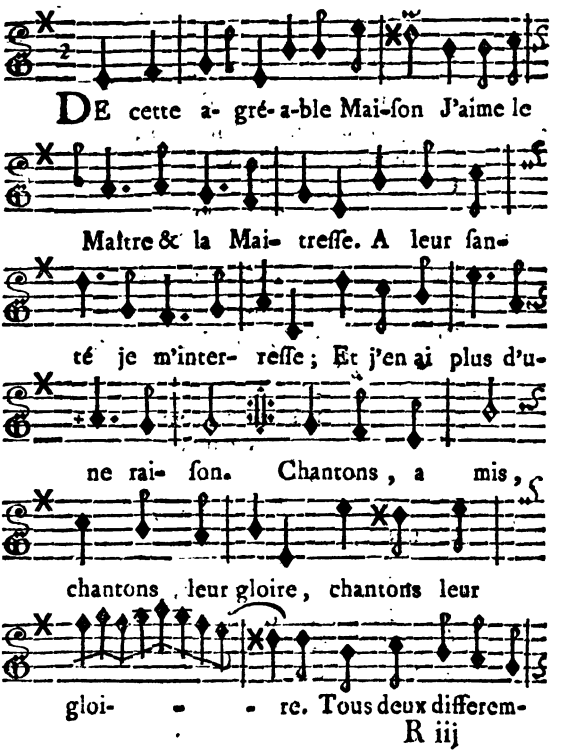
ne ſçauroit croi-re. Ah! puiſque, ſous les

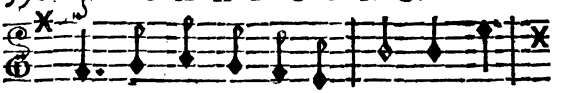
Légerement.


cieux, il n'eſt rien de nou- veau, Parlons, a-
mis, de chanter & de boi- - - re:
Nous ne pouvons rien trouver de plus
beau. Parlons, a- mis, de chanter & de
boire, Boi- - - - -
re. Boire & chan- ter ont des at-
traits, Dont on ne ſe laſſe ja- mais, Dont

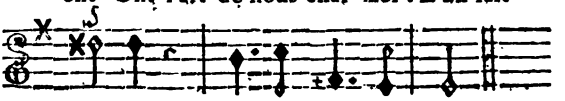


Pour Monſieur & Madame DE L**.





ent Ont l'art de nous char-mer : L'un fait



boire ; L'autre fait ai- mer.

La Maitreſſe, par ſes beaux yeux,
Met tous les cœurs dans l'eſclavage :
Son époux charmant les ſoulage,
Par un nectar délicieux.
Chantons, &c.

Ils n'ont point de plus grand deſir
Que de contenter tous les nôtres ;
Et c'eſt dans le bonheur des autres
Qu'ils trouvent leur plus doux plaiſir.
Chantons, &c.

Au deſſert jamais leur candeur
N'admet la mordante ſaillie ;
Leur eſprit n'a pas la manie
De briller aux dépens du cœur.
Chantons, &c

L'abondance regne chez eux,
Sans nuire à la délicateſſe :
On y boit le vin ſans ivreſſe ;
L'Amour eſt réduit à des vœux.
Chantons, &c.

La franchiſe, ce don divin,
Paroît peinte ſur leur viſage ;
L'eſprit, le cœur & le langage ;
Chez eux tout eſt franc juſqu'au vin.
Chantons, &c

✕

A leur table on voit refleurir
La liberté de nos ancêtres,
Et l'on n'y reconnoît les Maîtres
Qu'au ſoin qu'ils ont de nous ſervir.
Chantons, &c.

✕

Aux vertus d'un couple ſi bon
Que tous les mortels applaudiſſent,
Et que toutes les voix s'uniſſent
Pour célébrer leur union.
Chantons, &c.

✕

Que le ciel, par de-là cent ans,
Nous conſerve ce couple aimable ;
Et qu'ils puiſſent voir à leur table
Les petits-fils de leurs enfans.
Chantons, amis, chantons leur gloire.
Tous deux differemment ont l'art de nous charmer :
L'un fait boire ;
L'autre fait aimer.

Pour Madame DE V***.

LA Reine de Cythere
Dit un jour à ſes fils :
Amours, qu'allez-vous faire
Si ſouvent à Paris ?
Pardonnez-nous, ma mere,
Dit l'un deux à Cypris ;
Quand nous vîmes
De V....
Nous prîmes
Du goût pour ſes beaux yeux ;
Quand nous vîmes
De V....
Nous fîmes
Ce que font tous les Dieux.

Aux Graces fugitives
Vénus dit l'autre jour :
Revenez ſur nos rives ;
C'eſt votre vrai ſéjour.
Les Déeſſes naïves,
Lui dirent ſans détour :
Quand nous vîmes
De V....
Nous fîmes
Vœu d'embellir ſa Cour ;

Quand nous vîmes
De V....
Nous prîmes
Même ſoin que l'Amour.

Voyant tous les cœurs prendre
De ces lieux le chemin,
Cypris voulut apprendre
Quel étoit leur deſſein.
Tous lui firent entendre
Leur but, par ce refrain;
Quand nous vîmes
De V....
Nous fîmes
Serment de la ſervir;
Quand nous vîmes
De V....
Nous dîmes:
Pouvons-nous mieux choiſir?

Minois fin, taille fine,
Souris doux & flatteur,
Humeur vive & badine,
Gentilleſſe & douceur;
C'eſt ainſi qu'on deſſine
L'enfant, des Dieux vainqueur.
Quand nous vîmes
De V....

Nous dîmes :
D'Amour c'eſt le portrait.
Quand nous vîmes
De V....
Nous dîmes :
Oui, c'eſt lui, trait pour trait.

Si la Raiſon ſévere
Vouloit, dans ſon courroux,
Blâmer l'ardeur ſincere
Dont nous brûlons pour vous ;
Nous lui dirions : ma chere,
Prenez un ton plus doux ;
Quand nous vîmes
De V....
Nous prîmes
De l'amour malgré nous ;
Quand nous vîmes
De V....
Nous prîmes
Ce qu'elle inſpire à tous.

Air : *A l'ombre de verd bocage.*

PHILIS eſt petite, mignone ;
C'eſt ce qui m'invite à l'aimer :
Jamais une grande perſonne
Ne ſçaura ſi bien m'enflammer.

Le bon goût, qu'il faut toujours croire,
Me recommande, chaque jour,
La grande meſure pour boire,
Et la petite pour l'amour.

Une Dame grande eſt altiere,
Pleine d'orgueil & de hauteur;
Elle regarde, d'ordinaire,
Chacun du haut de ſa grandeur.
Pour nous épargner ce déboire,
Chers amis, prenez, tour à tour,
La grande meſure pour boire,
Et la petite pour l'amour.

Une giganteſque figure
N'eſt point du tout ce qu'il me faut.
Je ſuis de moyenne ſtature,
Et ne puis atteindre bien haut.
Par ce motif il eſt notoire
Que je dois prendre, tour à tour,
La grande meſure pour boire,
Et la petite pour l'amour.

Souvent, dans la tendre carriere,
L'on voit broncher un corps trop grand:
La taille petite & légere
Fait le chemin en ſe jouant.

Daignez donc à la fin m'en croire ;
Et que chacun prenne, à ſon tour ;
La grande meſure pour boire,
Et la petite pour l'amour.

Bien loin d'écouter l'inconſtance ;
Tant que ſur terre on me verra,
Je penſerai comme je penſe,
Jamais mon goût ne changera.
J'aurai toujours dans la mémoire
Ce que je conſeille en ce jour ;
La grande meſure pour boire,
Et la petite pour l'amour.

A M. C...

Sur ſa petite Maiſon de Campagne.

Air : *Vous qui du Vulgaire ſtupide.*

QUE ton manoir philoſophique
Me flatte & me paroît charmant !
De l'art le travail magnifique
Ne fait point ſon riche ornement.
Aidé de la ſeule nature,
C'eſt un ſéjour auſſi joli,
Dans ſa riante mignature,
Que *Tuſculum & Tivoli.*

Dans cette retraite divine,
De fleurs un mélange flatteur
Borde une goulotte argentine,
Dont le murmure eſt enchanteur.
C'eſt-là qu'en regardant la treille,
Je m'endors au doux bruit des eaux;
Et que le roſſignol m'éveille,
Pour voir le plaiſir des moineaux.

La ſageſſe m'y fait voir comme
Sans faſte on peut être content;
Et c'eſt-là que je trouve l'homme
Que le Cynique chercha tant.
Les tréſors, charme du Vulgaire,
Ne te tentent point, cher Lycas:
Tu ſens de quel prix eſt, ſur terre,
Aurea mediocritas.

L'Amitié, que ton ſoin cultive,
Vient rechercher ton entretien;
Ton ame, à ſes vœux attentive,
Pour la contenter, n'omet rien.
Son humeur naturelle & franche
Fixe à tes repas la gaité,
Et c'eſt-là que chacun s'épanche
Dans le ſein de la liberté.

Rends grace au Deſtin favorable ;
Qui ſçut ſi bien te partager.
Si les Dieux, d'un bonheur ſemblable
Avoient daigné m'avantager,
Je verrois, ſans envie aucune,
Briller aux yeux de l'univers
Les eſclaves de la Fortune,
Dont ſes mains ont doré les fers.

Air : *Dans un boſquet j'étois ſeulette.*

NE nous préferons point aux Belles :
Bien loin de l'emporter ſur elles,
De tous côtés nous leur cédons ;
Et ſi nous avons en partage
Quelque agrément, quelque avantage,
C'eſt d'elles que nous le tenons.

Nous leur devons la politeſſe,
Le bon goût, la délicateſſe,
Les façons & les ſentimens ;
De deux beaux yeux le doux langage,
Dans un jour, inſtruit davantage,
Que tous les livres en dix ans.

Une longue & pénible étude
Ne peut nous donner l'habitude

De leur agréable jargon.
Le Sexe, en eſprit, nous ſurpaſſe ;
Et l'on compte ſur le Parnaſſe
Neuf Muſes contre un Apollon.

Tous les reſſorts de notre adreſſe
Ne ſont rien près de leur fineſſe :
Jamais on ne les prend ſans vert ;
Et la femme la moins habile
Se tire d'un pas difficile,
Mieux que l'homme le plus expert.

Moins vaines que nous, plus diſcrettes
Sur le fait de leurs amourettes,
On ne les voit point éclater.
Celles dont la raiſon s'oublie,
N'ajoutent point à leur folie
Le ſot plaiſir de s'en vanter.

Les ſoins déconfortent nos ames :
Nous nous rebutons ; mais les Dames
Suivent juſqu'au bout leur deſſein.
Nul obſtacle ne les arrête ;
Tout ce qu'elles ont dans la tête
Devient un arrêt du Deſtin.

Quoi qu'on diſe de leur foibleſſe,
Dans les grands ſujets de triſteſſe,
Elles ſont plus fortes que nous ;
Et tandis qu'un rien nous déſole,
On en voit qu'un moineau conſole
De la perte d'un tendre époux.

AUX JEUNES FILLES.

Air : *Ici l'on fait ce que l'on veut.*

VOus qui cherchez à vous défendre
Des piéges que tend Cupidon,
Jeunes Beautés, venez entendre
Ce que me dicte la raiſon.

Des amans le moins redoutable
C'eſt le penſif & le rêveur ;
Trop amoureux pour être aimable,
Rarement il touche le cœur.

Voulez-vous du tendre eſclavage
Prévenir les triſtes effets ?
D'un galant & badin langage
Fuyez les ſéduiſans attraits.

Un cœur qui triſtement ſoupire,
Laſſe bientôt par ſa langueur :

Un amant dont l'eſprit fait rire,
Connoît mieux le chemin du cœur.

*

Tous les jours on voit la ſageſſe
De l'Objet le plus rigoureux,
Quand on l'amuſe avec adreſſe,
S'endormir dans le ſein des jeux.

Air : *Sexe charmant.*

SExe charmant, dans votre chaîne
Votre puiſſance nous entraîne :
Vous nous bleſſez là.
Pour ſatisfaire vos envies,
Combien faiſons-nous de folies !
Vous nous timbrez là.
Votre dépenſe, non bornée,
Fait que, vingt fois dans la journée,
Il faut fouiller là :
Mais, malgré ce qu'il nous en coûte,
Il vient un rival qu'on écoute :
Vous nous plantez là.

On ſent bien les geſtes qu'il convient de faire, en chantant ce couplet.

MUSETTE.

Air : *L'Amant frivole & volage.*

DEPUIS qu'Amour m'inquiette,
Sans ſouci pour mes moutons,
Je les laiſſe, ſur l'herbette,
Paître dans les environs ;
Je ne garde ma houlette
Que pour graver les deux noms
De Philinte & de Colette,
Sur l'émail de nos vallons.

✕

Viens, cher Objet que j'adore,
Viens fixer aux champs ton choix ;
Dans les Cités on ignore
Le mérite de nos bois.
Dans les bras de la Nature,
Le Dieu d'Amour que j'y vois,
Sur un trône de verdure,
Lui-même y dicte ſes loix.

✕

Ce n'eſt point où l'or éclate,
Où l'on voit briller l'azur,
Qu'une amitié délicate
Rencontre un plaiſir bien ſûr :
Auprès de l'Objet qui flatte,
On goûte un bonheur plus pur,
Dans la chaumiere où la natte,
Fait tout l'ornement du mur.

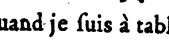
L'honnête homme, en ſon aſyle,
Ravagé par les frimats,
Jouit d'un ſommeil tranquille,
Sans un ſimple matelas.
Plus content que dans un Louvre,
Rien ne le ſçauroit troubler ;
Et, ſous un toît qui s'entrouvre,
L'Aurore l'entend ronfler.

Air : *La jeune Iſabelle.*

BACCHUS, cher Gregoire,
Nobis imperat.
Chantons tous ſa gloire,
Et quiſque bibat.
Hâtons-nous de faire
Quod deſiderat.
Il aime un bon frere
Qui ſæpè libat.

Ce coup-là m'appaiſe,
Et me reficit :
Mais, ne vous déplaiſe,
Hoc non ſufficit :
Puiſque l'abondance
Hîc ridet nobis,
Que l'on recommence :
Faciamus bis.

Ce verre deuxieme
Nondùm eſt ſatis,
Et, ſans un troiſieme,
Redibit ſitis.
C'eſt toi que j'implore,
Care mi frater :
Verſe, verſe encore,
Ut bibamus ter.



Quand je ſuis à table,
Cum fratre bono ;
Qu'avec Dame aimable
Lætè propino,
Et qu'où tout abonde,
Regnat libertas,
Il n'eſt point, au Monde
Major voluptas.

Dans ce doux aſyle,
Diù potemus.
L'aimable & l'utile
Sunt quod habemus.
Trouver mieux à boire,
Quàm ubi ſumus ;
C'eſt ce que, Grégoire,
Numquàm poſſumus.

Amis, pour me rendre
Plenè contentum,
Tes mains ont ſçu prendre
Nectar ſelectum.
Vive un homme aimable,
Cujus cor rectum
Nous fournit, à table,
Vinum non mixtum.

✕

D'un jus homicide
Fabricatores,
Que la mort vous guide
Jàm nunc ad patres.
Que votre ſéquelle
Procul abeat,
Et plaiſe aux Dieux qu'elle
Numquàm redeat.

✕

A tout honnête homme
Places, ut mihi:
Partout on te nomme
Patrem gaudii.
Le ſouci reſpecte
Tuam virtutem;
Ta douceur délecte
Corpus & mentem.

✕

Grands Dieux! quel bien-être
Quænam fortuna,

D'etre avec tel Maître,
Tali Dominâ!
Que, par nous, leur gloire
Creſcat ubique.
Hâtons-nous de boire,
Fratres, utrique.

⁂

O toi que la Seine
Ad nos perduxit,
Toi par qui Silene
Sæpè revixit;
Viens dans ma poitrine,
Burgunde liquor;
Toute humeur chagrine
Linquet meum cor.

⁂

Ta charmante chaîne,
Amicitia,
Ici nous amene,
Cum lætitiâ.
Sois, toute la vie,
Noſtrum ſolamen.
Au nœud qui nous lie
Faveas; Amen.

Air : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

AH ! que j'aime cet aſyle !
L'on n'y voit point de micmac ;
Et la Sageſſe en exile
Tous gens de gnic & de gnac.
S'il venoit quelque viédaſe,
Qui voulût, avec emphaſe,
Parler *ab hoc & ab hâc* ;
Bientôt, loin de cette caſe,
Nous l'enverrions à Jarnac,
Avec de l'eau dans un vaſe,
Et ſes quilles dans un ſac.

Chers amis, voulez-vous vivre
Autant que Melchiſedec ?
Dépêchez-vous de me ſuivre,
Et comme moi buvez ſec.
Sans le bacchique breuvage,
Vous verriez mon gros corſage
Plus maigre qu'un hareng pec ;
Bientôt mon humeur gaillarde
Souffriroit un rude échec,
Et dans huit jours la camarde
Me viendroit clorre le bec.

D'amitié, je te conjure,
Formons tous deux un picnic;
La mienne, je te le jure,
Tiendra comme du maſtic.
Rien ne pourra m'en diſtraire:
Tant que je ſerai ſur terre,
Tu regneras toujours *hic*.
Oui, dans l'inſtant, pour te plaire,
Je partirois pour Dantzic,
Sans redouter la colere
De George & de Frédéric.

Prenons chacun notre verre,
Trinquons en faiſant tic, toc.
De ce nectar ſalutaire
Rempliſſons bien notre eſtoc.
Si la Raiſon, trop ſévere,
Dans l'ardeur de ſa colere,
Vient nous livrer quelque choc;
Pour punir cette Mégere,
Sur ſon dos caſſons un broc;
Et pendons-la, mon cher frere,
Pendons-la bien vîte au croc.

Moquons-nous, chers camarades,
Des vains confreres d'Aſtruc;
Ce ſont de bonnes raſades
Qui forment le meilleur ſuc.

Tous

Tous ceux qui, dans leur manie,
Condamnent cette ambroiſie,
Sont des oiſeaux de Saint Luc;
Bois donc raſade complette,
Réjouis-toi comme un Duc;
Pour le vin ta bouche eſt faite,
N'en fais point un aqueduc.

Que notre ardeur ſe réveille
Pour le Maître de ces lieux;
C'eſt en vuidant la bouteille
Que l'on contente ſes vœux.
Si la liqueur aquatique
Flatte quelqu'eſprit cauſtique,
Qu'il s'en aille à Montfaucon.
Pour moi, toujours je perſiſte
Dans mon amour pour le bon;
Et pour fêter Jean-Baptiſte,
Je deviendrai Jean le rond.

Air: *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

DANS la rime, j'ai peu d'uſage;
Rarement Phœbus m'a dicté:
Je vais pourtant, dans ſon langage,
Au riſque d'être peu goûté,
Vous applaudir ſur l'aſſemblage
De l'eſprit & de la beauté.

Si ma muſe vous rend hommage,
Vos attraits l'ont bien mérité ;
Eſt-il un cœur qui ne s'engage,
Et qui ne ſe ſente enchanté,
Quand il a trouvé l'aſſemblage
De l'eſprit & de la beauté ?

La douceur eſt votre appanage,
De même que l'égalité.
D'heureux talents, un doux ramage,
Qui porte au cœur la volupté,
Chez vous ſont joints à l'aſſemblage
De l'eſprit & de la beauté.

Votre époux, vertueux & ſage,
Vous aime avec fidélité.
Peu jouiſſent de ce partage ;
Rien n'égale ſa rareté.
Vous le devez à l'aſſemblage
De l'eſprit & de la beauté.

Peut-il jamais être volage,
Maître d'un bien ſi ſouhaité ?
Lui ſeul poſſede l'avantage
De faire la félicité
De celle où brille l'aſſemblage,
De l'eſprit & de la beauté.

Daignent les Dieux, ſur leur ouvrage,
Toujours exerçer leur bonté ;
Que tous vos jours ſoient ſans nuage,
Et que jamais l'adverſité
N'altere chez vous l'aſſemblage
De l'eſprit & de la beauté.

POUR UNE REINE DE LA FÉVE

Air : *Viens, Blaiſe, dans cette prairie.*

QUEL bien pour notre République !
Climene regne dans ces lieux.
Amis, ſoumettons-lui nos vœux,
En dépit de la loi Salique.
Célébrons ſa gloire à jamais.
Les charmes
Sont ſes armes ;
Tous les cœurs ſont ſes ſujets.

Vous qui verſez à taſſe pleine
Le nectar que boivent les Dieux ;
Jeune Hebé, venez en ces lieux,
Et ſervez notre Souveraine.
Célébrons, &c.

A la ſervir mon cœur aſpire,
Sans briguer un poſte éminent ;

Auprès d'elle, le dernier rang
Vaut le premier d'un autre empire.
Célébrons, &c.

Les jeux autour d'elle s'empreſſent;
Et les Amours humiliés
Dépoſent leurs traits à ſes pieds;
Tous pour Reine la reconnoiſſent.
Célébrons, &c.

Dans le ſein même de la gloire,
Son cœur ignore la fierté.
Faiſons *chorus* à ſa ſanté.
Sa bonté nous permet d'y boire.
Célébrons, &c.

Air : *Je n'ſçais qu'eſt-ce.*

DANS vos mains qu'un verre a d'attraits!
Qu'il vous rend adorable!
L'Amour, armé de tous ſes traits,
N'eſt pas ſi redoutable.
Cette liqueur enchantereſſe,
Quand vous m'en verſez, fait chez moi
Couler un certain je n'ſçais qu'eſt-ce,
Qui cauſe un certain je n'ſçais quoi.

L'Amour dans vos beaux yeux a pris
Le trait dont il me bleſſe.
De mon cœur il vous rend, Cloris,
Souveraine maitreſſe.
Cet aimable vainqueur me preſſe,
Sitôt que je vous apperçoi,
De joindre un certain je n' ſçais qu'eſt-ce,
Avec un certain je n' ſçais quoi.

Ce je ne ſçais quoi, c'eſt mon cœur;
Daignez l'unir au vôtre.
Si vous le voulez, nul bonheur
N'égalera le nôtre.
Tous deux, au ſein de l'allegreſſe,
Nous chanterons de bonne foi:
Que j'aime ce doux je n' ſçais qu'eſt-ce,
Qui cauſe certain je n' ſçais quoi!

Air: *Du Confiteor.*

J'Aime Bacchus, j'aime Manon;
Tous deux partagent ma tendreſſe.
Tous deux ont troublé ma raiſon,
Par une aimable & douce ivreſſe.
Ah! qu'elle eſt belle! ah! qu'il eſt bon!
C'eſt le refrain de ma chanſon.

Quand le vin coule dans mon cœur,
Et que ma mignone eſt préſente,
Je reſſens une vive ardeur,
Et, dans un doux tranſport, je chante :
Ah ! qu'elle eſt belle ! &c.

Nanette, en me brulant d'amour,
Me rend le vin plus agréable ;
Le vin, par un juſte retour,
La rend à mes yeux plus aimable.
Ah ! qu'elle eſt belle ! &c.

En partageant ainſi mes vœux ;
Mon cœur en eſt plus à ſon aiſe ;
Quand il me manque l'un des deux ;
L'autre me ſoulage & m'appaiſe.
Ah ! qu'elle eſt belle ! &c.

De Manon ſi j'avois le cœur,
Lui ſeul pourroit me ſatisfaire ;
Mais ſes refus ou ſa rigueur
Me rendent le vin néceſſaire.
Ah ! qu'elle eſt belle ! &c.

Des maux qu'elle me fait ſouffrir,
C'eſt ce nectar qui me délivre.
Vingt fois elle m'a fait mourir ;

Vingt fois Bacchus m'a fait revivre.
Ah ! qu'elle eſt belle ! &c.

De Manon regardez les yeux ;
Et goûtez bien ce doux breuvage.
Quand vous les connoîtrez tous deux ;
Amis, vous tiendrez ce langage :
Ah ! qu'elle eſt belle ! &c.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

MA muſe, longtems en balance,
Craignoit de vous faire ſa cour.
Un Dieu force ſa réſiſtance ;
Elle va parler en ce jour.
Phœbus encor n'a pû me dire
Comment vous prendrez ma chanſon :
Si vous la blâmez, c'eſt pour rire ;
Si vous l'aimez, c'eſt tout de bon.

En vers on dit plus d'une choſe
Qu'en proſe l'on ne diroit pas ;
C'eſt ce qui fait que je compoſe
Quelques couplets pour vos appas.
Tout ce qu'Amour pour vous m'inſpire
Va paroître ici ſans façon ;
Si vous, &c.

Pour vos charmes quand on ſoupire,
Eſt-on maître de ſon tranſport ?
Le reſpect a beaucoup d'empire,
Mais enfin l'amour eſt plus fort.
Pardonnez au tendre délire
D'un cœur privé de la raiſon :
Si vous le blâmez, c'eſt pour rire ;
Si vous l'aimez, c'eſt tout de bon.

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

JE voulois cacher dans l'oubli
Les feux dont mon cœur eſt rempli ;
Mais le ſilence & le myſtere
N'ont fait qu'augmenter mes tranſports :
Non, je ne ſçaurois plus vous taire
Ce que n'ont pû fuir mes efforts.

*

Peut-on réſiſter au pouvoir
Du Dieu qui me ſçait émouvoir,
Quand un charme qui nous pénetre,
Décore un objet enchanteur,
Et que ſes vertus ont ſçu mettre
La raiſon du parti du cœur ?

*

Peut-on fuir l'Amour, quand des yeux
Lancent des traits victorieux,

Et qu'une bouche, où l'on admire
L'éclat du plus parfait émail,
Fait paſſer l'aimable ſourire
Entre l'ivoire & le corail ?

Air : *Que tout ici ſe réuniſſe.*

DIANE, un jour dans un lieu ſombre,
Vit Cupidon dormir à l'ombre.
Me voilà donc maitreſſe de ſon ſort !
Vengeons nous-en, tandis qu'il dort.
Tous les mortels verſent des larmes
Pour ſes appas vains & trompeurs ;
Si je lui peux voler ſes armes,
Je rends la paix à tous les cœurs.

Pour ſatisfaire ſa vengeance,
Soudain ſans bruit elle s'avance,
Et dérobant à ce Dieu ſon carquois,
Fut le dire aux Nymphes des bois.
Un doux tranſport, à ces nouvelles,
Vers le dormeur les fait courir.
Réveillez-vous, lui dirent-elles:
L'Amour toujours perd à dormir.

Du tendre enfant le ſommeil ceſſe :
Quelque douleur d'abord le preſſe ;

Et se voyant dépouillé de ses traits,
Son cœur pousse quelques regrets.
Mais oubliant bientôt sa peine :
Croit-on, dit-il, braver mes loix ?
Allez, allez, les yeux d'Ismene
Me vaudront mieux que mon carquois.

MUSETTE,

Mise en musique par M. Blaise.

QUe Sylvie
M'offre son cœur,
Toute mon envie
Sera remplie.
Dans la vie,
Nulle douceur
D'une tendre amie
Ne vaut la sincere ardeur.
Tu n'as rien,
Plutus, qui m'intéresse ;
Tout ton bien
Ne vaut pas ma tendresse.
Du trait qui me blesse
Je fais toute ma richesse.
Dieux ! quelle allegresse !
Si bientôt j'obtien
Que Sylvie, &c.

Chez la Belle
Ton intérêt t'appelle.
Prends tes traits,
Amour; triomphe d'elle.
Oui, je me soumets,
Et te promets
D'être à jamais
L'amant le plus fidele:
Mais enfin permets
Que Sylvie, &c.

❖❖❖

SYLVIE.

Qu'il en coûte,
Lorsqu'un vainqueur
Est sûr qu'on l'écoute,
Et qu'on le goûte!
Qu'il en coûte,
Lorsqu'un vainqueur
N'a plus aucun doute
Sur l'état de notre cœur!
A ses feux
Quand on paroît contraire,
Tous ses vœux
Sont d'aimer & de plaire;
D'une gloire entiere
L'on voit jouir sa bergere,
Lorsqu'elle est sévere;
Mais, hélas! grands Dieux! ...Qu'il, &c.

Cher Clitandre,
Je n'ai pû m'en défendre.
Tu me plais;
Mais on riſque à ſe rendre:
Si je t'écoutois,
Je te perdrois
Et j'en mourrois.
Ah! que je ſerois tendre,
Si je ne ſçavois
Qu'il en coûte, &c.

Air ſérieux.

Soupçons cruels, tranſports jaloux
Dépit mortel, éloignez-vous;
Si Climene eſt ſenſible à mon amour fidele,
Tant mieux pour elle; [*bis.*]
Elle aura tous mes vœux, elle aura tous mes ſoins.
Si je ne puis toucher le cœur de cette Belle,
Tant pis pour elle; [*bis.*]
Elle aura dans ſes fers un eſclave de moins.
Soupçons cruels, &c.

CHANSONS A BOIRE.

TÉMERAIRES buveurs, dont l'audace trop vaine
Prétendoit effacer les bacchiques héros,
Qu'il m'eſt doux de vous voir étendus ſur l'arene,
Ronfler ſur un débri de flacons & de pots!
Je triomphe, Bacchus; viens couronner ma gloire.
Répands dans l'univers le bruit de mes exploits;
Et que l'on chante ma victoire,
Partout où tu donnes des loix.

TOUT paſſe, amis, tout paſſe ſur la terre:
Ce ſont du ciel les ordres abſolus.
Tel qui voit du vin dans mon verre,
Dans un moment n'en verra plus.

PAR la vapeur du vin nouveau,
Lucas s'étant un jour embrouillé le cerveau;
En rentrant au logis, ſa vue étoit ſi trouble,
Que ſa femme lui parut double.
Grands Dieux! s'écria-t-il, par quel forfait affreux

Ai-je pu mériter un ſort ſi déplorable ?
Je n'avois qu'une femme & j'étois malheureux.
Lançez ſur moi la foudre rédoutable,
Plutôt que de m'en donner deux.

DANS ces bas lieux chacun a ſa folie.
L'un pour la gloire a le cerveau timbré ;
L'autre, d'amour ſottement enyvré,
Dans les tourmens paſſe toute ſa vie.
Moi, je ſuis fou
Du petit trou
Qui fait glou, glou.
C'eſt mon joujou,
C'eſt mon bijou.
J'irois, pour le baiſer, juſqu'au fond du Pérou.

EXEMPLE renommé des céleſtes vengeances ;
Tantale, par tes cris, n'inſulte plus les Dieux.
Le tourment qui punit tes forfaits odieux,
N'eſt pas ſi cruel que tu penſes.
Au fond d'un antre affreux, tu vois couler ſans fin
De l'eau que tu ne peux atteindre ;
Si tu voyois couler du vin,
Ne ſerois-tu pas plus à plaindre ?

LA fievre, dans mon ſang, répandant ſon venin,
M'alloit bientôt forcer à dormir le grand ſomme.
Mais un célebre Médecin
Me rendit l'ame, & voici comme :
Il m'ordonna, dans ſon jargon,
Rhubarbe, ſaſſafras, ſéné, catholicon.
A ces mots, que je pris pour les noms du Grimoire,
Je crus voir Lucifer, avec ſa bande noire.
D'un ſubit tremblement tout mon corps fut ſaiſi ;
La criſe vint ; je fus guéri.

MÉDECIN mal inſtruit, qui voudrois aujourd'hui
De mon corps faire un puits, va-t'en vîte, & t'enfui.
Ton breuvage m'a toujours nui.
Si j'avois recours à lui,
Je ſerois dans deux jours cloué dans un étui.
Vive, vive celui
Qui ſort du muid !
De ma ſanté c'eſt le plus ferme appui.
C'eſt par lui
Que je ſuis, jour & nuit, ſans ennui.

BUVONS, amis, buvons : mais fuyons la débauche.
Notre vin, quoique bon, peut nous mettre à l'envers.
Le nectar le plus franc nous fait aller à gauche,
Le nectar le plus droit fait marcher de travers.

POUR vous coëffer,
Maris, l'Amour ſans ceſſe veille ;
Pour vous coëffer,
De vos ſoins il ſçait triompher :
Jamais d'une injure pareille
L'on ne pourra m'apoſtropher ;
Je ne permets qu'à ma bouteille
De me coëffer.

QUEL homme que Lucas ! ſitôt qu'il a rempli
De ce breuvage ſi cheri
Toute la rondeur de ſa taille,
Il ſort de la table yvre mort,
Va donner contre la muraille,
Chancelle, tourne, tombe & dort.
Amis, ne ſuivons pas l'exemple qu'il nous donne ;
Quel plaiſir a-t-on de ronfler ?
Recourons quelquefois au doux jus de la tonne ;
Mais qu'il ſerve à nous réveiller.

UN fameux Acteur d'Opera,
Qui, dans ſon rôle en F-ut-fa,
Devoit repréſenter Neptune ;
Diſoit à table, un jour : verſez, verſez tout plein.
Que trois bouteilles, au lieu d'une,
Coulent aujourd'hui dans mon ſein.
Quand ce doux nectar me ſeconde,
Pour peindre les fureurs de l'Aquilon qui gronde,

Mon talent eſt divin :
Mes ſons frappent les cieux, & deſcendent ſoudain
Dans la grotte la plus profonde.
Que je fais bien le Dieu de l'onde,
Quand je ſuis plein du Dieu du vin !

JE n'ai jamais appris, ut, re, mi, fa, ſol, la ;
Je ne ſçais ni gamme ni note :
Mais, à la place de cela,
J'ai le goſier brillant pour ſiffler la ſinote.
Des Rois & de la Saint Martin
Je fais en plein
La double octave ;
Et ſans connoître clé que celle de la cave ;
A merveille j'entonne un verre de bon vin.

QUE la treille aux amans offre un riant ſecours !
J'y veux mener ſouvent la Belle que j'eſtime.
Son ombre cache nos amours,
Et ſon jus charmant les anime.

L'Hippocrene a le don d'inſpirer la ſcience ;
Le Léthé, des tourments ôte le ſouvenir ;
La Pactole fécond fait regner l'abondance ;
Jouvence, par ſes eaux, ſçait l'art de rajeunir.
O Bacchus, quelle eſt ta puiſſance !
Je ſens tous ces effets ſous ton aimable loi.

Plein d'eſprit, de ſçavoir, de gaité, d'opulence;
Je n'ai que vingt ans, quand je boi.
Le Léthé, le Pactole, Hippocrene & Jouvence
Coulent dans mon cœur avec toi.

JE ſçais, Maître Guillaume,
Que ton remede eſt bon.
De ceux qu'il a guéris, on pourroit faire un Tome
Plus épais que Brantome.
Mais, quoique tout pays le vante avec raiſon,
Ne t'imagine pas que jamais il m'empaume.
Cher ami, c'eſt dans ce flacon
Qu'eſt mon elixir & mon baume.
Depuis que je m'en ſers, auſſi fort que Samſon;
Pourvu d'un teint vermeil & d'un double menton,
Je me porte comme un Royaume:
Tous les levriers de ſaint Côme
Sont exilés de ma maiſon.

POUR jouir d'un deſtin plus tranquille & plus doux,
De ce bruyant ſéjour, amis, éloignons-nous.
Allons, dans mon cellier, du Champagne & du Baune
Goûter les doux appas.
Les plaiſirs n'y ſont point troublés par l'embarras,
Et le funeſte ennui qui monte juſqu'au trône,
Dans les caveaux ne deſcend pas.

TROP prodigue d'un bien que l'on doit épargner ;
Pourquoi, dans la moindre migraine,
Veux-tu, mon cher ami, que l'on t'ouvre la veine ?
Sers-toi du bon moyen que je vais t'enseigner.
Si tu veux qu'au plutôt la santé te revienne,
Ce n'est pas toi, compere Étienne ;
C'est ton tonneau qu'il faut saigner.

BUVONS, mes chers amis, buvons de celui-ci :
Je crois qu'il vaudra mieux que l'autre. . . .
Tout de bon ? franchement ? quelle erreur est la vôtre ?
Celui-ci vient de Baune, & l'autre en est auſſi . . . .
Malgré cela, je le ſoutiens, Grégoire ;
Le premier eſt moins bon que le dernier venu.
Non, non, le vin que l'on a bû
Ne vaut pas le vin qu'on va boire.

OÙ l'on me verſe de bon vin ;
Volontiers je fais longue pauſe ;
Comme les fleurs de mon jardin,
Je prends racine où l'on m'arroſe.

FAUT-IL, quand l'heure ſonne, en charger ſa mémoire ?
Non, non, ce ſoin fâcheux me laſſe & me déplaît.
Je ne ſçais pas quelle heure il eſt :
Mais je crois, chers amis, qu'il eſt heure de boire.

AUx buveurs d'eau j'ai longtems fait la guerre ;
Mais à préſent j'en reconnois l'abus,
Et je voudrois que leur nombre ſur terre
Pût égaler le nombre des C....
Notre ſort, cher Grégoire,
En ſeroit bien plus beau.
Que nous verrions de buveurs d'eau !
Que nous aurions de vin à boire !

QUEL orage effrayant a glacé tous les cœurs !
Tout tremble autour de moi, tout frémit ſur la terre ;
Dans les airs enflammés, le terrible tonnerre
Redouble, à chaque inſtant, ſes bruyantes fureurs.
Dans quel état affreux allez-vous me réduire,
Juſtes Dieux ! Voulez-vous détruire
Tout l'eſpoir des triſtes buveurs ?
O Jupiter, calmez votre colere.
Bacchus, pour vous fléchir, ſe joint à nos accens.
Souvenez-vous, grand Dieu, que vous êtes ſon pere ;
Et que nous ſommes ſes enfans.

VOus qui n'eſtimez pas le vin de cette table,
Votre arrêt contre lui me paroît peu ſenſé.
Malgré tous vos diſcours, amis, il eſt paſſable ;
Il eſt paſſable, il eſt paſſable ;
Il eſt paſſé.

VEux-tu que j'nous aimions de la bonne amiquié ?
N'fais point l'Claude, eh ! palſanguié,
Trinque avec nous, mets-toi des nôtres.

Du raiſin le jus plein d'appas
Eſt bon pour s'entr'aimer : quien, morgué, Nicolas !
Il accroche les cœurs les uns avec les autres,
Comme ſon bois s'accroche à l'échalas.

TErribles Aquilons, ceſſez votre ravage ;
Dans ces lieux gardez-vous d'exciter un orage.
Laiſſez arriver juſqu'à moi
Cet aimable convoi.
Sur les paiſibles flots de ce charmant breuvage ;
Le Plaiſir embarqué vient nous faire un doux ſort ;
Mon verre eſt le vaiſſeau qui l'amene au rivage,
Mon palais eſt la rade, & mon cœur eſt le port.

QUentends-je ? Juſtes Dieux ! & qu'eſt-ce que je voi ?
Les Élemens troublés ſe déclarent la guerre.
Quels éclairs ! Quel fracas ! Quel terrible tonnerre !
L'Univers eſt rempli d'épouvante & d'effroi.

Tonne, Tonne,
Grand Jupiter,
Que ton courroux étonne
L'onde, la terre & l'air.

Mais, dans tes fureurs redoutables,
Daigne épargner au moins trois autels respectables,
Où l'on rend à ton fils de suprêmes honneurs;
La table, la cave & nos cœurs.

A La petite croûte,
Fromage qu'on ajoûte,
Quelquefois nous ragoûte
Bien mieux qu'un mets qui coûte;
Qu'un grand chœur,
En son honneur,
Fasse retentir cette voûte;
Livrons nous-y de bon cœur.
Ecoute, écoute,
Cher buveur.
Du vrai bonheur
Veux-tu trouver la route?
Goûte, goûte
La petite goutte
Qui dégoutte
De ce flacon:
Des maux que le plus on redoute
C'est le vrai contrepoison;
Bientôt tu mettras en déroute
Des Soucis le noir bataillon;
Et je doute
Que dans toute

L'enceinte d'Avalon,
De Reims & de Dijon,
De Baune & de Macon,
L'on ait jamais rien goûté de si bon.

LE grand Diable d'enfer puisse un jour t'emporter ;
Et que ton chien de corps soit à cent pieds sous terre,
Maudit rinceur de verre.
Les mains vuides, tu viens compter !
Ton ignorance est sans pareille.
Si tu veux obtenir quelque chose pour toi,
En m'affligeant, console-moi ;
Et n'apporte jamais la carte sans bouteille.

L'AMOUR jusqu'aux enfers a sçû porter la guerre ;
Ses feux ont embrâsé Neptune au fond des mers ;
Jupiter, armé du tonnerre,
N'a pû braver ses fers.
Amis, chantez ma gloire, & que vos doux concerts
Annoncent mon triomphe aux deux bouts de la terre :
Plus fort que tous les Dieux j'ai vengé l'Univers,
En noyant ce vainqueur dans le fond de mon verre.

DANS l'Univers chacun a son emploi,
Et chaque jour on voit que, sur la terre,
L'un vient pour obéir, l'autre pour être Roi ;
Ceux-ci pour les beaux arts, & ceux-là pour la guerre ;

Les Procureurs ſont faits pour nous gruger ;
Les Avocats pour nous ronger,
Les Médecins pour nous en faire accroire
Les Gaſcons pour mentir, les Normands pour plaider,
Les femmes pour charmer, les maris pour gronder,
Et moi pour chanter & pour boire.

ON ne ſe trompe point, quand on dit que la Seine,
Plus que toutes les eaux, eſt ſalutaire & ſaine ;
C'eſt une vérité qui, par des faits conſtans,
Se prouve à tous inſtans.
Non, non, jamais ruiſſeau, ni ſource, ni fontaine
De ſes dons merveilleux n'ont eu le demi-quart ;
Car
Ce fleuve, tous les jours, ſur ſes flots nous amene
Cinq ou ſix Médecins qui, d'abord & ſans peine,
Mettent tous nos maux à l'écart.
Non, non, jamais ruiſſeau, ni fleuve, ni fontaine
De ſes dons merveilleux n'ont eu le demi-quart ;
Car
Ce fleuve, tous les jours, ſur ſes flots nous amene
Mulſeau, Baune, Avalon, Nuys, Coulange & Pomard.

APrès avoir vuidé maint verre,
Trois vœux furent, un jour, formés par trois buveurs.
Je voudrois, dit Lucas, être Dieu du tonnerre,
Pour pouvoir foudroyer tous les empoiſonneurs.

Je voudrois, dit Lubin, être Dieu de la treille,
Pour être nuit & jour assis sur un tonneau.
Et moi, cria Grégoire, en prenant la bouteille,
Et leur versant à plein vaisseau,
Je voudrois, mes amis, être la Renommée;
Non pas pour le plaisir de posséder cent voix,
Mais pour l'heureuse destinée
De boire cent coups à la fois.

Que ce nectar soit Bourguignon,
Provençal, Champenois ou non;
Il est bon, chers amis: empressons-nous d'en prendre.
De quel pays vient-il? Ma foi, je n'en sçais rien;
Mais je sçais bien
Dans quel endroit il va descendre.

Pour l'utile & pour l'agréable,
Tout le monde ici-bas se donne du tourment.
Amis, sans quitter cette table,
L'un & l'autre se peut trouver dans un moment.
La grappe qu'en Septembre on foule,
Forme un jus où l'on voit cette double vertu;
C'est l'agréable quand il coule,
C'est l'utile quand il est bû.

Nous ne pouvons rien trouver sur la terre,
Qui soit si bon, ni si beau que le verre.
Du tendre amour berceau charmant,
C'est toi, champêtre fougere,
C'est toi qui sers à faire
L'heureux instrument
Où souvent pétille,
Mousse & brille
Le jus qui rend
Gai, riant,
Content.
Quelle douceur
Il porte au cœur!
Tôt,
Tôt,
Tôt,
Qu'on m'en donne;
Qu'on l'entonne,
Tôt,
Tôt,
Tôt,
Qu'on m'en donne
Vîte & comme il faut.
L'on y voit, sur ses flots chéris,
Nager l'Allegresse & les Ris.

Que mon
Flacon
Me ſemble bon !
Sans lui,
L'ennui
Me nuit,
Me ſuit ;
Je ſens
Mes ſens
Mourans,
Peſans.
Quand je le tien,
Dieux ! que je ſuis bien !
Que ſon aſpect eſt agréable !
Que je fais cas de ſes divins préſens !
C'eſt de ſon ſein fécond, c'eſt de ſes heureux flancs
Que coule ce nectar ſi doux, ſi délectable,
Qui rend tous les eſprits, tous les cœurs ſatisfaits.
Cher objet de mes vœux, tu fais toute ma gloire.
Tant que mon cœur vivra, de tes charmans bienfaits
Il ſçaura conſerver la fidelle mémoire.
Ma Muſe, à te louer, ſe conſacre à jamais.
Tantôt dans un caveau, tantôt ſous une treille,
Ma lyre, de ma voix accompagnant le ſon,
Répetera cent fois cette aimable chanſon :
Regne ſans fin, ma charmante bouteille ;
Regne ſans ceſſe mon cher flacon.

QUE vois-je, chers amis ? non, je ne puis le croire :
Un ſeul coup de tonnerre a glacé vos eſprits !
De ce ſilence affreux, que mon cœur eſt ſurpris !
Qu'eſt devenu chez vous ce grand deſir de boire ?

Tâchez, tâchez de vous calmer.
Faut-il ainſi vous allarmer
D'un bruit qui fit un jour le bonheur de la terre ?
Ce fut, vous le ſçavez, au milieu des éclairs,
Que Sémélé donna Bacchus à l'Univers ;
Le pere des buveurs eſt enfant du tonnerre.

NOIR enfant des frimats, rhume, par quel caprice
Viens-tu, du fond du Nord, te loger dans mon ſein ?
N'attends pas que, ſuivant l'avis d'un médecin,
De diete & de bouillon longtems je te nourriſſe.
Avec le bacchique hipocras,
J'aurai ſoin nuit & jour de bien laver ton gîte.
Je te baignerai tant, tant, tant, tant, qu'au plus vîte
Tu mûriras,
Tu pourriras,
Tu partiras.
Bacchus, ce Dieu charmant ſur qui je me repoſe,
Ne ſouffre rien d'impur dans les lieux qu'il arroſe.

SUR L'AMOUR.

DAns nos bois l'amour ſans éclat
Fuit le grand bruit & la lumiere ;
Il eſt tendre, il eſt délicat,
Vertueux, fidele & ſincere.

On n'y voit point d'amant ingrat ;
Trahir les vœux de ſa bergere ;
Une promeſſe eſt un contract,
Que le trépas ſeul peut défaire.

Qu'a-t-il ? Qu'a-t-elle ? n'y font guere
Naître de noiſe & de débat :
De l'or on y fait moins d'état
Que d'un aimable caractere.

Tout perſonnage à grand rabat ;
Dans ces lieux, n'eſt pas néceſſaire ;
Le mérite y ſert d'avocat,
Et la bonne foi de notaire.

QU'UN amant à Philis adreſſe ſon hommage ;
S'il eſt dans cet âge charmant
Où l'Amour veut que l'on s'engage,
Le premier quart ſonne à l'inſtant.
S'il eſt de figure jolie,
Il entend ſonner la demie.
S'il eſt galant & poli,
Les trois quarts ſonnent pour lui.
S'il eſt liberal & qu'il donne,
Tout répond à ſes vœux, & l'heure entiere ſonne.

✿✿✿

JADIS, aux hôtels de Cythere,
Lorſqu'un jeune galant s'étoit emménagé,
Pour dix-huit ans au moins il étoit engagé,
Et ſon amour conſtant l'y rendoit ſédentaire ;
Joyeux, ſatisfait & rangé,
Sans que par Monſieur le notaire
Aucun écrit fût rédigé.
Que l'amant d'aujourd'hui de l'ancien differe ;
Et qu'en lui le cœur eſt changé !
Curieux de ſortir ſitôt qu'il eſt logé,
Pour porter autre part ſes ardeurs fugitives ;
Au bout d'un terme ou deux il nous donne congé.
Par ſes déportemens quand tout eſt ravagé,
Il nous laiſſe, en partant, les douleurs les plus vives ;
Sans que par cet ingrat on ſoit dédommagé ;
Et c'eſt beaucoup, hélas ! s'il ſe croit obligé
Aux réparations qu'on nomme locatives.

✿✿✿

QUAND l'amoureux Daphnis à vos yeux se présente,
D'une soudaine peur vos sens sont agités.
Confuse, interdite, & tremblante,
Vous craignez ses regards, & vous les évitez.
Au sort de cet amant que je porte d'envie !
Puisque vous le fuyez, ses feux ont du retour.
Ne vous y trompez pas, Sylvie,
La peur d'aimer est de l'amour.

✿✿✿

QUE ton plaisir, Amour, est peu durable !
On ne devient vainqueur d'un objet intraitable
Qu'après avoir bien combattu ;
Mais le triomphe, hélas ! ne dure guere,
Et dans la guerre de Cythere
Le vainqueur est bientôt vaincu.

✿✿✿

POURQUOI, lorsque le jour vient m'ouvrir la paupiere,
Thémire, êtes-vous la premiere
Qui vous offrez à mon esprit ?
Lorsqu'en main je tiens une plume,
D'où vient que ma bonne coutume
Est de mettre d'abord votre nom par écrit ?
D'où vient que mes regards, prenant mon cœur pour guide,
Volent sans cesse sur vos pas ?
Qui me rend près de vous si craintif, si timide ?

D'où naît, en vous parlant, mon ſecret embarras ?
Qui fait qu'à votre aſpect un tranſport vif & tendre
Me cauſe un doux ſaiſiſſement ?
D'où vient que je ne puis entendre
Votre voix ſans frémiſſement ?
De tous ces mouvements, je ſçais quelle eſt la cauſe.
Je vous l'apprendrois bien, Thémire ; mais je n'oſe.
Mon cœur, par de pareils aveux,
Auroit le triſte ſort de ſe rendre odieux ;
Et votre rigueur inflexible
Condamneroit en moi ce qu'il n'eſt pas poſſible
De fuir, quand une fois on a vû vos beaux yeux.

✿✿✿

Corset & jupon blancs, bas toujours bien tirés,
Petit pied dans mule gentille,
Sont plus appétiſſants qu'un objet décoré
De tout ce qui frappe & qui brille.
Non, non, l'ajuſtement avec art arrangé,
Les plus beaux ornemens, la plus riche parure,
N'ont pas l'attrait friand d'un joli négligé,
Où la propreté ſemble embellir la nature.

✿✿✿

Favori du printems, aimable mois de Mai,
Que tu cauſes de maux à mon cœur allarmé !
L'autre jour, par malheur, ma triſte rêverie
Me fit faire un faux pas au bout de la prairie.
Par malheur, Coridon ſe trouva dans ces lieux.
Le concert des oiſeaux, des eaux le doux murmure,

De ce tendre berger enhardirent les feux.
Par malheur, mille ormeaux formoient une ombre obſcure,
Et, par malheur, enfin nous n'étions que nous deux.

✿✿✿

CHEZ certaine Beauté Damon trop bien reçu
Payoit de cent regrets un inſtant d'allegreſſe.
Comment n'as-tu pas apperçu,
Lui dit un ſien ami, l'état de ta maîtreſſe ?
Que n'as-tu conſideré mieux
Ce que l'iſle d'Amour renferme ?
La Raiſon, dans ce cas, nous doit ouvrir les yeux.
Il eſt vrai, répond-il, mais le Plaiſir les ferme.

✿✿✿

DIALOGUE.

CLITANDRE, DAMON.

CLITANDRE.

DU Dieu d'Amour, & de la Gloire,
Lequel des deux devons nous croire ?
Qui ſur l'autre doit l'emporter ?

DAMON.

Le Dieu qui porte l'arbalête.

CLITANDRE.

Pourquoi ?

DAMON.

Pour des motifs qu'on ne peut conteſter.

L'Amour eſt ſatisfait de nous tourner la tête ;
Mais la Gloire la fait ſauter.

Par la Gloire ſouvent mainte veuve ſoupire ;
L'emploi du Dieu des cœurs eſt de les conſoler.

La Gloire ne tend qu'à détruire ;
L'Amour ne cherche qu'à peupler.

✿✿✿

SI Therſandre m'étoit fidele,
Si pour une Beauté nouvelle
Son cœur ne s'étoit point laiſſé trop émouvoir ;
L'ingrat n'auroit-il pas plus d'ardeur à me voir ?

Hélas ! il m'en ſouvient encore,
Quand l'Amour lui faiſoit reſſentir mon pouvoir,
Il ſe levoit avant l'aurore,
Pour être au rendez-vous le ſoir.

✿✿✿

SOIT dégoût, ſoit dépit, ſouvent un jeune amant
Promet à la Raiſon de renoncer aux Belles ;
Mais ſes projets, bientôt emportés par le vent,
Font qu'on le voit toujours retourner auprès d'elles.
Le lendemain produit des tranſports renaiſſants,
Qui ſçavent de la veille effacer les injures.
Veſper entend bien des ſerments,
L'Aurore voit bien des parjures.

✿✿✿

SOUVENT le tendre Amour, couronné par la Gloire,
Devient tel qu'Annibal & bien d'autres guerriers;
Dès qu'il a gagné la victoire,
Ce Dieu nonchalamment s'endort sur ses lauriers.

✿✿✿

DEs ans que le ciel me destine,
Mon âge a passé le milieu;
Cependant grace à vous, Justine,
Mon tendre cœur au petit Dieu
N'a point encor fait son adieu;
La tendresse encor me domine,
Et je sens au cœur certain feu
Qui chez vous prit son origine.
Si vous m'accordez votre aveu,
Volontiers je me détermine,
Et mon cœur aujourd'hui fait vœu
D'être à vous, charmante Justine;
Tant que le tems qui tout ruine
Me laissera dans ce bas lieu.
Mais au desir qui m'aiguillonne
Tâchez d'être sensible un peu;
Car je ne veux pas, à ce jeu,
Quoique je sois dans mon automne
Perdre tout à fait mon enjeu.

✿✿✿

SI jamais à ſes loix l'Amour m'aſſujettit,
Je veux trouver, chez ma maîtreſſe,
Dans l'humeur de la gentilleſſe;
Du joli, du ſaillant, du feu dans le récit.
C'eſt le cœur qui nous intéreſſe;
Mais on s'amuſe avec l'eſprit.

✿✿✿

J'ÉTOIS dans un lieu ſolitaire;
Où je rêvois profondément;
Le petit enfant de Cythere
Vint m'aborder dans ce moment.
Que fais-tu donc là?.. Je m'occupe
Des attraits dont je ſuis la loi.
Va, va, me dit-il, pauvre dupe,
Ton rival fait bien mieux que toi.

✿✿✿

C'EST en ſe ſoumettant qu'on ſoumet une Belle;
Des tributs qu'on lui doit, ſon orgueil eſt jaloux.
Il faut pour obtenir quelqu'empire ſur elle,
Lui prouver mille fois celui qu'elle a ſur nous.

✿✿✿

LORSQUE Philis s'endort ſur les vertes feuillées;
Eſt-ce un vrai ſommeil? Oh! que non.
Bien des Belles jamais ne ſont tant éveillées,
Que quand nous les croyons dormir ſur le gazon.

✿✿✿

JE ne ſuis pas aſſez buſe
Pour me coëffer d'un vieux amant ;
Bourru, fâcheux, triſte & peſant :
J'en veux un jeune qui m'amuſe.
Réponſe.
Ils n'amuſent que trop ſouvent.

✿✿✿

ARIANE autrefois, d'un feu ſecret atteinte ;
D'un dédale ſauva l'objet de ſes amours.
C'eſt vainement qu'à quelqu'Aminte
L'on auroit aujourd'hui recours.
Des Belles de ce tems bien loin que le ſecours
Tire un amant du labyrinthe,
Elles l'y plongent tous les jours.

✿✿✿

A Vous entendre, Iris, tout amant n'eſt qu'un traître ;
Il eſt, dans ſon bonheur,
Vain, inquiet, cauſeur.
Mettez-moi dans le cas de l'être ;
Vous ne reſterez pas longtems dans votre erreur.

✿✿✿

VOULEZ-VOUS qu'au tendre myſtere
Nous puiſſions tous deux nous former ?
Il faut que vous ſoyez, ma chere,
Ma maîtreſſe dans l'art de plaire,
Mon écoliere en l'art d'aimer.

✿✿✿

DANS l'heureux tems où regne la verdure ;
Les doux Zéphirs,
Par leurs soupirs ;
Les ruisseaux amoureux, par leur tendre murmure ;
Les oiseaux, par leurs chants, expriment leurs desirs.
C'est en vain qu'une loi trop dure,
Dans cette brillante saison,
Veut que tout notre effort s'oppose à Cupidon.
Ce qui fait parler la nature,
Fait taire aussi-tôt la raison.

✿✿✿

J'AI, ce matin, fait présent à Lisette,
D'un beau ruban pour mettre à sa houlette ;
J'irai tantôt lui donner ces fleurs-ci.
Elle a déjà mon hautbois, ma mufette ;
Et pensez bien qu'elle a mon cœur aussi.
Oh ! qu'à l'Amour je dirois grand merci,
Si, de ce don la Belle satisfaite,
Disoit un jour : j'estime mieux ceci,
Que tous trésors, voir même une couronne ;
Quand on mettroit des diamans parmi ;
Car tous ces biens, c'est le sort qui les donne ;
Et ce que j'ai, vient de mon bon ami.

✿✿✿

NON, ce n'est pas assez, dans l'amoureux mystere,
D'être soumis, tendre & sincere.
De pareils sentimens sont bons ;

Mais il y faut joindre, pour plaire,
De petits agréments, de petites façons.
Fleurettes, jolis mots, badinage & chanſons;
Dans le voyage de Cythere,
Nous rendent les chemins & plus beaux & moins longs.
Ces riens nous ſervent mieux auprès d'une bergere,
Que les plus ſolides raiſons;
Et dans le tribunal où Cupidon réſide,
Comme aux lieux où Thémis préſide,
La forme, tous les jours, ſçait emporter le fonds.

***

L'Étoile de Vénus eſt celle du matin.
Tendres amants, c'eſt un ſigne certain
Des feux que dans vos cœurs le matin fait éclore.
Le deſir preſque éteint renaît avec le jour;
Et l'inſtant fortuné qui réveille l'Aurore,
Eſt le moment heureux qui réveille l'Amour.

***

Un petit trouble à notre abord;
Un certain incarnat qui monte,
Un plaiſir ſecret, un tranſport,
Qui perçe, quoiqu'on le ſurmonte:
Quand on ſe quitte & que l'on ſort,
Les regrets étouffés d'une ame qui ſoupire,
Les adieux mal formés d'une tremblante voix;
Mille choſes qu'on veut ſe dire,
Quoiqu'on les ait dites cent fois.
Une rencontre, une entrevue,

Qu'aux ſeules faveurs du hazard
D'ordinaire l'on attribue,
Mais où l'Amour a plus de part ;
Un air, une chanſon qu'on vient de nous apprendre ;
Un bouquet qu'on reçoit de nous,
Un autre qu'on nous laiſſe prendre ;
Un petit mot, un regard tendre,
Un ſourire flatteur & doux ;
Un dépit, un courroux, par fois une querelle,
Qui juſqu'au dénouement fait aller au boudoir ;
Une main qui nous chaſſe, un œil qui nous rappelle ;
Des rigueurs, des refus qui ſentent le devoir ;
Un petit ſoufflet ſur la joue,
Sur les doigts certain petit coup,
Qui frappe bien moins qu'il ne joue :
Voilà du tendre amant le mets & le ragoût.
Ce ſont des riens, je vous l'avoue ;
Mais ce ſont des riens qui font tout.

✿✿✿

AU petit enfant de Cythere,
La diete eſt un bien néceſſaire :
Bientôt, ſans un régime exact,
Toute ſa force eſt abattue ;
L'Amour eſt comme l'eſtomac,
Trop de nourriture le tue.

✿✿✿

QUE je plains ces amants, dont la flamme volage,
Dans l'ardeur même du bel âge,

S'éteint ſitôt qu'ils ſont contens !
L'hyver en eux ſuccede au doux printems.
Au tendre amour que mon cœur fait paroître,
Ce défaut ne ſera jamais à reprocher.
C'eſt un phœnix qui ſçait renaître
Au ſein même de ſon bucher.

✣✣✣

LORS qu'une perfide maitreſſe,
Par un indigne tour, trahit notre tendreſſe,
On en fait moins de cas : mais notre cœur épris
N'éteint pas tout d'un coup l'ardeur qui le dévore.
Quand l'eſtime s'en va, l'amour demeure encore ;
Et l'oubli ne vient pas ſitôt que le mépris.

✣✣✣

IL eſt plus glorieux de conſerver un cœur,
Que de le gagner & le prendre.
Pour le prendre, il ne faut qu'un petit mot flatteur ;
Qu'un petit ſoin, qu'un regard tendre.
Mais, pour le conſerver, il faut de la douceur,
Du jugement, de la conduite,
De la candeur, de la ſincérité,
De la nobleſſe & de la dignité.
Ces divins attributs ne ſont guere à la ſuite
De l'éclat & de la beauté.

✣✣✣

GARDONS-NOUS des amants : cette engeance maudite,
Sur la terre, ne fut produite

Que pour troubler notre repos.
Plus légers que le vent, plus inconſtants que l'onde;
Vains, orgueilleux, menteurs & faux;
Si quelqu'un d'eux nous plaît, on le ſçait à la ronde.
Ils content leur peine aux échos,
Et leurs plaiſirs à tout le monde.

✿✿✿

QUAND un amant eſt ſûr que ſes ſoins ont ſçu plaire,
Son fortuné deſtin le rend, de jour en jour,
Moins empreſſé pour ſa bergere.
Le Plaiſir eſt fils de l'Amour;
Mais c'eſt un fils ingrat qui fait mourir ſon pere.

✿✿✿

PAR changement ou négligence,
Lorſque notre amant nous offenſe,
Pour appaiſer notre courroux,
Il nous ſuffit de ſa préſence:
Quand l'ingrat s'éloigne de nous,
Son plus grand crime eſt ſon abſence.

✿✿✿

ON taxe en vain les jeunes cœurs
D'être indiſcrets ſur nos faveurs;
Comment veut-on qu'ils les publient?
Quand on a rempli leurs ſouhaits,
Dans le moment même ils oublient
La bienfaictrice & les bienfaits.

✿✿✿

ON dit qu'il eſt un art flatteur,
Qui conduit au bonheur de plaire;
Pour moi, dans le tendre myſtere,
Tout art me paroît une erreur.
Lorſqu'à l'Objet de ma tendreſſe
Je veux inſpirer de l'ardeur,
Je n'y ſçais point d'autre fineſſe,
Que de l'aimer de tout mon cœur.

✿✿✿

VOus qui voulez, par dépit ou raiſon,
Vous délivrer du joug de Cupidon,
Sçavez-vous l'effet ordinaire
Qu'à l'égard de ſes nœuds l'éloignement produit?
L'abſence d'un mois les reſſerre,
L'abſence d'un an les détruit.

✿✿✿

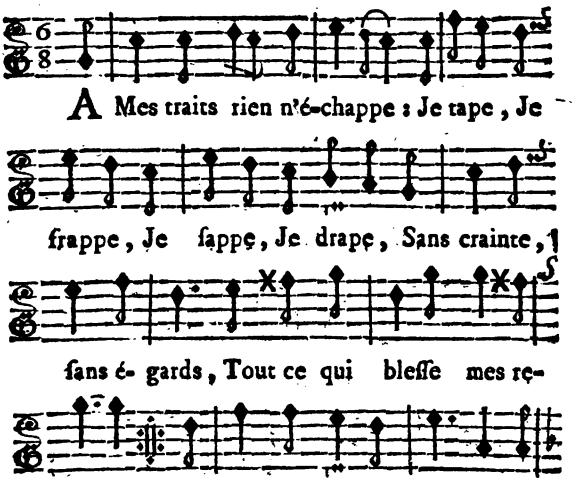
LE galant militaire, & l'amant paſtoral,
Pour aller à Paphos goûter la récompenſe
Qu'Amour à ſes Sujets diſpenſe,
Ne marchent point d'un pas égal:
Le timide berger, que jamais l'eſperance
Ne mene à la licence,
N'eſt encor qu'au vallon des douloureux Soupirs;
Quand le guerrier, ſortant du château des Plaiſirs,
Vole à l'iſle de l'Inconſtance,
Sur l'aîle des brulans Deſirs.

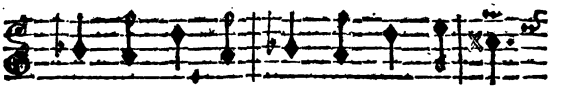
✿✿✿

Si l'on parvenoit vîte au faîte du bonheur,
L'Amour perdroit bientôt ſon zele & ſon ardeur:
Pour voir d'un doux hymen couronner ſon hommage;
Pour triompher d'un cœur que l'on veut engager,
Que de precautions il faut mettre en uſage!
C'eſt un portier bruſque & ſauvage,
Avec qui l'on doit s'arranger:
C'eſt une gouvernante au ténebreux viſage,
Qu'il faut par des ſoins ménager:
C'eſt un oncle bourru, dont il faut le ſuffrage;
Et pour qui l'on ne doit jamais rien épargner:
C'eſt un papa rétif, que, par un doux langage,
A ſon but il faut amener:
C'eſt la maman qu'il faut gagner:
Des rivaux qu'il faut éloigner:
Mille ſoins, mille égards, mille pas qu'il faut faire;
Pour vaincre un jeune cœur & le voir ſoupirer.
Tout cela fait valoir un amoureux myſtere,
Et c'eſt-là ce qu'il faut aux plaiſirs de Cythere;
Pour les faire longtems durer.

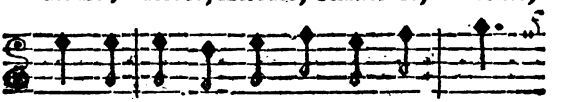
PLAISANTERIES, *JEUX DE MOTS, &c.*

MOMUS.

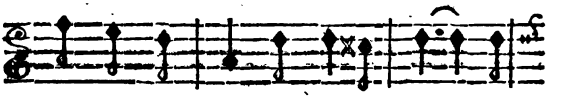




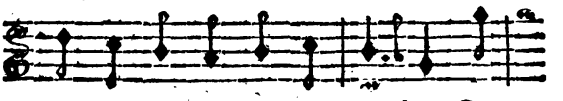
meurs, Auteurs, Acteurs, Chanteurs, Danseurs,



Les ré-cits, les grands airs, & les chœurs,



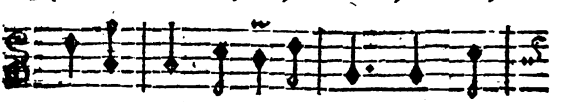
Qui font bâil- ler les ſpecta- teurs: Mais



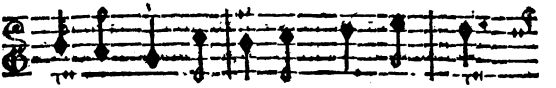
rien ne me plaît tant au monde, Que

de pouvoir rendre con- fus Tous ces eſ-

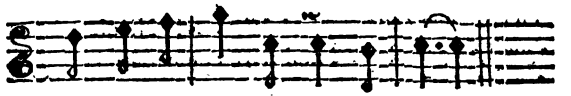
prits vains & bour-, rus, Fourchus, Pointus, Tor-



tus, Crochus, Et biſcor- nus, Qui n'ap-



prouvent, Qui ne trouvent Rien de beau,



Que ce qui part de leur cer-veau.

✿✿✿

POUR avoir des pignons ſur rues,
Et s'enrichir par un gros gain;
A l'architecte il faut des grues,
Et des ſimples au médecin.

✿✿✿

UNE buſe ſouvent ſoumet à Cupidon
La femme la plus éclairée,
Et tous les jours par quelque oiſon
Plus d'une bécaſſe eſt bridée.

✿✿✿

CHEZ l'hymen que l'on fait de fraudes;
Pour de l'or & pour des préſens!
Les karolus font bien des Claudes,
Et les louis font bien des Jeans.

✿✿✿

SI pour la vérité vos peines ſont perdues,
A ne la voir jamais ſi vous êtes réduits,
Grands faiſeurs d'argumens, je n'en ſuis point ſurpris:
Sans ceſſe vôtre eſprit ſe guinde dans les nues,
Et ce que vous cherchez eſt dans le fond d'un puits.

✿✿✿

TE plaindras-tu toujours ? Jarni ſoit de la folle !
Tous les jours, ſans raiſon, ton humeur me déſole.
Non, non, jamais Nanon, ni tout ce que je vois,
Ne me feront manquer à ce que je te dois.
Tu vois bien cette abeille ? Aſſure-toi, Nicole,
Que l'on peut d'elle à moi faire comparaiſon ;
Car, ſi de fleurs en fleurs mon cœur ſans ceſſe vole,
Il apporte toujours ſon miel à la maiſon.

UN jour de l'automne dernier,
Lucas & la jeune Toinette,
Sous l'ombrage d'un grand pommier,
Qui de pommes portoit tout au moins un millier,
Tenoient des propos d'amourette.
Lubin les écoutoit ſur cet arbre perché ;
Sous la feuille & le fruit le drôle étoit caché.
Lorſque les deux amans, d'une vive tendreſſe,
Se furent, quelque tems, donné preuve & promeſſe ;
N'eſt-il pas vrai que je ſuis bon garçon,
Dit à Toinon ſon jeune drille ?
Et moi, lui répondit Toinon,
N'eſt-il pas vrai que je ſuis bonne fille ?
Puiſqu'ous êtes ſi bons, je vas, de mon côté,
Dit le gars ſur l'arbre monté,
Vous montrer qu'itou je le ſommes,
Pour vous payer de ſte bonté,
Je vas, mes doux amis, vous ſecouer des pommes.

O le grand mangeur que le Tems!
Quoi qu'il ait plus de ſix mille ans,
Ce vieux coquin, dont la rancune
A tout le monde ôte les dents,
N'en a pas encor faute d'une.
Je crois volontiers qu'il en a
Juſqu'au larynx & par-delà.
Auſſi nous fait-il voir que perſonne, ſur terre,
Mieux que lui ne s'en ſert : il dévore la pierre,
Le marbre, l'aimant, l'or, le fer, l'airain, l'acier,
Les entrailles d'un uſurier.
Tout ce qui reſpire & ſubſiſte,
De périr par ſes dents eſt ſûr :
Et ſi le Diable lui réſiſte,
Il faut qu'il ſoit diablement dur.

❖❖❖

CERTAINS animaux portes-jupe
Reſſemblent fort à des œufs frais ;
Pour n'en devenir point la dupe,
Il faut les mirer de bien près.

❖❖❖

SI quelqu'un faiſoit des lunettes
Qui fiſſent voir le fond du cœur,
Proviſions en ſeroient faites
Pour Paris comme pour Honfleur.

❖❖❖

DANS la cour du Dieu Cupidon,
Les favoris de Mars, malgré leur inconſtance,
Tous les jours ont la préférence
Sur les favoris d'Apollon.
Le guerrier frappe au cœur, ſitôt qu'on le regarde;
Mieux que Sonnets, Quatrains, Rondeaux & *cætera*
C'eſt en vain qu'un rimeur s'écrie : *ô tempora!*
La plume ſur la tête, avec une cocarde,
Sur la plume à la main toujours l'emportera.

XXX

POUR avoir le prix de Cythere,
C'eſt vainement qu'un candidat
Fait ce qu'un galant homme a coutume de faire;
Si ſon gouffet eſt vuide & plat,
Son feu, quoique vif & ſincere,
Quoique fidele & délicat,
N'aura jamais qu'un *accedat*;
J'en ſçais beaucoup qui pour ſalaire
N'ont attrapé qu'un *exeat*.

XXX

VOUS qui d'une Agnès faites choix,
Ne croyez pas que, ſous ſes loix,
Votre front ſoit invulnerable.
C'eſt, ſi vous voulez, jeu de mots;
Mais il n'eſt pas moins véritable
Que les plus ſottes font des ſots.

XXX

DANS quel tems l'homme eſt-il capable
D'aimer & de chercher le bien ?
A quel âge eſt-il raiſonnable ?
Je veux mourir, ſi j'en ſçais rien.
Dès que la main eſt un peu forte,
Et qu'on a le bras aſſez bon
Pour pouſſer & fermer la porte,
Bruſquement on la ferme au nez de la Raiſon.

XXX

POURVU qu'on ſoit homme de bien,
Le ſage ne compte pour rien
L'honneur d'être homme d'importance,
Pour la grandeur indifferent,
Il met dans la même balance
Le grand Pierre, & Pierre le grand.

XXX

UN fait étrange ſe fait voir
Dans l'Empire du Dieu qui préſide à la noce,
Quand la femme ſe laiſſe choir,
C'eſt au mari que vient la boſſe.

XXX

C'EST à la corne d'abondance
Que logent les maris benins & complaiſans ;
Les joueurs ſont toujours logés à l'eſpérance,
Et les Auteurs aux quatre vents.

XXX

EN tous lieux, même dans Paris,
C'étoit la mode, au tems jadis,
De cultiver l'amour champêtre.
Aujourd'hui, comme il eſt grand ami des moutons;
On a pris, dans tous les cantons,
Le parti de l'envoyer paître.

QUESTION.

EN quoi ſont differens les fagots de taverne,
Et ces vrais ſuppôts de l'Averne
Qu'on nomme ſergens & recors?

RÉPONSE.

Les ſergens ſont ſans ame, & les fagots ſans corps.

TOus les jours les rimeurs, en faveur d'une Belle,
Font voir des prodiges nouveaux,
Dans la ſaiſon la plus cruelle,
Ils font naître des fleurs qui croiſſent autour d'elle.
Leur voix commande aux vents, aux forêts, aux ruiſſeaux.
Ils vont avec audace, ainſi que Prométhée,
Dérober au ſoleil ſa lumiere & ſes feux,
Pour en faire préſent aux yeux
Qui tiennent leur ame enchantée.
Dans un dégré ſi haut de puiſſance & d'honneur,
Malgré leur ſçavoir & leur gloire,
De l'aveugle Plutus ils ont plus d'un déboire;
Leur dépouille jamais ne tente le voleur.

Hélas ! pourrez-vous bien le croire ?
Ils ont auprès des Dieux un crédit bien flatteur,
Et n'en ont point chez le tailleur.

XXX

QUATRE choſes, dans ces bas lieux,
Font un éclat prodigieux ;
Mais elles s'en vont en fumée :
Leur bruit jamais rien n'opera ;
Les cris d'une veuve allarmée,
Les ſermens d'un joueur, ceux qu'Amour inſpira ;
Le tonnerre de l'Opéra.

XXX

GASCONADE.

L'AUTRE jour, un certain gaſcon
Avoit bu plus que de raiſon.
Le voyant chanceler, quelqu'un lui fit la guerre.
Tais-toi, lui répond-il : ceſſe de m'inſulter.
Sous mes pas ſi tout tremble, ami, c'eſt que la terre
Sent bien qu'elle n'eſt pas digne de me porter.

XXX

AUTRE.

DANS le Styx ma lame eſt trempée :
Rien ne ſçauroit lui réſiſter :
Apprends, mon cher, que cette épée
Ne voit le jour que pour l'ôter.

XXX

SI le vieux amant de Clarice
Du jeu ne répare les torts ;
Si du char de Dame Juſtice
Plaideur ne graiſſe les reſſorts ;
Si l'auteur à certaine fille
N'offre, pour plaire, que des vers ;
Je dis que leur tailleur habille
Les plus grands fous de l'Univers.

XXX

QUOIQUE le Dieu de l'or m'ait fait peu de préſens,
Soigneux de conſerver mes ans,
Autant que je le puis, j'allonge ma fuſée.
Mes biens, à beaucoup près, ne ſont pas ſuffiſans ;
Pour mener une vie aiſée.
Je les fais toutefois, juſqu'au bout de l'année,
Rouler, cahin, caha, par les ſoins que je prends
Et j'ai l'épaule tout uſée,
A force de pouſſer le tems.

XXX

LA fille eſt un lingot que l'on dérobe aux yeux ;
Et qu'on garde avec ſoin juſqu'à ce qu'on l'emploie.
L'hymen la donne-t-il à quelque curieux :
C'eſt alors que ſouvent, ainſi que la monnoie,
Sous l'empreinte d'un ſeul, elle court en tous lieux.

XXX

PLUME & Plumet ont du rapport ;
Ils ont tous deux la même ſource :
Mais l'une emplit le coffre-fort,
L'autre ſouvent vuide la bourſe.

XXX

QUAND nous ne ſentons point le poids de la vieilleſſe,
Et que la ſanté nous rend forts,
Notre ame volontiers de nos corps eſt hôteſſe,
Et ne va pas aux ſombres bords.
Mais quand l'âge & le mal ont uſé nos reſſorts,
Auſſi-tôt déployant ſes aîles,
Nous la voyons s'enfuir malgré tous nos efforts ;
Et faiſant ce que font les Belles,
Elle abandonne les vieux corps.

XXX

LE Scrupule autrefois fort, nerveux & trapu,
Sçavoit des paſſions dompter la violence.
Aujourd'hui les ans l'ont rendu
Si vieux, ſi décrépit, qu'il eſt preſqu'en enfance.
Décharné, perclus & ridé,
De ſon ſquélette noir la hideuſe apparence
Nous fait voir que ſon ſort eſt preſque décidé.
Dieu me pardonne ; mais je penſe
Qu'il faudroit commander, pour ſa convaleſcence,
Une neuvaine à Saint Mandé.

XXX

SENT-ON quelque douleur de rate,
Quelque colique ou mal de cœur :
On dépêche chez Hippocrate,
Et chez le Phlébotomiſeur.
On vous emplit de médecine ;
De ſyrop, d'apoſème, on charge votre cœur.
Qu'arrive-t-il ? Le mal, foible en ſon origine,
Contre nous prend de la vigueur.
Sur les reſſorts de la machine,
La bile, qu'on irrite, agit avec fureur.
Dans notre eſtomach en langueur
Des alimens troublés les querelles éclatent.
L'humide veut du ſec ſe rendre le vainqueur,
Le froid & le chaud ſe débattent,
L'acide & l'alcali combattent,
Et le champ de bataille meurt.

⁂

QUand par les nœuds d'hymen la fille devient femme,
Quand Mademoiſelle eſt Madame,
Parens, amis, voiſins, tout vient ſe réjouir
De l'heureux ſuccès de ſa flamme.
Phœbus même, en ſes vers, a ſoin de l'applaudir :
Mais bientôt le regret cauſe plus d'un ſoupir.
Si j'oſois hazarder une fauſſe épigramme,
Je dirois que l'épithalame
Eſt l'épitaphe du Plaiſir.

⁂

SI votre flamme étoit constante,
Si vos égards & votre ardeur
Rendoient votre épouse contente.
Maris, le Sort pour vous auroit moins de rigueur,
Et vous ne joueriez pas si souvent de malheur.
Pour éviter certaine honte,
Dans la tête mettez-vous bien
Que Monsieur en a pour son compte,
Quand Madame n'a pas le sien.

XXX

SI le riche héritier d'un superbe palais
Fait tant de dépense & de frais,
Qu'il faille aux créanciers céder son héritage,
L'oiseau pour lors mange la cage.
Si quelqu'extravagant, pour construire un château,
Met tous ses biens en gage,
La cage alors mange l'oiseau.

XXX

LA Nature a placé l'Amour dans le printems,
Et la vendange dans l'automne.
Par ces sages arrangemens,
C'est un avis qu'elle nous donne.
Suivons, amis, cette utile leçon,
Et destinons, sans peur qu'on nous condamne,
Notre printems à Jeanneton,
Et notre automne à Dame Jeanne.

XXX

AU plaiſir libertin quand on s'eſt trop voué,
Tôt ou tard on reçoit le prix de ſa ſottiſe.
Plus d'un, par la douleur, détruit, extenué,
Meurt dans les bras de ceux qui prennent pour devi[se]
Conſilioque, manuque.

XXX

QUAND il s'agit d'un héritage,
L'aîneſſe eſt un grand avantage;
Mais ce titre devient fâcheux
Auprès d'une jeune maîtreſſe.
Dans le tribunal amoureux,
Les cadets ont le droit d'aîneſſe.

XXX

QUE je plains l'honneur féminin!
Je ne connois point de deſtin
Plus fâcheux & plus déplorable.
Si la peur le tient enchaîné,
Languiſſant, pâle & décharné,
Il devient auſſi miſérable
Qu'un coupable aux fers condamné.
S'il prend l'eſſor & qu'il s'échappe,
Le malheureux eſt bientôt pris.
Le malin enfant de Cypris
Lui donne un coup, paf, & l'attrape,
Comme le chat fait la ſouris.

XXX

PEux-tu dans cet état rentrer à la maiſon ?
Diſoit Mathurine à Grégoire.
Quoi ! rien ne peut guérir ta paſſion de boire !
Et tous les jours ainſi tu perdras la raiſon !....
La raiſon ! La raiſon ! Te voilà bien émue !
Céſſe, mon petit cœur, ceſſe de te fâcher.
Je ſçavons où je l'ons pardue,
Drès tantôt je l'irons chercher.

XXX

LE riche Chryſante à Simon
Voulut bien, l'an paſſé, faire une groſſe avance.
La femme du bourgeois a depuis, ce dit-on,
Par ne ſçais quelle manigance,
De l'argent emprunté mérité la quittance.
Aujourd'hui cependant Chryſante, par dépit,
Demande le paîment de l'avance qu'il fit.
Je ne ſuis pas d'avis qu'il aille à l'audience.
Eût-il pour défenſeur le ſubtil chicanneau,
Il perdra ſon procès ; car, ſuivant l'Ordonnance ;
Qui bâtit *in alieno*,
Ne peut répeter ſa dépenſe.

XXX

NOus regimbons contre nos guides ;
Malgré leurs ſoins, nous nous perdons.
Nous mériterions mieux des brides,
Que les chevaux que nous bridons.

XXX

AU pays des beaux Arts, celui de la cuisine
Est ignoré totalement.
On y mange très rarement
Caille, perdrix & bécassine.
Aux habitans de ce canton,
Ortolans & guignards seroient chose nouvelle ;
Jamais de *gélinotte* ils n'entendent le nom,
Et le terme de *bertavelle*
Leur paroîtroit du bas Breton.

XXX

TANDIS qu'en Flandre on fait la guerre,
Amis, sous ce berceau prenez le verre en main ;
Faut-il s'entretuer pour un pouce de terre ?
J'aime mieux boire un doigt de vin.

XXX

CERTAINE boëte, dont Pandore,
Pour le malheur du genre humain,
Fit jadis tant de maux éclore,
N'étois pas, je crois, dans sa main.

XXX

L'INTÉREST est le grand mobile
Qui sçait à l'amour engager.
Que de femmes, dans cette ville,
Se dérangent pour s'arranger !

XXX

A CINQ AMIS

Qui étoient allés à Dieppe.

CINQ voyageurs de Dieppe ont pris la route,
Pour avaler la mer & les poiſſons,
Croyant qu'ici leurs amis en déroute
Seroient contraints d'avaler des goujons.

En arrivant, la nuit étoit profonde;
L'on alluma quantité de flambeaux.
Préparez tout, dit l'hôteſſe à ſon monde;
Pour cinq Meſſieurs, tout autant de chevaux.

Le couvert mis, on ſert ſolles, merluches.
Le cidre eſt bon; Meſſieurs, en voulez-vous?
Vous êtes cinq; c'eſt-à-dire, cinq cruches
Qu'il vous faudra du cidre le plus doux.

Le ſoupé fait, dans des chambres peu nettes
Ils ſont conduits par un valet lourdaut.
Il n'avoit fait pour tous que trois couchettes.
Tu t'es trompé; nous ſommes cinq, nigaud.

Tous les lits prêts, chacun en diligence
Va dans le ſien, & s'aſſoupit ſoudain.
Bien étendue & ronflant d'importance,
La compagnie attend le lendemain.

Le lendemain, tous ont des coqueluches
L'air étoit froid, l'on demanda du feu.
Vous êtes cinq; c'eſt, je penſe, cinq buches
Qu'il vous faudra faire apporter dans peu.

Bien réchauffés, dans la barque on s'arrange
Pour voir du port tous les coins & recoins ;
Ils étoient cinq ; &, par un cas étrange,
On vit flotter sur les eaux cinq marsouins.

A leur retour, grand appétit les presse.
Que prendrons-nous avec des pois nouveaux ?
Il vous faudra, répondit leur hôtesse :
Vous êtes cinq ; autant de maquereaux.

XXX

SÇAVEZ-vous pourquoi certain mal
Dans nos livres s'appelle goutte ?...
C'est que cet accident fatal
Nous provient d'avoir bû la goutte....
Cela se peut : mais moi, je pense avec raison
Que la goutte porte ce nom,
Parce qu'aucun docteur à ce mal ne voit goute.

XXX

PLus d'une Belle, en ce canton,
Se sert d'une menteuse, au lieu de cotillon.
Cette fausse jupe est trompeuse,
Et l'on fait bien, en vérité,
De l'appeller une menteuse ;
Car on croit qu'elle cache une virginité :
Et cette vertu précieuse,
A quel âge s'y prendra-t-on,
Pour la trouver sous un jupon ?

XXX

DE nouveautés toujours avide,
Que le François eſt inconſtant !
Saint Euſtache aujourd'hui préſide
Où Sainte Agnès regnoit avant ;
Le temple où Saint Germain réſide
Étoit jadis à Saint Vincent.
J'appréhende que Saint Ovide
N'efface bientôt Saint Laurent.

XXX

PHILIS a des prés, des moulins ;
Iris, des vergers, des jardins ;
Cloris, des arpens en grand nombre :
Laïs n'a point un bien pareil :
Elle n'a rien ſous le ſoleil ;
Tous ſes revenus ſont à l'ombre.

XXX

LA mort eſt-elle un mal ? elle qui des tourments
Eſt le remede ſûr, & la fin ſalutaire.
Qui ſouhaite vivre longtems,
Souhaite une longue miſere.
Voici, ſur cet article, une réflexion
Digne de l'Ecuyer du fameux Don Quichotte :
La vie eſt ici-bas une proceſſion ;
Plus elle eſt courte, & moins nous amaſſons de crotte.

XXX

QUELQU'UN m'a dit qu'en prononçant
De certains mots cabaliſtiques,
Leur charme eſt ſi fort, ſi puiſſant
Qu'ils cauſent promptement des fortunes magiques.
Je le crois ; car je vois ici nombre de gens,
Qui, jadis indigens,
Se ſont mis en état de jouer un beau rôle,
Avec quatorze mots ci-deſſous copiés :
Dégagez, aſſemblez, pliez,
Le corps droit, effacez l'épaule,
Ouvrez les bras, tournez les pieds.

XXX

TROIS vers, de ma Philis, ſont le portrait fidele.
Libre des tendres feux qu'elle inſpire à chacun,
Douce & tendre à la fois, bienfaiſante & cruelle,
Elle ſert tout le monde, & ne ſert à pas un.

XXX

FEMME d'un bon mari qui toujours dort ou ſort,
Philis ne jouit pas d'un revenu bien fort.
Tous les jours cependant on lui voit des dentelles,
Des habits, des bijoux, des parures nouvelles.
Du ſort de cet époux voici le vrai tableau :
Si Madame le porte beau,
C'eſt que Monſieur les porte belles.

XXX

AU Jardin d'une prude on fait maigre cueillette ;
On n'y trouve que du chiendent.
Vive celui d'une coquette :
D'abricots on y voit fourniture complette,
Et des pêchers même en plein vent.

XXX

JE ſuis étonné que le Tems
Puiſſe aller & courir avec tant de viteſſe,
Vû les fardeaux lourds & peſans
Dont il eſt accablé ſans ceſſe.
Tous les jours ce pauvre vieillard
Emporte avec lui la triſteſſe
Qu'à ſon épouſe un mari laiſſe,
Lorſque pour l'autre monde il part.
Tous les jours on le voit emporter ſur ſes aîles,
La candeur d'une Agnès, les agrémens des Belles,
Les taches à l'honneur, l'affront du bonnet vert,
Les ſermens d'un joueur qui perd,
La mémoire d'un plagiaire,
Celle d'un parvenu que l'on vient d'obliger,
Les vœux qu'on fait dans le danger,
Les proteſtations que l'intérêt fait faire,
Les promeſſes des gens de Cour,
Les conſeils d'un ami, les leçons d'une mere,
Les remontrances qu'un bon pere
Fait à ſes enfans chaque jour,
Et tant d'autres encor qu'il ſeroit long d'écrire :
C'eſt pitié de le voir. Enfin, (c'eſt tout vous dire,)

Loin que le Tems, dans ſon martyre ;
Depuis quatre mille ans, ſoit en rien ſoulagé,
Sa fatigue toujours empire ;
Plus il va vieilliſſant, & plus il eſt chargé.

LEs livres ne ſont pas la ſource où tu recueilles,
Divin Momus, tes traits vifs & ſaillans.
Dans le tonneau ſeul tu les prends.
Un vin de trois ou quatre feuilles,
Vaut mieux qu'un livre de cinq cents.

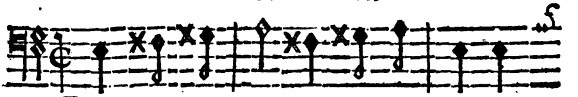
SI le fils de Thétis, comme nous dit Homere ;
Jamais dans les combas ne fut à reculons,
Je n'en ſuis pas ſurpris : il ſçavoit par ſa mere
Qu'il ne pouvoit mourir qu'en tournant les talons.

VOus qu'un état fâcheux, pour trouver le bien-être,
Force à ſolliciter, je plains votre malheur.
Faire le pied de grue en attendant Monſieur,
Faire le pied de veau quand on le voit paroître ;
Et puis avec un pied de nez
S'en retourner tout conſternés ;
Clients, à cette image, on peut vous reconnoître.

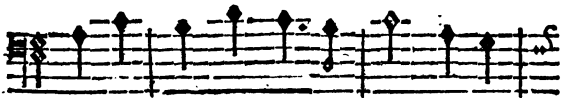
POur occuper l'eſprit, & les mains & les yeux ;
Pour paſſer le tems & s'ébattre,
Je ne crois pas qu'on puiſſe inventer rien de mieux
Que celui de nos jeux
Où deux couleurs en forment quatre.

LES NOTES PARLANTES.

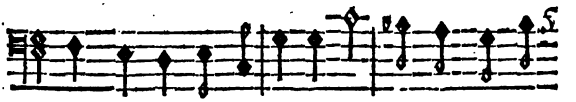
Air de M. Corrette.



LOrſ-que je vois un pe-tit maître

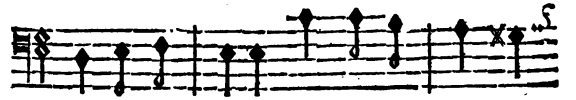


Se veau-trer ſur un So- pha, Je ſuis

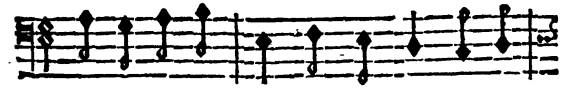


prêt à l'envoyer paître, Et je chante auſſi-

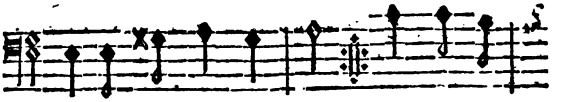
tôt, fa, fa, fa. Lorſque l'é- poux de la



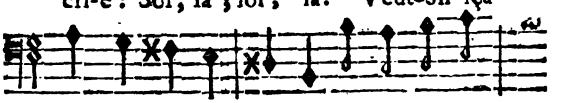
jeune Syl- vi-e, Pour l'épi- er, la



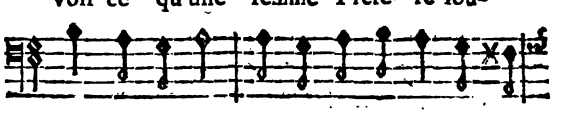
ſuit à l'Opé- ra, Dans l'inſtant je m'é-



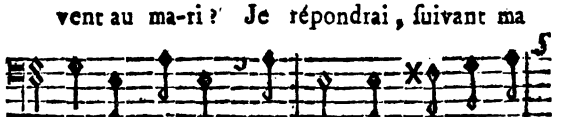
cri-e : Sol, la ; ſol, la. Veut-on ſça-



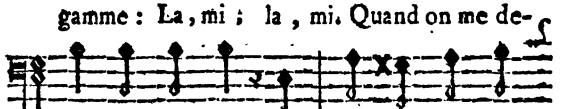
voir ce qu'une femme Préfe- ré ſou-



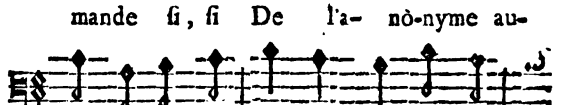
vent au ma-ri ? Je répondrai, ſuivant ma



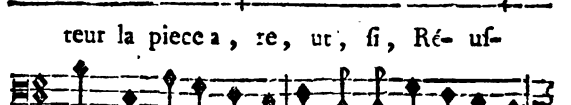
gamme : La, mi ; la, mi. Quand on me de-



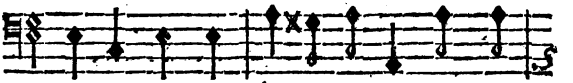
mande ſi, ſi De l'a- nô-nyme au-



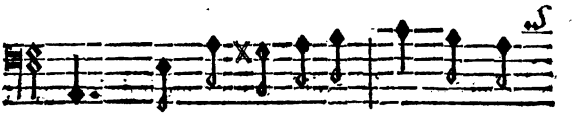
teur la piece a, re, ut, ſi, Ré- uſ-



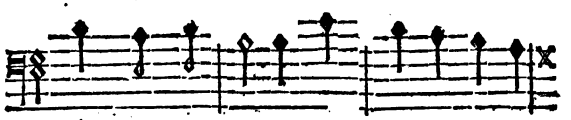
ſi, Tout auſſi-tôt je chantẽ : O là piece char-



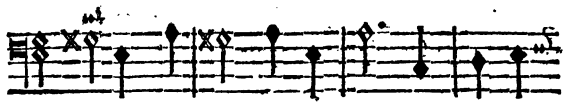
mante, Que la piece de la, la, la,



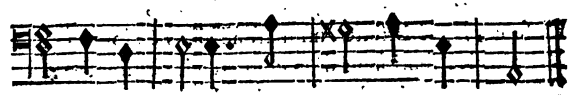
la *! Chez les I- ta- li- ens que de



monde elle at- ti- re ! Nous aurions tort de



di-re Qu'un sol, la, mi, la. Nous aurions



tort de dire Qu'un sol, la, mi, la.

Amis, voulez-vous sçavoir comme
De la beauté Cypris obtint le prix fameux ?
Cette Déesse n'eut la pomme,
Qu'après en avoir montré deux.

* La Quatre Étoiles.

SI les vertus payoient l'entrée,
Comme tout ce qui vient de province à Paris;
Les impôts sur cette denrée
Ne pourroient pas, je crois, occuper un commis.

QU'un autre, en longs discours, te comble de louanges;
Pour moi, Dieu des Vendanges,
Je louerai, d'un seul trait, ton jus qui nous ravit:
Il arrondit le corps, il aiguise l'esprit.

DE deux genres je suis; masculin, je me place
Sur la belle bouche d'Iris:
Féminin, je me cache au fond de sa paillasse;
C'est-là qu'à ses dépens *incognitò* je vis.

SOus les auspices de l'Amour,
Faisons, jeune Lisette, un marché dans ce jour.
J'ai tous les sentimens d'un cœur tendre & sincere;
Vous avez tous les dons capables de charmer.
Je vous montrerai l'art d'aimer,
Montrez-moi le talent de plaire.
De ce traité Bacchus pourroit être fâché;
Interressons-le dans l'affaire,
Et buvons le vin du marché.

NOus voyons tous les jours le Dieu de la tendreſſe
Mépriſer les talens, la gloire & la nobleſſe.
Permettez-moi le jeu de mots,
Qui ſur cela s'offre à propos.
Combien de roſes ſont cueillies
Par la Tulipe & par Jaſmin!
Combien voit-on de fleurs jolies
Dont la Fleur a fait ſon butin!

VOus, dont la maſſive groſſeur,
Et la monſtreuſe épaiſſeur,
D'un nouveau Géryon nous préſentent la forme;
Ventrus, détachez-vous de l'amoureuſe ardeur.
Votre circonférence énorme
Ne peut rien inſpirer qui flatte un jeune cœur.
Cupidon vous fait voir une taille légere;
Il faut lui reſſembler pour obtenir ſa voix.
Quoi que l'embonpoint ſçache faire,
Une face n'a pas tant d'attraits qu'un minois;
Plus un amant eſt lourd, moins ſes feux ont de poids
Dans la balance de Cythere.

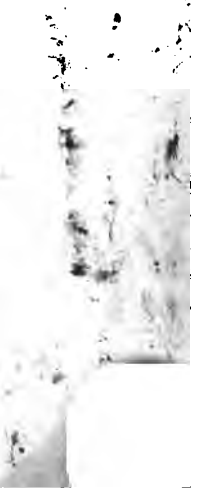
QUand, dans le plant nouveau d'une longue avenue,
Les arbres ne ſont pas d'une bonne venue,
Des tuteurs, qu'auprès d'eux on a ſoin de placer,
Pour les redreſſer ſont utiles:
La plûpart des tuteurs que l'on donne aux pupilles,
Sçavent auſſi les redreſſer.

L'Éclat des dignités, l'abondance des biens
Ne ſont point le ſort que j'envie ;
Un I ſans point, ſuivi de quatre riens,
Suffiroient pour toute ma vie.

❖❖❖

Aux traits lancés par la Critique
Sur quelques nations de notre continent,
Je vais, avec votre agrément,
Joindre ce trait allégorique.
Les Eſpagnols ſont de marbre portor ;
Le Batave eſt de ſimilor ;
Ceux de Suede, d'acier ; de fer, ceux de Norvége ;
Les Anglois ſont de vif-argent ;
Les Italiens, de clinquant ;
Les Allemands de plomb ; & les François, de liége.

❖❖❖

Je ne ſçais peuple aucun qui, comme nous, ſe plaiſe
A s'occuper de vains objets.
Ramponeau, portraits noirs, pantins & bilboquets,
De la frivolité Françoiſe
Sont des certificats qui ne mourront jamais.

Fin du troiſieme Volume.